

Vérités scripturaires et déviations

volume 1

VÉRITÉS SCRIPTURAIRES ET DÉVIATIONS

Volume n° 1

Auteurs divers

2^e édition février 2025

(1^{re} édition 1997)

Préface du traducteur

"Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu, et, considérant l'issue de leur conduite, imitez leur foi.

Jésus Christ est le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement. Ne soyez pas séduits par des doctrines diverses et étrangères, car il est bon que le cœur soit affermi par la grâce" (Héb. 13, 7-9).

"Achète la vérité, et ne la vends point" (Prov. 23, 23).

Les croyants de l'époque du Réveil, dans les années 1830, constatant la ruine de l'église et l'impossibilité de conformer leur marche à la Parole, après de profonds exercices de conscience, comprirent que Dieu leur demandait de sortir "hors du camp" (Héb. 13, 13), c'est-à-dire de tout système ecclésiastique organisé. De tels exercices eurent lieu, presque en même temps, en Angleterre, Écosse, Irlande, France, Allemagne, Suisse, Amérique et même Australie, Nouvelle-Zélande, Inde, témoignant d'un puissant travail de l'Esprit de Dieu dans ces contrées. Ils découvrirent la valeur du simple rassemblement des "deux ou trois" au nom du Seigneur et jouirent de sa présence au milieu d'eux selon Matthieu 18, 20, rompant le pain dans la séparation du mal et du monde, avec joie et simplicité de cœur, comme à l'aurore de la période chrétienne. Ils réalisèrent la liberté de l'action de l'Esprit parmi les croyants ainsi réunis, en dehors de tout ministère institué par les hommes. Une réelle soif de la vérité les amena à découvrir d'autres lumières dans la Parole, dont ils reconnaissaient l'autorité absolue. Citons, en particulier, l'assurance du salut et l'affranchissement du croyant par la foi ; la vocation céleste du chrétien et sa séparation du monde ; la présence du Saint Esprit dans le croyant et dans l'église pour le ministère et pour l'expression du corps de Christ sur la terre ; la venue prochaine de Christ et la révélation des événements prophétiques ; la ruine du témoignage actuel de l'église.

Ces croyants ont soutenu de rudes combats dont nous bénéficions aujourd'hui encore. Parfois totalement isolés, ils ne trouvèrent la force de résister à une opposition farouche et résolue que dans une foi inébranlable dans leur Seigneur ; ils n'ont pas été déçus. La clarté de leur enseignement, toujours fondé sur l'Écriture, et leur énergie à soutenir la vérité dans toutes les controverses, nous invitent à prêter attention aux valeurs qu'ils ont défendues, car ils n'ont pas été

formés à l'école des hommes. "L'Éternel, le Dieu d'Israël, devant qui je me tiens", disait Élie (1 Rois 17, 1), lui, les avait préparés.

Parmi les divers traités et articles de cet ouvrage, à l'élaboration duquel plusieurs frères ont collaboré, les uns présentent des vérités scripturaires capitales, tandis que d'autres réfutent des principes pernicioeux qui s'étaient introduits chez des croyants peu préparés à les discerner et à les combattre. Les uns et les autres apportent une justification scripturaire au principe de séparation ecclésiastique pour Christ.

Le livre est divisé en deux parties :

- la première contient des articles de base, présentant des vérités essentielles en rapport avec l'église selon la pensée de Dieu et son témoignage sur la terre ;
- la seconde renferme des exposés doctrinaux en relation avec des faits historiques précis qui ont provoqué des controverses ardues dans lesquelles des frères se sont engagés pour faire triompher la vérité de Dieu. Même si certains chapitres présentent des longueurs et des répétitions, ils ont été transcrits in extenso pour donner une information objective aussi complète que possible, les mêmes erreurs refaisant constamment surface. De plus, le sujet des controverses ne retient pas seul l'attention, mais aussi la nature même des combats menés par des hommes de Dieu honnêtes et droits, résolus devant le mal et respectueux envers leurs contradicteurs. Ayant "acheté" chèrement la vérité, les pionniers du réveil ont appris à en estimer la valeur, soutenus par une piété sans concession. Ils l'ont défendue avec ardeur, préservant et affermissant ainsi la position ecclésiastique des frères.

La plupart des articles datent de la période du Réveil ou des années qui ont suivi. Rédigés en anglais, certains, déjà traduits, ont fait l'objet d'une publication antérieure. D'autres ont été traduits pour la présente édition. Nous avons toujours cherché à préserver la pensée de l'auteur, malgré les contraintes de la traduction. Des notes en bas de page ont été ajoutées pour préciser le contexte historique.

Le croyant vit aujourd'hui au sein d'un monde agité. S'il ne prend pas le temps de s'exercer au combat, il en perdra l'aptitude. Nourri de Christ et de sa Parole, il sera prémuni contre les considérations humaines les plus séduisantes et armé pour défendre les intérêts de Christ. L'étude personnelle, sérieuse, approfondie, de la Parole de Dieu lui procurera les ressources pour s'opposer aux assauts de l'ennemi qui ne sera pas réduit au silence avant le jour de Christ.

En tout temps les fidèles ont été exposés à un double danger : verser dans un laxisme coupable par des associations ecclésiastiques incompatibles avec la vérité scripturaire, ou tomber dans un esprit sectaire en défendant des opinions personnelles. Ce sont des pièges subtils. Ne taxons pas pour autant de sectarisme ceux qui, humiliés devant Dieu à cause de l'état de son peuple, se séparent du mal qui y est manifesté ! L'ennemi cherche à exploiter la faiblesse des saints pour les entraîner dans l'un ou l'autre extrême.

Que ces exposés aident le lecteur à rester fidèle, attaché au Seigneur, à garder sa Parole et à demeurer ferme dans la vérité, s'y soumettant de cœur, étant convaincu par elle ! "Pèse le chemin de tes pieds, et que toutes tes voies soient bien réglées. N'incline ni à droite ni à gauche ; éloigne ton pied du mal" (Prov. 4, 26-27).

D. A., octobre 1997

Table des matières

Considérations sur la nature et l'unité de l'église de Christ.....	2
Appendice : Commentaires par N. Noël.....	18
Il y a un seul corps et un seul Esprit.....	26
Introduction.....	26
Différences de position entre un Juif et un Gentil dans l'Ancien Testament.....	28
La destruction du mur mitoyen de clôture.....	30
Christ, tête du corps, dans le ciel.....	30
Qu'est-ce que l'union avec Christ ?.....	31
La formation du seul corps par le baptême du Saint Esprit.....	33
La cène du Seigneur.....	37
La discipline de l'assemblée.....	40
Conclusion.....	43
L'unité de l'Esprit.....	45
Introduction.....	45
La présence du Saint Esprit dans le croyant et dans l'assemblée.....	45
L'unité de l'Esprit et la séparation.....	47
La responsabilité de ceux qui sont séparés.....	48
Un appel à tous les chers enfants de Dieu.....	50
La réception à la table du Seigneur.....	51
Conclusion.....	52
Appendice : Extraits des Études sur la Parole.....	53
Discipline et unité de l'assemblée.....	56
La table du Seigneur.....	71
Le levain qui fait lever la pâte.....	76
L'état spirituel de l'assemblée à Corinthe.....	76
L'exclusion du levain pendant la Pâque.....	77
Les quatre vérités concernant le levain.....	78
<i>La souillure due à la présence du levain.....</i>	<i>79</i>
<i>La responsabilité d'ôter le levain.....</i>	<i>79</i>

<i>La conséquence de la purification.....</i>	<i>80</i>
<i>Contraste entre leur ancien et leur nouvel état.....</i>	<i>80</i>
Résumé des remarques précédentes.....	81
Comment le levain fait lever la pâte.....	81
Les trois mesures de farine [Matt. 13, 33].....	84
Le levain et la fausse doctrine.....	85
Le levain, figure de l'immoralité et de l'enseignement erroné.....	86
Le levain après la cuisson.....	86
Résumé général.....	88
Nouvelle pâte.....	90
Séparation du mal et sainteté pour le Seigneur.....	93
Une nécessité absolue pour un vrai témoignage.....	93
Instructions aux chrétiens pour se séparer du mal.....	98
Objections au principe de la séparation du mal.....	102
Le baptême.....	108

PREMIÈRE PARTIE

LES FONDEMENTS

Considérations sur la nature et l'unité de l'église de Christ

par J. N. Darby, Dublin 1828

Le premier écrit des frères

Collected Writings, vol.1, p.20-35, Winschoten 1971

"Afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi ; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que toi tu m'as envoyé" (Jean 17, 21).

"Et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître" (Luc 12, 36).

L'auteur de ces pages ajoutera, au cours de son ministère, ce que Dieu lui montrera pour le perfectionnement de l'église par les exercices divers que sa foi rencontrera. Il ne doute pas que beaucoup de croyants ont été amenés, par l'étude de la Parole divine, à réaliser bien des vérités morales considérées ci-après. Mais, ayant constaté la faible communion effective de ces croyants entre eux malgré leurs nombreux contacts, il espère que, fondées sur la Parole divine, ces pensées attireront leur attention, avec la bénédiction de Dieu, sur leur véritable objet et le manifesteront plus clairement à l'église. Car ces vérités, qui déterminent le caractère et la marche de l'église, sont bien propres, avec la bénédiction de Dieu, à rendre ses actes plus conséquents. Elles l'affermiront, la fortifieront, lui rappelleront ses espérances particulières, et la rendront apte à manifester la grâce de Dieu au monde avec beaucoup plus de clarté et de puissance. Leur lecture conduira aussi le croyant à s'en remettre de manière plus effective aux opérations de l'Esprit de Dieu, et à regarder un peu moins aux desseins et aux efforts de l'homme qui ne recherchent à la fin que la satisfaction d'intérêts humains.

Quand les desseins et les objectifs des croyants sont mêlés à des éléments humains, ils restent en dessous du but pour lequel Dieu a rassemblé les siens, but élevé qu'il propose à leur foi et qui motive leur conduite. Il en résulte inévitablement division et sectarisme, malgré l'action pleine de grâce de la providence de Dieu, qu'il s'agisse du caractère de l'église officielle ou

de la Dissidence¹. Je suppose, bien sûr, que ces églises professent les grandes vérités de l'évangile par leur foi, comme le font toutes les églises protestantes véritables. Car la réception de l'évangile par la foi produit, avec amour, la purification des désirs du cœur de l'homme, dont la vie est désormais vécue pour Celui qui est mort pour lui et a été ressuscité, dans l'espérance de sa gloire. Mais rechercher l'unité là où l'église, en pratique, a entièrement failli, ne produisant plus les fruits normaux de sa foi, c'est supposer que l'Esprit de Dieu pourrait approuver l'inconséquence morale de l'homme déchu. Ce serait aussi admettre que Dieu est satisfait que son église soit tombée dans une position indigne de la gloire de son chef divin, sans même laisser apparaître le déshonneur dont il a été l'objet.

En réalité, il n'en a jamais été ainsi. Tandis que l'église semblait, des critiques extérieures ont exprimé pendant longtemps la réprobation de Dieu. Et quand elle fut entièrement tombée dans l'apostasie, il suscita des témoins qui ont soupiré et gémi à cause des abominations commises au dedans d'elle. Ils ont témoigné, malgré les lacunes de leurs connaissances spirituelles, de la corruption morale qui avait envahi l'église. En proclamant la rédemption accomplie par le Seigneur Jésus pour nous retirer du présent siècle mauvais (Gal. 1, 4), ils ont dénoncé l'apostasie de l'église professante.

Quand il plut à Dieu que ce témoignage fût publiquement connu et que la vérité doctrinale (nous n'en doutons pas) fût remise en lumière pour donner un fondement à la foi des croyants et l'affermir, l'église ne se releva pas de sa déchéance, ni en esprit ni en puissance. Elle n'a plus porté le caractère qu'elle avait dans les conseils de son Auteur, et n'a plus été un témoin fidèle et sûr de ses pensées envers le monde. La Réforme, dont nous constatons tous avec une profonde reconnaissance la bénédiction dont elle a été l'objet, n'a pas été à la hauteur de sa vocation. Elle était mélangée à trop d'éléments humains. Elle mit pourtant en évidence la valeur de la Parole comme référence pour le repos de l'âme, et ce fut une grâce. Mais, malgré cela, des points essentiels du vieux système subsistèrent dans la constitution des nouvelles églises, et la Réforme ne parvint pas à développer la pensée de Christ par la seule lumière et la seule autorité de cette Parole.

Quelle que fût par ailleurs la qualité des individus, la Réforme donna, de la position et de la vie pratique de l'église, une vision bien peu conforme à la révélation de la pensée divine. Mais, comme l'autorité de la Parole était déclarée être la seule base de ce mouvement, beaucoup le suivirent, convaincus d'agir ainsi plus fidèlement qu'avant. Puis naquirent et se développèrent toutes sortes de branches dissidentes, d'autant plus nombreuses au moment

¹ Ce terme désignait les groupes évangéliques sortis des églises officielles. (note de traduction)

où l'Esprit de Dieu commença d'agir, que le corps publiquement reconnu comme *l'église* s'était grandement éloigné de Dieu. Car, depuis le temps où la papauté s'est imposée aux nations jusqu'à une époque récente, elle porte le nom d'*Église*. Les dirigeants de ce monde l'ont admis, mais non pas ceux qui étaient "délivrés du pouvoir des ténèbres, et... transportés dans le royaume du Fils" de l'amour de Dieu (Col. 1, 13), ni ceux qui étaient venus à "l'assemblée universelle ; et à l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux" (Héb. 12, 22-23). Cette remarque s'applique aussi aux grands corps nationaux protestants dont la forme extérieure et la constitution sont devenues prédominantes – ce qui n'était pas le cas au départ, quand il s'agissait de se séparer de "Babylone".

Ainsi naquit une situation anormale et éprouvante : la vraie église de Dieu n'a pas réalisé une véritable communion. Aucun de ses membres, je suppose, ne nierait aujourd'hui que des enfants de Dieu se trouvent dispersés dans toutes les dénominations, professant la même foi. Mais où est le lien qui les unit ? Non seulement des professants incrédules sont mélangés à la communion du peuple de Dieu, mais encore la communion ne représente pas *l'unité* du peuple de Dieu, mais, en fait, *ses différences*.

Ainsi, les liens qui unissent des enfants de Dieu les séparent aussi d'autres enfants de Dieu, si bien que, si des incroyants sont mélangés avec eux (situation déjà bien anormale), le peuple de Dieu est formé de personnes dispersées dans divers corps de chrétiens professants, exprimant la communion sur des terrains différents, mais pas du tout celui du peuple de Dieu.

La conclusion est claire. L'église, qui en est arrivée là, est dans une situation singulière. L'étude de son histoire, comparée à la nature de la vraie église de Dieu, éveillera notre intérêt pour elle. Toutefois ce n'est pas mon propos ici, c'est plutôt le désir de m'enquérir de mes frères et de les reconforter dans l'esprit de "ceux qui craignent l'Éternel" et qui "ont parlé l'un à l'autre" (Mal. 3, 16). Cet état d'esprit est un élément important pour discerner ceux qui, aimant Jérusalem, "ont compassion de sa poussière" (Ps. 102, 14), et attendent "la consolation d'Israël" (Luc 2, 25). Je crois, en effet, qu'il y aura une croissance spirituelle du peuple de Dieu s'il est séparé du monde, bien que beaucoup aujourd'hui ignorent peut-être ces principes. Le Seigneur sera présent avec son peuple à l'heure de la tentation et le cachera secrètement dans le tabernacle de sa présence. Ce n'est pas non plus mon propos de présenter avec prétention mes propres pensées à ce sujet. Le peuple de Dieu a trouvé lui-même, depuis l'action accrue de son Esprit, une compensation – bien imparfaite mais non pas fausse – à sa désunion dans la Société Biblique et dans les efforts missionnaires. Certains y ont trouvé une apparence d'unité par une appréciation commune de la Parole. Or, à l'examen, cette unité dépend de cette organisation et ne peut être considérée comme

le germe puissant d'une vraie unité. D'autres ont recherché une unité dans le désir de réaliser activement le royaume, mais l'Esprit de Dieu ne produisit pas de vraie puissance parmi eux, ce qui soulagea des inquiétudes.

D'autres efforts furent suscités par l'énergie née de la connaissance des pensées de Dieu, ou par le désir d'une vraie vie spirituelle. Ces aspirations produisirent, souvent au péril des personnes elles-mêmes, des efforts qui nous paraissent contestables, pour réunir des croyants à part sur un terrain de séparation différent de celui d'une dissidence issue d'une église officielle. Cette ardeur fut certainement, en beaucoup d'occasions, le fruit d'un sincère exercice d'âme opéré par l'Esprit de Dieu. Mais, souvent, elle n'a pas abouti parce qu'on ne recherchait pas, en fait, la volonté de Dieu. Bien que, sans aucun doute, ce témoignage portât sur la véritable nature de l'église selon Dieu, sur l'infirmité de notre condition et l'état actuel de l'église, il a pourtant failli, quand bien même il était du plus haut niveau, parce qu'en fait, il s'est produit avant que Dieu ait manifesté dans ses voies le temps favorable à son développement.

Mais de tels efforts de l'Esprit de Dieu en nous – et je crois qu'ils furent réels – sont dignes de la plus sérieuse attention du peuple de Dieu. Ce pénible sentiment de l'immense distance qui sépare notre situation actuelle de cette véritable manifestation du conseil de Dieu dans l'église, doit nous conduire à une profonde gratitude, en considérant que Dieu s'occupe encore de nous, avec sa puissance et pour sa gloire. Cette manifestation du conseil divin doit être interprétée comme un gage de sa fidélité qui, au temps déterminé, fera resplendir son peuple de la gloire du Seigneur. Elle devrait aussi conduire les croyants à rechercher assidûment le chemin de Christ au jour actuel, non pas le chemin qu'ils désirent, mais celui que Dieu veut pour eux dans le temps présent.

C'était le propos de Dieu "de réunir en un toutes choses dans le Christ, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre" (Éph. 1, 10), et, par Christ, de réconcilier ces mêmes choses avec la plénitude de la déité (Col. 1, 20). C'était aussi son propos à l'égard de Christ de rassembler en un les enfants de Dieu dispersés, pour que l'église en soit le témoin sur la terre pendant son absence, quoique d'une manière imparfaite, mais avec l'énergie de l'Esprit. Les croyants, tous ceux qui sont nés de l'Esprit, ont une communion de pensée réelle, de sorte qu'ils se connaissent l'un l'autre et s'aiment l'un l'autre comme frères en Christ. Même si cela était réalisé en pratique, ce qui n'est pas le cas, ils devraient encore *par conséquent* être tous un, afin que *le monde* croie que le Père a envoyé le Fils (Jean 17, 21). Et en cela, nous devons tous confesser notre déplorable échec. Je tenterai

moins ici de proposer des mesures pour les enfants de Dieu que d'établir des principes salutaires. Car il me paraît évident que la guérison sera provoquée par l'influence stimulante de l'Esprit de Dieu et de son enseignement que l'on avait perdu de vue. Considérons maintenant quels sont les obstacles effectifs à l'unité, et en quoi elle consiste.

Tout d'abord l'unité ne peut être réalisée par une fusion officielle des corps professants existants. Il est même surprenant que des protestants sérieux puissent la désirer ; elle n'est pas souhaitable, et il me semble impossible qu'un tel corps puisse être reconnu en quoi que ce soit comme l'église de Dieu. Il ne serait qu'une contrepartie de l'unité romaine. Nous perdriions la véritable vie pratique de l'église et la puissance de la Parole, et l'unité spirituelle serait complètement exclue. Quels que puissent être les plans de la providence divine, nous ne pouvons agir que sur le principe de la grâce. La vraie unité est l'unité de l'Esprit, et elle doit nécessairement être façonnée par l'opération de l'Esprit. Or dans les grandes ténèbres où s'est trouvée l'église jusque-là, la division extérieure a non seulement favorisé l'activité personnelle (comme cela a été généralement admis), mais a aussi été justifiée par l'autorité de la Parole, utilisée comme instrument de la vie pratique. La Réforme n'a pas consisté, comme il a été dit communément, à instituer une forme pure d'église, mais à redonner sa place à la Parole et à rétablir le principe chrétien fondamental de la justification par la foi, par laquelle les croyants reçoivent la vie divine. De plus, si cette conception de l'église était correcte, il faudrait bien admettre qu'elle s'oppose au travail de l'Esprit de Dieu, puisqu'elle recherche les intérêts d'une dénomination, et non de l'église tout entière. Ceux qui croient à la puissance et à la venue de notre Seigneur Jésus Christ (2 Pierre 1, 16) doivent soigneusement se garder d'un tel esprit, qui est la négation de la nature de l'église et l'expression de l'ignorance et de l'insoumission à la Parole. C'est s'obliger à reconnaître un état qui résulte du pire esprit antichrétien d'insoumission. C'est une mauvaise disposition d'esprit, subtile et très répandue ("*il ne nous suit pas*", Marc 9, 38), même quand les hommes qui la laissent apparaître sont de vrais chrétiens. Que le peuple de Dieu examine si lui-même ne fait pas obstacle, par un tel esprit, à la manifestation de ce qu'est l'église. Je crois que, parmi les chrétiens, en particulier ceux qui font partie d'un clergé ou qui sont actifs dans une dénomination chrétienne, il n'y a pratiquement aucune action publique qui ne soit pas contaminée par un tel esprit. A l'évidence, cette tendance est contraire aux intérêts spirituels du peuple de Dieu et à la manifestation de la gloire de Christ. Les chrétiens ont peu conscience de la manière dont cet esprit prévaut dans leurs pensées, combien il découle de la recherche de leurs propres intérêts, non pas ceux de Jésus Christ, combien il

dessèche les sources de la grâce et de la communion spirituelle, à quel point il sape le terrain d'un ordre de choses auquel la bénédiction est attachée, c'est-à-dire le rassemblement au seul nom du Seigneur. Aucun rassemblement qui n'a pas comme principe d'embrasser en pensée tous les enfants de Dieu, sur toute la base du royaume du Fils (Col. 1, 12-14), ne peut trouver la plénitude de la bénédiction, parce qu'il ne contemple pas cette unité, parce que sa foi ne l'embrasse pas.

"Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom" (Matt. 18, 20) : là où ce nom est pris en considération, là est la bénédiction des deux ou trois. Car ceux qui sont assemblés ainsi le sont dans la plénitude des intérêts immuables du royaume éternel dans lequel il a plu à l'Éternel de gloire de se glorifier lui-même en faisant connaître, par la puissance de l'Esprit, son nom de Père et son salut en délivrance dans la personne du Fils. Par le nom de Christ, par conséquent, ils entrent, quelle que soit la mesure de leur foi, dans les pleins conseils de Dieu, et ils sont les "collaborateurs de Dieu" (1 Cor. 3, 9). Ainsi, tout ce que les conseils de Dieu ont déterminé est réalisé, "afin que le Père soit glorifié dans le Fils" (Jean 14, 13). Mais le vrai fondement sur lequel ces promesses reposent est brisé et toute sa cohérence est détruite, si ces liens de communion ne sont pas formés par la contemplation de l'étendue des conseils de Dieu en Christ. Je ne dis pas toutefois que les croyants ne puissent pas trouver quelque nourriture spirituelle, limitée, et cependant propre à fortifier leur espérance personnelle quant à la vie éternelle. La gloire du Seigneur est toute proche de l'âme du croyant, et, dans la mesure où il la recherche, il trouvera la véritable bénédiction individuelle. Ceci me fait penser (bien qu'on puisse réaliser un aspect particulier ou un autre de la forme de l'église) à l'épisode où on partageait les vêtements du Seigneur. Cette tunique personnelle, qui ne pouvait pas être déchirée, qui était indivisible, fut jetée au sort pour savoir à qui elle appartiendrait. En même temps, sa personne, dans laquelle résidait la puissance qui aurait pu les unir tous de manière efficace, fut exposée devant tous et déshonorée. De la même manière, je crains que les croyants ne soient tombés entre les mains de ceux qui ne prennent pas garde au Seigneur, et qu'ils ne se revêtent pas de lui, vu leur état actuel. Ils ne pourront pas le faire quand il apparaîtra en gloire. Ce reproche est grave, humiliant et affligeant, et je ne le fais pas par présomption ou par mépris. Après la longue captivité babylonienne, nous nous sommes habitués à nous confier aux principes remis en lumière par la Réforme, par la grâce de Dieu, comme jadis les Juifs se confiaient dans le temple en disant : "C'est ici le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel !" (Jér. 7, 4). Et nous avons été prétentieux à cause de la sainte montagne de l'Éternel. Nous avons regardé à elle parce qu'elle était ornée de

pierres et de dons considérables. Et nous avons cessé de regarder au Seigneur du temple, de marcher par la foi, d'avoir communion en Dieu, dans l'espérance du retour de "l'Ange de l'alliance" (Mal. 3, 1) qui remplira lui-même cette maison de gloire. L'esprit impur de l'idolâtrie peut avoir été mis dehors, mais la grande question est : y a-t-il la présence effective de "l'Esprit du Seigneur", ou bien la maison est-elle tout simplement vide, balayée et ornée ? Même si nous avons été bénis, ne sommes-nous pas restés indifférents à sa personne, source de cette bénédiction, à cause de notre orgueil et de notre propre satisfaction ? Ne recherchons-nous pas notre propre gloire, au lieu de travailler pour sa gloire à Lui ? Eh bien ! examinons, frères bien-aimés du Seigneur, qui l'aimez en sincérité et qui vous réjouissez à sa voix, les exigences pratiques de sa pensée dans notre situation actuelle !

Dieu a fait connaître ses conseils et leur accomplissement en Christ : "Nous ayant fait connaître le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, qu'il s'est proposé en lui-même pour l'administration de la plénitude des temps, savoir de réunir en un toutes choses dans le Christ, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, en lui, en qui nous avons aussi été faits héritiers" (Éph. 1, 9-11) – en un et en Christ. Ainsi, *c'est en lui seul* qu'on trouve cette unité.

Mais la Parole bénie – on ne saurait en être assez reconnaissant – nous en dit plus. C'est au sujet de ses membres sur la terre qu'il est parlé de "rassembler en un les enfants de Dieu dispersés". Et comment ? En ce que "un seul homme meure pour le peuple" (Jean 11, 52, 50). Notre Seigneur le déclare lui-même quand il entrevoit à l'avance le fruit du travail de son âme : "Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même. Or il disait cela pour indiquer de quelle mort il allait mourir" (Jean 12, 32-33). C'est Christ qui attire, et il attire *à lui-même*, et rien de moins, rien de plus ne peut produire une telle unité : "Celui qui n'assemble pas avec moi, disperse" (Matt. 12, 30). Et il attire à lui-même, étant élevé de la terre. Ainsi donc, sa mort est le centre de communion jusqu'à son retour. Sur cela repose la puissance tout entière de cette vérité. C'est pourquoi le symbole extérieur et l'instrument visible de cette unité est la participation à la cène du Seigneur : "Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain" (1 Cor. 10, 17). Paul donne la vraie signification du témoignage de cet acte : quiconque mange ce pain et boit la coupe, annonce la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne (1 Cor. 11, 26).

Dans ces symboles se trouvent le caractère et la vie pratique de l'église, ce à quoi elle est appelée, ce en quoi la vérité de son existence subsiste, ce en quoi est la vraie unité. Ce symbole met en évidence la mort du Seigneur, efficace pour rassembler les croyants et produire une semence abondante, le fruit de sa propre gloire à la croix (Jean 12, 23-24). Sa mort est en effet le motif de rassemblement de son corps – "plénitude de celui qui remplit tout en tous" (Éph. 1, 23). Et tout cela est couronné par l'assurance de son retour, "quand il viendra pour être (...) glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru" (2 Thess. 1, 10).

Ces réalités montrent que l'essence et la nature de l'unité qui apparaîtra en gloire à sa venue sont fondées sur sa mort, qui fut le couronnement de sa gloire ici-bas. Le résultat, que l'on pourra constater lors de notre manifestation avec lui en gloire à son apparition, est que cette conformité à sa mort est notre lot. Comme le désirait l'apôtre : "pour le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort, si en quelque manière que ce soit je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts" (Phil. 3, 10-11).

Avons-nous foi en ces choses ? Et comment le montrer ? En agissant selon les directions de notre Seigneur, fondées sur la connaissance divine qu'il a des objets de la foi. Selon la déclaration du Seigneur, celui qui est lié à sa mort sera lié aussi moralement par la contemplation de sa gloire. "Celui qui affectionne sa vie, la perdra ; et celui qui hait sa vie dans ce monde-ci, la conservera pour la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et où je suis, moi, là aussi sera mon serviteur : si quelqu'un me sert, le Père l'honorera" (Jean 12, 25, 26). C'est le serviteur qui sera honoré. Si nous sommes des serviteurs, nous devons suivre le maître qui est mort pour nous. Et si nous le suivons, notre honneur sera avec lui "dans sa gloire et dans celle du Père et des saints anges" (Luc 9, 26).

C'est un sujet de profonde reconnaissance que, malgré la division de l'église comme corps à cause de son attachement au monde et malgré le renouveau, quoique imparfait, qu'elle a connu lors de sa découverte de la libre espérance de la gloire, les croyants aient toujours un sentier tracé devant eux dans la Parole. C'est aussi un sujet d'actions de grâces que, même si nous n'avons pas jusqu'ici montré en nous la gloire des enfants de Dieu, pourtant le chemin de cette gloire dans le désert nous soit indiqué. Nous sommes assurés que la mort du Seigneur, qui nous révèle le libre don de Dieu, est le seul fondement doctrinal sur lequel l'âme peut se reposer dans l'espérance de la gloire éternelle.

C'est pourquoi je ne m'adresse qu'aux croyants. Notre devoir comme croyants est d'être témoins de ce que nous croyons. "Vous êtes mes témoins", dit le Dieu d'Israël par le prophète Ésaïe dans sa controverse au sujet des faux dieux (Es. 43, 8-13). Comme Christ est "le témoin fidèle et véritable" (Apoc. 3, 14), ainsi aussi doit être l'église. "Vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière" (1 Pierre 2, 9).

De quoi donc l'église doit-elle être le témoin, face à la gloire idolâtre du monde ? Elle doit être le témoin de la gloire même dans laquelle Christ a été ressuscité, par la conformité pratique des croyants à sa mort. Elle doit aussi être le témoin de la foi vivante des croyants en la croix, par laquelle le monde leur est crucifié, et eux au monde (Gal. 6, 14). L'unité – celle de l'église à laquelle "le Seigneur ajoutait tous les jours... ceux qui devaient être sauvés" (Actes 2, 47) – était réalisée quand aucun ne revendiquait quoi que ce soit pour lui-même et que tous réalisaient leur bourgeoisie dans les cieux (Phil. 3, 20). Ils ne pouvaient pas être divisés puisqu'ils vivaient ensemble les choses célestes. Cela lie étroitement les cœurs ensemble.

L'Esprit de Dieu a consigné dans un récit la scène où la division a commencé au sujet des biens matériels de l'église, utilisés pourtant pour la meilleure cause par ceux qui s'en occupaient. Déjà apparaissaient la division et la recherche de ses propres intérêts. Est-ce que je désire que les croyants corrigent les églises ? Non, je cherche à les corriger eux-mêmes en les faisant jouir dans une certaine mesure de l'espérance de leur appel. Je les cherche eux-mêmes, pour approfondir leur foi dans la mort du Seigneur Jésus et dans leur glorieuse assurance, obtenue par sa mort et par leur conformité avec elle. Je les recherche, eux, pour approfondir leur foi en la venue du Seigneur, et les exhorter à l'attendre pratiquement par une vie qui soit conséquente avec les désirs formés par ce retour. Qu'ils dénoncent, s'ils veulent, la désaffection et l'aveuglement de l'église ! Mais qu'ils soient conséquents aussi dans leur propre conduite ! "Que votre douceur soit connue de tous les hommes" (Phil. 4, 5).

Quand l'esprit du monde prévaut (et je suis persuadé que bien peu de croyants ont conscience de la manière dont il prévaut dans les églises), l'union spirituelle ne peut pas être réalisée. Peu de croyants sont conscients à quel point l'esprit qui a graduellement ouvert la porte à l'empire de l'apostasie répand déjà son influence dévastatrice et funeste sur l'église professante. Ils pensent que, parce qu'ils ont été délivrés de sa domination séculière, ils sont libérés de l'esprit qui a donné lieu à ces misères, et que, puisque Dieu a opéré une si grande délivrance, ils doivent donc être contents. Or rien ne peut marquer davantage un éloignement de la pensée de l'Esprit de la pro-

messe. L'Esprit, qui a placé à l'opposé de ces misères le prix de l'appel céleste de Dieu, incline toujours les âmes dans cette dernière direction. Il cherche toujours leur conformité à la mort de Christ, afin qu'en quelque mesure que ce soit, elles puissent "parvenir à la résurrection d'entre les morts" (Phil. 3, 11). Le croyant attend le Seigneur et, "contemplant à face découverte la gloire du Seigneur", il est "transformé en la même image, de gloire en gloire" (2 Cor. 3, 18). Car, disons-le, est-ce que l'église de Dieu est telle que les croyants l'auraient souhaité ? Ne croyons-nous pas qu'elle s'est, comme corps, complètement écartée de lui ? Est-elle restaurée de manière à ce qu'il soit glorifié en elle à son apparition ? Est-ce qu'il reconnaît l'unité des croyants comme étant leur caractère distinctif ? N'y a-t-il pas des entraves latentes pour sa réalisation ? Ne règne-t-il pas, dans la pratique, un esprit mondain en désaccord fondamental avec les vérités de l'Évangile, c'est-à-dire la mort et le retour du Seigneur Jésus comme Sauveur ? Les croyants peuvent-ils dire qu'ils agissent avec cette douceur qui devrait être connue de tous les hommes ? Je crois que Dieu est à l'œuvre par des moyens et selon des voies auxquels nous aurions peu pensé, en préparant le chemin du Seigneur et en faisant droits ses sentiers – accomplissant l'œuvre d'Élie à la fois par Sa providence et par un témoignage pour Lui. Je suis persuadé qu'il conduira les hommes à avoir honte précisément des choses dont ils se sont vantés. Je suis convaincu qu'il souillera l'orgueil de la gloire humaine, et "les yeux hautains de l'homme seront abaissés, et la hauteur des hommes sera humiliée, et l'Éternel seul sera haut élevé en ce jour-là. Car il y a un jour de l'Éternel des armées contre tout ce qui s'exalte et s'élève, et contre tout ce qui est haut, et ils seront abaissés ; et contre tous les cèdres du Liban, hauts et élevés, et contre tous les chênes de Basan ; et contre toutes les hautes montagnes, et contre toutes les collines élevées ; et contre toute haute tour, et contre toute muraille forte ; et contre tous les navires de Tarsis, et contre tous les objets d'art agréables : et la hauteur de l'homme sera humiliée, et l'élévation des hommes sera abaissée, et l'Éternel seul sera haut élevé en ce jour-là ; et les idoles disparaîtront entièrement. Et on entrera dans les cavernes des rochers, et dans les trous de la terre, de devant la terreur de l'Éternel, et de devant la magnificence de sa majesté, quand il se lèvera pour frapper d'épouvante la terre. En ce jour-là, l'homme jettera ses idoles d'argent et ses idoles d'or, qu'il s'était faites pour se prosterner devant elles, aux rats et aux chauves-souris, pour entrer dans les fentes des rochers et dans les creux des escarpements, de devant la terreur de l'Éternel et de devant la magnificence de sa majesté, quand il se lèvera pour frapper d'épouvante la terre" (Es. 2, 11-21). Mais, pour les croyants, il reste la responsabilité pratique d'agir comme il convient. Ils peuvent participer à des quantités de choses en elles-mêmes incompatibles, dans la pratique, avec la puissance de ce jour futur – des choses qui montrent que leur

espérance n'est pas en lui. Ils peuvent ainsi participer à la conformité au monde qui fait voir que la croix n'a pas à leurs yeux la gloire qui lui revient. Qu'ils pèsent ces choses ! Toutes ces suggestions sont un peu décousues, mais sont-ils le témoignage de l'Esprit de Dieu ou non ? Qu'ils soient donc mis à l'épreuve par la Parole ! Que la doctrine puissante de la croix soit déclarée à tous les hommes et que l'œil du croyant soit dirigé sur la venue du Seigneur ! Mais ne frustrons pas nos âmes de toute la gloire qui accompagne cette espérance en plaçant nos affections dans des éléments qui prouveront qu'ils ont eu leur origine et auront leur fin dans le monde. Demeurerons-nous attachés à la venue du Seigneur ?

L'unité est la gloire essentielle de l'église. Mais une unité pour assurer et promouvoir nos propres intérêts n'est pas l'unité de l'église, c'est une association et un déni de la nature et de l'espérance de l'église. L'unité, celle de l'église, est l'unité de l'Esprit. Elle ne peut être que dans les choses de l'Esprit. Elle ne peut par conséquent être effectivement réalisée que par des personnes spirituelles. C'est en effet le caractère essentiel de l'église, et ceci montre clairement au croyant l'état dans lequel elle se trouve actuellement. Et je pose la question : si l'église professante cherche ses intérêts dans le monde et si l'Esprit de Dieu est parmi nous, l'Esprit sera-t-il ministre de l'unité de telles aspirations ? Si les différentes églises professantes recherchent l'unité chacune pour elle-même, elles ne trouveront aucune solution. Et si elles s'unissent dans la recherche d'un intérêt commun, ne soyons pas surpris du résultat : il ne sera pas meilleur, si ce n'est pas le travail du Seigneur.

Il y a deux choses que nous devons prendre en considération :

Premièrement, est-ce que les mobiles de notre service sont uniquement la défense des intérêts du Seigneur, à l'exclusion de tout autre ? Si ce n'était pas le cas pour des corps de croyants séparés les uns des autres, ce ne peut pas non plus être le cas dans une quelconque union de ces corps ensemble. Que le peuple de Dieu pèse bien cela !

Deuxièmement, est-ce que notre marche reflète les principes de notre conduite ? Si nous ne vivons pas dans la puissance du royaume du Fils de l'amour du Père (Col. 1, 13), nous ne sommes certainement pas conséquents en recherchant en même temps sa réalisation.

Que tout ceci nous sonde ! Pensons à toutes les bonnes œuvres que nous pourrions faire pour hériter de la vie éternelle en vendant tout ce que nous avons, en prenant notre croix et en suivant Christ. Ceci ne monterait-il pas au cœur de plusieurs ? Gardons fermement à l'esprit cette vérité : ce qui est appelé communion dans la pensée du Seigneur à l'égard de son église, est

devenu en fait une désunion. C'est en réalité un désaveu de Christ et de sa Parole. "N'êtes-vous pas charnels et ne marchez-vous pas à la manière des hommes ?" (1 Cor. 3, 3). "Le Christ est-il divisé ?" (1 Cor. 1, 13). Ne l'est-il pas, dans la mesure où nos cœurs sont ainsi désobéissants ? Je demande aux croyants : "Puisqu'il y a parmi vous de l'envie et des querelles, n'êtes-vous pas charnels et ne marchez-vous pas à la manière des hommes ?" (1 Cor. 3, 3).

Oui, il n'y a pas d'unité manifestée parmi vous. Tant que les hommes se glorifient eux-mêmes dans les églises officielles, presbytériennes, baptistes, indépendantes ou autres, ils sont antichrétiens.

Comment donc pouvons-nous être unis ? Je réponds que ce doit être le travail de l'Esprit de Dieu. Écoutez-vous le témoignage de cet Esprit dans la Parole, l'appliquez-vous de manière pratique à vos consciences, de peur que le jour du Seigneur vous prenne au dépourvu ? "Dans les choses auxquelles nous sommes parvenus, marchons dans le même sentier" (Phil. 3, 16), "et si en quelque chose vous avez un autre sentiment, cela aussi Dieu vous le révélera" (v. 15), et il nous montrera le vrai chemin. Reposons-nous sur la promesse de celui qui ne peut mentir. "Nous devons, nous les forts, porter les infirmités des faibles, et non pas nous plaire à nous-mêmes"(Rom. 15, 1).

Les églises professantes, et spécialement les églises officielles, ont grandement péché en insistant sur des choses sans intérêt et en entravant l'unité des croyants. Cette responsabilité pèse encore lourdement sur la hiérarchie de plusieurs églises. Certes, l'ordre est nécessaire. Mais si nous disons à une âme : "ces choses n'ont aucune importance en elles-mêmes, vous pouvez donc les employer pour votre bien-être", l'Esprit de Christ nous rappelle : "vous êtes insensibles ; vous devez avoir égard à sa faiblesse et ne pas être une occasion de chute pour le frère pour lequel Christ est mort" (voir 1 Cor. 8, 9 à 13). Alors que le monde lui appartenait (1 Cor. 3, 23), Paul n'aurait mangé aucune viande s'il devait par cet acte blesser la conscience d'un frère faible, même si ce frère faible avait tort. Et pourquoi les membres de hiérarchies d'églises professantes insistent-ils tellement sur ces questions pratiques ? Parce qu'ils accordent à l'homme une importance et une place d'honneur dans le monde. Mais si l'orgueil de l'autorité et le sentiment de supériorité étaient écartés, n'étant pas produits par l'Esprit de Christ, et si la Parole du Seigneur était reconnue comme le seul guide pratique, recherchée par les croyants pour être mise en pratique, nous serions gardés de porter bien des jugements. Nous ne découvririons peut-être pas du premier coup la gloire du Seigneur, mais bien des croyants faibles sur lesquels ses yeux reposent pour leur bien trouveraient réconfort et repos. Et je leur dis : ne crai-

gnez pas, vous savez qui vous avez cru, et, si des jugements sont portés contre vous, très chers frères, vous pouvez "lever vos têtes, parce que votre rédemption approche" (Luc 21, 28). Mais quant aux églises (si le Seigneur use encore de miséricorde, car il ne peut pas les approuver dans leur état actuel, et elles doivent le reconnaître), qu'elles se jugent elles-mêmes par la Parole ! Que les croyants, pour la gloire du Seigneur, ôtent d'abord les obstacles que leurs propres inconséquences dressent en se faisant les compagnons du monde et en obscurcissant eux-mêmes leur discernement. Qu'ils réalisent la communion les uns avec les autres, recherchant sa volonté dans la Parole, et qu'ils attendent de voir si la bénédiction ne suivra pas ! C'est plutôt elle qui les attend. Ils trouveront le Seigneur lui-même, comme ceux qui s'attendent à lui, et pourront se réjouir sincèrement en son salut. Qu'ils étudient le début du douzième chapitre de l'épître aux Romains, pour discerner les conséquences pour eux de la rédemption merveilleuse accomplie à la croix !

Laissez-moi poser une question aux églises protestantes, en toute affection. Elles ont souvent professé devant les catholiques romains, et sincèrement, leur unité dans la foi doctrinale. Pourquoi alors n'y a-t-il pas aujourd'hui d'unité réelle entre elles ? Si elles voient chacune l'erreur qui est chez les autres, ne doivent-elles pas aussi être humiliées chacune pour les autres ? Pourquoi ne pas penser aux mêmes choses – pour autant que cela puisse être réalisé –, pourquoi ne pas parler le même langage ? Et s'il y a divergence de pensée sur un point, pourquoi, au lieu de se disputer en s'accusant d'ignorance, ne pas attendre en prière que Dieu leur révèle sa pensée à Lui ? Ceux d'entre eux qui aiment le Seigneur ne doivent-ils pas rechercher la raison de cette absence d'unité ? Mais je sais bien que, tant que l'esprit du monde n'est pas ôté du milieu d'eux, l'unité ne peut pas être réalisée, et les croyants ne peuvent pas trouver de vrai repos. Je crains que cet état n'existe que "par l'esprit de jugement et par l'esprit de consommation" (Es. 4, 4). Les enfants de Dieu n'ont à poursuivre qu'une seule chose : la gloire du nom du Seigneur, selon le chemin tracé dans la Parole. Si l'Église protestante est fière d'elle-même et néglige ce devoir, elle perd le Seigneur lui-même qui, "afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte. Ainsi donc, sortons vers lui hors du camp, portant son opprobre" (Héb. 13, 12-13). Il serait bon de peser le sens des chapitres 2 et 3 de Zacharie. Que se passe-t-il en ce moment en Angleterre, où les hommes politiques sont anxieux d'être jugés ? Pourquoi les églises dissidentes font-elles appel aux services d'avocats incroyants du monde ? Pourquoi voyons-nous l'église officielle, constituée pratiquement d'incroyants (je dis cela sans mépris à leur égard), obtenir des avantages dans ces affaires ? ou rechercher pour elle-

même les avantages séculiers et les honneurs d'un monde que le Seigneur a quitté pour nous racheter ? Son peuple, qui lui appartient en propre, agit-il de la même façon ? Qu'ai-je à faire avec ce monde ? Rien ! Mais puisque des frères sont liés à l'une ou l'autre de ces églises, que chacun d'eux réfléchisse à ces tristes scènes et témoigne avec courage que, de toute manière, le chrétien doit se garder lui-même d'une telle corruption, afin de ne pas être surpris au jour de la venue du Seigneur (2 Pierre 3, 10). Beaucoup se soumettent à ceux auxquels le peuple de Dieu fait confiance à cause de leur soi-disant discernement. Et les simples, comme ceux qui suivaient Absalom, courent après eux sans savoir où ils vont. Nous pouvons bien imaginer les plaidoyers de ces conducteurs. Mais quelle déchéance dans l'enseignement dispensé par des serviteurs agissant au nom du Seigneur, dans la prière et le ministère au sujet du Seigneur et Sauveur, alors que cet enseignement devrait avoir pour objet la prospérité spirituelle de son peuple ! Et nous pouvons bien supposer aussi que leurs avocats utilisent ces plaidoyers pour faire aboutir les projets de leur propre parti ! De telles associations ne peuvent pas prospérer.

Que doit alors faire le peuple de Dieu ? Eh bien ! que les croyants attendent le Seigneur ! Qu'ils le fassent selon l'enseignement de l'Esprit, par la vie et la puissance de l'Esprit de Dieu qui nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils ! Qu'ils aillent leur chemin en suivant les pas du troupeau de Dieu que le bon Berger paît au milieu du jour ! Qu'ils soient les compagnons "de ceux qui, par la foi et par la patience, héritent ce qui avait été promis" (Héb. 6, 12), se souvenant de cette parole : "Lie le témoignage, scelle la loi parmi mes disciples. Et je m'attendrai à l'Éternel qui cache sa face de la maison de Jacob, et je l'attendrai" (Es. 8, 16-17). Et si ce chemin leur paraît obscur, qu'ils se souviennent de cette autre parole d'Ésaïe : "Qui d'entre vous craint l'Éternel, qui entend la voix de son serviteur, quiconque marche dans les ténèbres et n'a pas de lumière, qu'il se confie dans le nom de l'Éternel et s'appuie sur son Dieu !" (Es. 50, 10).

Si on demande encore : que puis-je faire avec eux ? Je réponds simplement que j'ai une sincère sollicitude pour eux. J'en ai pour les dissidents, à cause de leur intégrité de conscience et de leur compréhension souvent profonde de la pensée de Christ. J'en ai aussi pour l'église, en pensant à ces hommes qui, bien qu'extérieurement mêlés à un système moins spirituel qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, et n'ayant pas su s'en libérer, semblent s'être abreuvés plus abondamment que quiconque, depuis la fin du temps des apôtres, de l'Esprit de Celui qui les avait appelés. J'ai de la considération pour ces hommes dans la communion desquels je me réjouis avec reconnaissance, et je me plais à les honorer. Personne ne rappellera-t-il l'esprit dont ils étaient

animés ? Nous avons beaucoup d'avantages qu'ils n'avaient pas. Oh ! que Dieu manifeste la présence² de son Esprit au cœur de beaucoup pour accomplir son œuvre, aussi longtemps qu'il est dit : "Aujourd'hui" ! Qu'il ôte de ceux qui sommeillent l'esprit d'assoupissement qui les a gagnés, et qu'il conduise dans son propre chemin – chemin étroit mais qui conduit à la vie, chemin dans lequel le Seigneur de gloire a marché – ceux qu'il a réveillés pour marcher à sa lumière !

Si quelqu'un disait : "Vous qui discernez ces choses, que devez-vous faire vous-même ?" – Reconnaître mes faiblesses, étonnantes, illimitées, m'en affliger, m'en humilier. Je reconnais la faiblesse de ma foi, et je recherche activement la direction divine, surtout quand beaucoup de ceux qui devraient être des conducteurs vont leur propre chemin, que ceux qui les suivent sont freinés, affaiblis par la crainte de s'écarter du droit chemin et de manquer à leur service (mais leur âme sera sauvée à la fin). Mais je répète solennellement ce que j'ai déjà dit, que l'unité de l'église ne peut pas être réalisée tant que la gloire du Seigneur, chef et consommateur de la foi, n'est pas l'objet commun de ceux qui en sont les membres. Cette gloire sera révélée dans toute son étendue à son apparition, quand la figure de ce monde passera (1 Cor. 7, 31). Nous devons donc agir de manière conséquente en fonction de cette gloire, en considérant en esprit ce jour où nous serons tous ensemble rendus conformes à sa mort (Phil. 3, 10), parce que l'unité, dans la nature même des choses, ne peut être réalisée que dans la conformité à sa mort. Autrement, l'Esprit de Dieu, qui conduit son peuple pour le rassembler, ne le rassemblerait pas selon le propos divin, et les conseils de Dieu en Christ seraient réduits à néant. Le Seigneur lui-même a dit : "Afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi ; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que toi tu m'as envoyé. Et la gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous, nous sommes un ; moi en eux, et toi en moi ; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que toi tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé" (Jean 17, 21 à 23).

Oh ! que l'église pèse cette parole et que les croyants examinent si leur état présent est compatible avec leur apparition en gloire avec le Seigneur, et s'il est conforme à l'accomplissement du propos pour lequel ils ont été appelés. Je leur pose encore cette question : regardent-ils à ce jour, le désirent-ils, ou se contentent-ils de se prélasser en affirmant que sa promesse est définitivement périmée ? Si nous ne pouvons pas dire en vérité : "Lève-toi, resplendis, car ta lumière est venue, et la gloire de l'Éternel s'est levée sur toi" (Es. 60,

² Plus exactement la puissance (peut-être une erreur dans l'original).

1), alors nous devons dire : "Réveille-toi, réveille-toi, revêts-toi de force, bras de l'Éternel ! Réveille-toi, comme aux jours d'autrefois, comme dans les générations des siècles passés ! N'est-ce pas toi qui as taillé en pièces Rahab (l'Égypte), qui as frappé le monstre des eaux ?" (Es. 51, 9). "Et jamais on n'a entendu, jamais on n'a ouï de l'oreille, jamais l'œil n'a vu, hors toi, ô Dieu, ce que Dieu a préparé pour celui qui s'attend à lui" (Es. 64, 4). Donnera-t-il sa gloire à un parti, ou à un autre ? Où trouvera-t-il un lieu pour sa gloire, où il puisse demeurer au milieu de nous ? Voulez-vous encore trouver la vie par vos propres moyens, et n'en êtes-vous pas peïnés ? Néanmoins, Il rassemblera certainement son peuple, et ils en seront confus.

Cet article dépasse ma première intention. Si j'ai en quoi que ce soit été au-delà de la mesure de l'Esprit de Jésus Christ, j'en accepterai avec reconnaissance le reproche, et prierai Dieu de le faire oublier.

Appendice : Commentaires par N. Noël

Extraits traduits de *The History of the Brethren (L'histoire des Frères)*, vol.1, p.241- 252, Denver 1936

La découverte, ou plutôt la redécouverte des bornes anciennes par ceux qui se sont appelés "les frères", fut exposée pour la première fois dans un article connu sous le nom de "Premier article des frères", puis dans d'autres écrits du début du Réveil. Rappelons d'abord quelques exhortations et avertissements solennels tirés de l'Écriture :

"Tu ne reculeras point les bornes de ton prochain, que des pré-décesseurs auront fixées dans ton héritage lequel tu hériteras dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne pour le posséder" (Deut. 19, 14)

"Maudit qui recule les bornes de son prochain !" (Deut. 27, 17)

"Ne recule pas la borne ancienne que tes pères ont faite" (Prov. 22, 28)

"Ne recule pas la borne ancienne, et n'entre pas dans les champs des orphelins" (Prov. 23,10)

"Ils reculent les bornes, ils pillent le troupeau et le paissent" (Job 24, 2)

Le premier article des frères est intitulé "Considérations sur la nature et l'unité de l'église de Christ". Il fut publié par son auteur, Mr J. N. Darby, en 1828 (ou 1827 selon quelques-uns). Il fut le précurseur et le modèle de nombreux autres écrits scripturaires, qui donnèrent lieu à des millions de tirages, comprenant aussi bien de brefs articles que de volumineux ouvrages, écrits par le même auteur et par d'autres serviteurs de Dieu capables et doués, apportant partout lumière, bénédiction et enrichissement spirituel à l'église de Dieu sur la terre. Un des plus connus de ces auteurs écrivait, 50 ans plus tard, en 1878, au sujet de ce traité :

"Nous pouvons considérer cet article comme le fondement de ce que cette jeune communauté (qui, dans un sens, était aussi ancienne que la Pentecôte) *croyait et pratiquait*, bien qu'il ne constitue pas une profession de foi. Nous pouvons le considérer comme *présentant le terrain divin* sur lequel ces croyants agissaient, et comme *contenant à peu près tous les éléments des vérités distinctives découvertes et appliquées par les frères depuis ce jour jusqu'à maintenant*. Non pas que l'auteur ait pensé tout cela à l'époque où il l'a écrit : il faisait simplement connaître, pour aider ses frères, ce qu'il avait

appris de la Parole de Dieu pour lui-même. Mais qui pourrait mettre en doute *la direction du Saint Esprit* dans une telle publication ? Il est certain que l'Esprit conduisait les instruments de son choix dans un chemin nouveau, inconnu auparavant, afin que la bénédiction qui en résulterait soit perçue comme l'effet de sa riche grâce et de sa vérité" (A. Miller : *The Brethren, their origin, progress and testimony* (Les Frères, leur origine, développement et témoignage)).

Cet article, avec clarté, netteté et précision, met déjà en évidence les vérités que les nouveaux rassemblements de frères rechercheront et découvriront graduellement dans la Parole. Il fait, entre autres constats, une analyse complète des erreurs de l'église pour qu'on en soit préservé, puis il établit, avec une grande simplicité, le remède et la ligne de conduite, selon la piété et l'ordre divin, que donnent avec évidence les Écritures. En contraste avec l'indépendance des églises, il décrit l'unité de l'église de Dieu *sur la terre*, exposant de façon extrêmement claire la nature de cette unité, définissant les mots "unité", "union", "unir", "uni" employés 37 fois, et le mot "Église", désignant l'église *sur la terre*, utilisé 43 fois, et exaltant la gloire de la tête dans le ciel – Christ . [...]

L'effet de cet article fut merveilleux et sans égal. Dans une large mesure, par influence directe ou indirecte, il provoqua, en 23 ans (de 1828 à 1851), la formation de 132 rassemblements (communément appelés lieux de culte), en Grande-Bretagne seulement. En 50 ans (jusqu'en 1878), pas moins de 1388 rassemblements de frères se constituèrent dans le Royaume-Uni, en France, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, au Canada et aux États-Unis, sans parler de 22 autres pays, où, dans chacun d'eux, naquirent de 1 à 13 rassemblements.

En 1901, 1925 et 1933, des frères larges et leurs sympathisants ont utilisé des citations de ce "premier écrit" pour essayer d'étayer leurs vues modernes et indépendantes sur la communion, et de prouver que les frères "exclusifs" étaient soit une "confédération" soit "une autre secte". Ces affirmations ne peuvent influencer que ceux qui ignorent les enseignements de Mr Darby, et ils sont peu nombreux. Les intéressés trouveront l'article complet, soit séparément, soit dans les *Collected Writings of JND*, vol.1. Dans le volume *Index of the Collected Writings of JND*, sous le mot "Church" (Église), figure une liste de 23 livres et documents sur ce sujet, pour la plupart antérieurs à 1848 (on peut aussi les obtenir séparément), dont la lecture attentive prouve que J.N.D. n'a jamais, à aucun moment, changé sa conviction de l'unité des assemblées, de 1828 jusqu'à 1882. On peut aussi se référer à "Unity" (Unité) dans l'Index. Rien que dans son premier article, il évoque

l'unité des assemblées plusieurs douzaines de fois ; il en relève la notion scripturaire en présentant l'idée de l' "unité" et celle de "l'église" dans le sens de l'église entière de Dieu sur la terre, dont l'unité des assemblées est le symbole. Là sont les bornes anciennes.

Mr Darby dit, en parlant de Dieu qui voulait "réunir en un toutes choses" (Éph. 1, 10) et "rassembler en un les enfants de Dieu dispersés" (Jean 11, 52), que "l'assemblée devrait en être... le témoin *sur la terre*". C'est le véritable sens de l'unité des assemblées. Les enfants de Dieu sont sa famille. Sa famille est une, et cette unité est maintenant rendue visible dans l'unité des assemblées. Mr Darby montre partout que l'indépendance est un faux principe. Il dit que "ce qu'il recherche pour les enfants de Dieu", c'est "d'établir des principes utiles pour qu'ils puissent être tous un", et c'est l'unité des assemblées. Il nous montre "en quoi cette unité consiste". C'est indiscutablement l'unité des assemblées.

Tout d'abord, après avoir exprimé sa désapprobation de l'unité romaine et d'une quelconque union de "corps professants" ou de "protestants réfléchis", il parle, en contraste avec "un tel corps" (comme il l'appelle), de manière positive, du "lien d'union" entre toutes les compagnies scripturaires des "deux ou trois assemblés au nom du Seigneur". Il ne confond en aucune façon ces compagnies avec le corps des professants, comme semblent l'avoir fait quelques-uns de ses critiques ; il ne les compare pas non plus, mais il les met en contraste.

Ensuite, il se réfère à la participation à la cène du Seigneur : "car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps". Il parle bien de l'unité du corps *sur la terre*, constitué *de tous les croyants*. Ceci est en opposition avec l'enseignement des frères larges qui renient cette unité-là, tant dans son aspect universel que local, et qui affirment au contraire qu'il peut y avoir plusieurs rassemblements locaux indépendants dans la même cité ou localité. L'Écriture ne dit pas qu'il y a "des corps locaux séparés et indépendants dans chaque quartier ou localité", mais elle dit qu'il y a "un seul corps", et "un seul troupeau".

Enfin, en se référant aussi bien à l'unité romaine qu'à ce qui en est la contrepartie (laquelle est "une unité pour assurer et promouvoir nos propres intérêts"), il dit que "c'est une confédération et un déni de la nature et de l'espérance de l'église". Mr Darby ne croyait assurément pas à une "confédération" ou à la formation d'une "autre nouvelle secte". Mais il a insisté sérieusement, dès 1828, sur le fait que, puisque l'Écriture parle d'unité d'assemblées exprimant *l'unité extérieure et visible* de la famille de Dieu "embrassant en pensée tous les enfants de Dieu", il ne pouvait donc y avoir ni secte indépendante ni

confédération de sectes indépendantes, qui renieraient pratiquement cette unité. Il désapprouve l'union de deux congrégations, ou davantage, constituées à la fois de personnes sauvées et perdues, et ne souhaite pas non plus la confédération de sectes, quelles qu'elles soient, comme il l'énonce clairement dans les extraits précédents. Mais probablement personne, depuis 1828, n'a désiré plus sincèrement et recherché plus diligemment l'union extérieure et visible sur la terre de tous les chrétiens qui sont des "vases à honneur" et de tous "ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur" (2 Tim. 2, 19 à 22), "étant assemblés au nom du Seigneur". [...]

Dans les *Letters of JND*, vol.1, p.205, l'auteur parle, en 1852, du *principe divin* qu'il avait découvert 27 ans auparavant, en 1825, et qu'il a suivi joyeusement tout au long de son chemin ; il dit : "j'ai eu l'occasion de le vérifier par l'expérience... je l'accepte toujours. Je suis sûr que plus de foi m'aurait fait marcher avec *plus de puissance* dans ce chemin, mais c'est le vrai chemin. Et j'y marche avec l'aide de Dieu... Je n'y suis pas entré pour "les frères", ni pour "le mouvement des frères" : il n'y avait personne à qui se joindre ! J'ai fait cela parce que l'Esprit et la Parole me l'ont montré, et c'était suivre Christ. Il n'a jamais cessé d'en être ainsi, et maintenant que plusieurs (frères larges) l'ont laissé pour un sentier plus large, et je pense aussi plus mondain, je préfère toujours le chemin étroit."

Plusieurs ont critiqué et tordu cette lettre, en disant, par exemple, qu'en 1825 on ne pouvait pas recevoir une telle mesure de lumière, éclairé seulement "par l'Esprit et la Parole" pour suivre Christ dans "le vrai chemin", "le chemin étroit", pour la simple raison qu'il n'y avait pas encore de "frères". Pourtant "le sentier des justes est comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi" (Prov. 4, 18). C'est un fait indiscutable que ce premier article "Considérations sur la nature et l'unité de l'église de Christ" (1828) a été rédigé par quelqu'un qui, ensuite, avec diligence et persévérance, a suivi ce chemin dans une puissance toujours croissante jusqu'à la fin. Mais les frères larges de 1848 ont, depuis, pris pour eux cet article des frères, et ils se sont "enfuis" avec lui.

Il y a quelque temps, une dame dit un jour à l'un des docteurs les plus connus en Amérique : "Je suis très heureuse depuis que j'ai découvert que les assemblées n'étaient plus membres les unes des autres". Le docteur répondit : "Non, elles ne sont pas *membres* les unes des autres, parce que, au temps des apôtres, *elles étaient une*, et c'est beaucoup plus fort. Aux yeux de Dieu, elles sont *une*, et par conséquent la discipline selon Dieu ou la réception dans une assemblée doivent être reconnues par *toutes*. Supposez

que, au temps apostolique, nous soyons allés dans une province d'Asie Mineure, et que nous y ayons trouvé 25 rassemblements. Qu'aurions-nous vu ? Chacun d'eux reconnaissant la tête dans le ciel, le Seigneur Jésus, comme son *centre* ; *un seul Esprit* opérant parmi eux par l'enseignement de l'Écriture et des apôtres, pour guider *toutes les assemblées* de la même manière. Ainsi, il n'y avait *qu'une seule communion*, et par conséquent *une seule unité*. Des distances pouvaient les séparer les unes des autres. Mais l'éloignement n'affecte ni la *vérité* ni l'unité spirituelle". [...]

"Le Corps de Christ désigne, dans la Parole de Dieu, l'assemblée (ou l'église) *actuellement ici-bas sur la terre, parce que le Saint Esprit est également ici-bas sur la terre*. Et l'union entre les saints et Christ est *si étroite* que la figure appropriée utilisée pour illustrer ce fait est celle de *membres* unis par l'Esprit de Dieu *en un seul corps à la Tête*, cette tête étant Christ dans la gloire (1 Cor. 6, 17 ; Éph. 1, 22-23). *Chaque* croyant, sauvé par grâce et scellé de l'Esprit, est un membre de ce *seul corps* (voir Éph. 4, 4). Aux yeux de Dieu, il n'y a qu'un seul corps, et non pas plusieurs. L'Esprit Saint, dans les Écritures, fait allusion à des "corps" ou "sectes" uniquement pour les condamner". [...]

La meilleure preuve qu'en 1828 Mr Darby soutenait des principes opposés à ceux que les frères larges voudraient lui prêter, – et il ne les a jamais reniés –, est donnée par ses propres écrits. Un texte de 1879 en fait foi :

"Le *principe* de l'Écriture est aussi clair que possible. Il y a *un seul corps sur la terre*, duquel *tous* les croyants sont membres. Ces membres sont sur la terre : ils ne *guérissent* pas, ni ne *prêchent*, ni n'utilisent un des *dons* cités en 1 Cor. 12, dans le ciel : "Si un membre souffre, tous les membres *souffrent* avec lui" (v.26) ; *ce n'est pas dans le ciel*. Le *corps* sera rendu parfait dans le ciel (Éph. 1, 23), mais *il est pratiquement toujours considéré sur la terre*, où il est formé : "Car aussi nous avons tous été *baptisés* d'un seul Esprit pour être un seul corps" (1 Cor. 12, 13). C'est ce qui s'est passé sur la terre à la Pentecôte (Actes 2). La cène du Seigneur est le signe extérieur de *cette unité* : "... *un seul corps*, car nous participons tous à *un seul et même pain*" (1 Cor. 10, 17). C'est *cette vérité* qui, *il y a plus de 50 ans*, en 1828, me fit sortir de l'église établie. *Je n'ai pas d'autre principe aujourd'hui*. Cela m'oblige à reconnaître chacun de ceux qui sont baptisés du Saint Esprit comme un membre *du corps*. C'est seulement dans les derniers jours que nous sommes appelés à distinguer "ceux qui invoquent le Seigneur *d'un cœur pur*", ce qui, au début, n'était pas le cas, car "*le Seigneur* ajoutait tous les jours..." (2 Tim. 2, 22 ; Actes 2, 47). Les frères ainsi nommés ne sont donc pas l'église de Dieu, mais ceux qui seuls se *rassemblent sur le principe*

de cette unité-là. Le champ de démarcation entre l'étroitesse et la fidélité est très mince. Mais l'Esprit de Dieu peut nous guider et nous garder sur le chemin de la fidélité. *L'unité du corps* ne peut pas être altérée, car c'est l'Esprit de Dieu qui unit *les saints à Christ* : tous ceux qui ont été baptisés du Saint Esprit, c'est-à-dire qui l'ont reçu, *sont membres de ce corps*. C'est l'unité de l'Esprit que nous devons garder (et non pas l'unité du corps), en marchant dans la puissance de l'Esprit qui nous garde dans l'unité sur la terre, et cela implique que nous nous y appliquions... Tout cela me semble vraiment très simple, mais ce n'est pas si facile de maintenir les esprits de tous ici sous l'effet de ces vérités, en fidélité et en amour, car nous sommes de pauvres créatures. Je connais ceux qui tendent à plus de laxisme, et ceux qui tendent à plus d'étroitesse. L'Esprit de Dieu seul peut nous conduire dans la fidélité et l'amour, et cela demande que nous marchions dans la proximité de Christ. Mais, en ce qui concerne les principes, je n'ai aucune difficulté. Sans la sainteté, sans Christ qui est tout, et sans être vidés de nous-mêmes, nous ne réussirons pas pratiquement. "Dieu est lumière" et "Dieu est amour" ; Lui seul peut unir ces deux caractères et produire une unité vraie et juste". (*Letters of JND*, vol.3, p.49,50 ; voir aussi *Collected Writings of JND*, vol.7, p.533-538 ; vol. 14, p. 467 ; vol. 15 p. 259-264 ; vol. 16, p. 1-18 (1838) ; vol. 20, p. 450-452 ; vol. 33, p. 41-43, 46).

Ainsi, après 1828, Mr Darby n'a jamais changé ses vues sur l'unité de l'église de Dieu sur la terre, et les extraits suivants, tirés de la plus ancienne de ses lettres publiées, en font foi :

"Les réunions à Powerscourt, du 24 au 28 septembre 1832, furent d'un grand intérêt pour l'assemblée de Dieu en général... alors que le sentiment des difficultés dans lesquelles l'église est maintenant placée devrait conduire chacun individuellement, sous la main de Dieu, à rechercher sérieusement la direction et la présence de l'Esprit de Dieu et la bénédiction de l'église... Je redoute l'étroitesse de cœur plus que tout pour l'église de Christ, surtout maintenant... Je sollicite vos prières afin que l'Esprit de Dieu... soit abondamment sur moi, oui, sur toute l'église. C'est la grande nécessité de l'église. J'ai prêché beaucoup sur ce sujet ici, à Limerick".

Cette lettre fut écrite en 1832 ; celle-ci en 1833 :

"Vous n'êtes rien ni personne, seulement des croyants, et dès le moment où vous cessez d'être un soutien utile pour la communion de tout chrétien conséquent, vous serez réduits en pièces ou vous aiderez au mal. Priez beaucoup Dieu, afin que vous soyez gardés de concessions, ou d'actes dans lesquels Satan pourrait trouver un avantage sur vous... Ce dont nous devons être les témoins, et ce dont l'Esprit est le témoin dans l'église, c'est

de la justice... *L'église* s'est laissée aller à l'état laodicéen qui est *général* maintenant. Or *l'église* doit défendre *la vérité* et, quand elle est foulée aux pieds, *l'Esprit* qui l'habite peut déjouer tous les pièges de Satan" (*Letters of JND*, vol.1, p.18 ; voir p.1 à 28).

En vérité, voilà quelles étaient les bornes anciennes.

"*L'unité du corps* est un point clé pour les frères larges. Beaucoup de croyants n'en ont peut-être pas eu *connaissance*, mais pour ces frères, c'est une nécessité *de la renier* ; c'est la différence essentielle *de la vraie position* séparée des saints. *C'est ce qui m'a fait sortir des systèmes nationaux et m'a conduit là où je suis*, et ce n'est pas la séparation jugée nécessaire par les dissidents. Je suis sorti pour trouver le terrain réel et positif de *l'église de Dieu unie à sa tête*, le *terrain véritable de l'assemblée de Dieu* formée par le Saint Esprit. La doctrine de la maison de Dieu fut découverte beaucoup plus tard. Mais *1 Corinthiens 10 à 12 forme la base du terrain pour lequel je suis sorti*, Matthieu 18 donnant le moyen pratique de le réaliser maintenant" (*Letters of JND*, vol.2, p.368). Il en est de même aujourd'hui, car notre rassemblement est basé sur une véritable vision de l'église, le terrain de l'assemblée de Dieu.

Notez bien, je vous prie, qu'en 1833 Mr Darby disait que nous devrions recevoir tout chrétien "*conséquent*" ; or celui qui ne se purifie pas des "vases à déshonneur" et qui ne veut pas "se retirer de l'iniquité", n'invoque pas le Seigneur "*d'un cœur pur*" et, par suite, n'est pas un "chrétien *conséquent*" (2 Tim. 2, 19-22). Est-ce que Mr Darby a modifié ultérieurement sa pensée ? A-t-il enseigné plus tard qu'il recevrait indistinctement tout chrétien ? Ou insista-t-il encore invariablement, en 1848 comme auparavant, pour qu'ils soient des chrétiens *conséquents* ? Les pages précédentes de ce chapitre répondent pleinement à ces questions.

En écrivant l'article sur "la nature et l'unité de l'église de Christ", Mr Darby pensait et faisait donc référence à l'église *sur la terre*, parce qu'il disait que chaque rassemblement local devait être "tenu d'embrasser tous les enfants de Dieu". Jamais il n'enseigna autre chose, ni n'écrivit de traités qui auraient porté des titres tels que ceux-ci :

- 1/ La nature et l'indépendance de l'église de Christ
- 2/ L'unité de l'église, corps de Christ, n'est pas sur la terre
- 3/ L'unité de l'église de Christ n'est pas une unité extérieure ou visible
- 4/ L'unité présente de l'église est réalisée par les proches voisins seulement

5/ La nature et l'unité de l'église de Christ sont futures et ne seront révélées que dans les cieux

6/ L'Écriture et le témoignage apostolique sont opposés à la réalité de l'église de Dieu sur la terre.

Il y a un seul corps et un seul Esprit

(Éph. 4, 4)

par F. G. Patterson, traduction de 1911

Introduction

J'espère que les remarques qui suivent, sur un sujet aussi important, pourront être utiles pour le temps actuel, et que le Seigneur, dans sa grâce toujours fidèle, voudra bien mettre sa bénédiction sur l'usage qui en sera fait par son peuple. Qu'il daigne placer devant lui cette vérité capitale du seul corps, le rendre capable de la saisir et de se soumettre aux enseignements qu'elle présente !

Dans ces derniers jours, le Seigneur a opéré avec miséricorde de diverses manières. Des âmes ont été régénérées pour lui et amenées par l'évangile dans la liberté de sa grâce. Ces âmes, ainsi délivrées de l'esclavage du péché et de Satan, ont aussi échappé au filet des sectes et des partis de l'église professante. Dans beaucoup d'endroits, elles ont commencé à axer leur conduite sur leurs privilèges et se sont rassemblées pour rompre le pain comme les premiers disciples (Actes 20, 7), rappelant ainsi la mort du Seigneur, fondement de leur rédemption et de leur liberté.

Mais des difficultés se sont élevées, et plusieurs ont senti qu'ils avaient besoin d'un principe divin comme base de leur rassemblement. En même temps, des âmes timides ont craint d'approfondir cette question et d'être entraînées sur un terrain contre lequel elles avaient été mises en garde et qu'elles redoutaient. La confusion qui règne dans le témoignage chrétien, nos tristes manquements et ceux de nos frères, n'ont pas peu contribué à les décourager dans cette recherche. Elles ne se sont pas enquis davantage des principes divins, en face des fautes et des récriminations de plusieurs. L'ennemi, profitant de cette situation, cherche, comme toujours, à *éloigner l'âme de l'enseignement de la vérité divine*. Dès le commencement, Satan chercha victorieusement à empêcher la pratique, faute de pouvoir en annuler les principes, de la grande vérité, toujours actuelle, qui est le sujet de cet article.

Paul, qui a été l'instrument pour nous la communiquer par ses épîtres inspirées, dut dire, à la fin de son ministère : "Tous ceux qui sont en Asie... se sont détournés de moi" (2 Tim. 1, 15). Éphèse, capitale de l'Asie proconsulaire, était aussi le siège d'une assemblée de Dieu qui avait été instruite des vérités élevées concernant "le mystère qui avait été caché dès les siècles et dès les générations, mais qui a été maintenant manifesté à ses saints" (Col. 1, 26) ; pourtant, à la fin de sa carrière, Paul, qui marchait selon sa propre doctrine, devait dire que tous ceux qui étaient en Asie s'étaient détournés de lui.

Dieu, dans sa grâce souveraine, a bien voulu ressusciter, du milieu des ruines des siècles passés, cette merveilleuse vérité si longtemps oubliée. Plusieurs l'ont découverte, ces derniers temps, et ont cherché, dans leur faiblesse, à y conformer leur marche. Ils se sont efforcés, dans une grande infirmité, et malgré de nombreux manquements, au travers de la bonne et de la mauvaise renommée, en s'appuyant sur un Dieu de grâce, de glorifier Christ dans un chemin d'obéissance à sa volonté, telle qu'elle est révélée dans les conseils et les opérations de Dieu.

L'ennemi s'efforce d'empêcher le peuple de Dieu de recevoir cette vérité qui est la lumière spéciale pour le temps présent. Aussi, ce que je désire, c'est que les yeux de l'entendement de mes frères soient éclairés par l'enseignement de l'Esprit pour découvrir *ce qu'ils sont réellement devant Dieu* : membres du seul corps de Christ, par un seul Esprit, et qu'ils puissent agir en conséquence.

Il est totalement impossible que, comme chrétien, je me satisfasse d'une position individuelle au temps actuel. Je suis aussi membre du corps de Christ. Et si je désire, comme serviteur, servir individuellement mon Seigneur, j'ai aussi une responsabilité commune avec le reste du corps vis-à-vis de Christ, la tête du corps. *Je ne dois pas chercher à éluder cette responsabilité*, ni à cause des manquements des autres, ni à cause de la vérité de la seigneurie de Christ sur moi son serviteur.

Dans toute l'épître aux Romains, l'Esprit de Dieu nous traite et nous considère d'une façon tout individuelle, soit comme pécheurs, soit comme justifiés. Et pourtant, quand il y présente les devoirs et la marche qui découlent de notre bénédiction et de notre position individuelles, il nous met aussitôt en face de notre responsabilité comme membres du corps ; on ne peut pas séparer ces deux aspects. On ne peut pas lire le chapitre 12 sans s'en apercevoir. En tant qu'individu, je suis exhorté à présenter mon corps en sacrifice vivant, ce qui est mon service intelligent, et à être transformé par le renouvellement de mon entendement, etc. Comme membre du corps, qu'il s'agisse de l'exercice d'un don ou de tout autre action, je dois l'accomplir en rapport

avec le corps. "Car comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre" (Rom. 12, 4, 5).

Je désire que mes frères puissent *reconnaître simplement ce qu'ils sont*, confesser la vérité et la manifester pratiquement, marchant en communion avec ceux à qui le Seigneur a accordé le privilège de répondre à son appel pour faire de même. Je suis persuadé que *l'âme n'a jamais appris une vérité divine, tant qu'elle n'a pas été amenée à la mettre en pratique*. C'est alors seulement qu'elle a sa véritable puissance. Parler, comme plusieurs le font, du corps de Christ ou d'une autre vérité, et n'avoir jamais agi conformément à ce qu'on a appris est, croyez-le bien, montrer que la vérité n'a pas été reçue dans la conscience et dans l'âme, quoique, sans doute, on en sache assez pour être responsable de cette négligence.

J'en viens maintenant à mon sujet.

Différences de position entre un Juif et un Gentil dans l'Ancien Testament

Il importe de bien saisir les positions distinctives, devant Dieu, du Juif et du Gentil, dans les jours de l'Ancien Testament, avant que la formation du corps d'un Christ rejeté et ressuscité ait été révélée. La citation de deux passages de l'Écriture montrera clairement cette distinction.

En ce qui concerne Israël, je lis : "... qui sont Israélites, auxquels sont l'adoption, et la gloire, et les alliances, et le don de la loi, et le service divin, et les promesses ; auxquels sont les pères, et desquels, selon la chair, est issu le Christ, qui est sur toutes choses Dieu béni éternellement. Amen !" (Rom. 9, 4 -5).

Et quant au Gentil : "C'est pourquoi souvenez-vous que vous, autrefois les nations dans la chair, qui étiez appelés incirconcision par ce qui est appelé la circoncision, faite de main dans la chair, vous étiez en ce temps-là sans Christ, sans droit de cité en Israël et étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance, et étant sans Dieu dans le monde" (Éph. 2, 11-12).

La simple lecture de ces passages montre que toutes les bénédictions, les privilèges, les promesses et les espérances en Dieu étaient alors limités à la nation élue d'Israël, et que, pour y avoir part, un Gentil devait y entrer et ne pouvait en jouir que subordonné au Juif, qui en était dépositaire comme un vase de bénédiction.

En 1 Corinthiens 12, 12-13, nous lisons : "Car de même que le corps est un et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres ; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit". Mais, avant qu'un tel corps, issu à la fois de Juifs et de Gentils, pût être formé, il était nécessaire que Dieu lui-même détruisît le mur de clôture dont il avait entouré Israël. Il ne suffisait pas que ce mur fût presque totalement démoli par le peuple. Car il subsistait aussi réellement dans la pensée de Dieu et pour la foi que s'il n'y avait jamais eu un seul Juif infidèle sur la terre. Dieu l'avait établi et Dieu lui-même devait le détruire, avant qu'il ne formât le corps dont il est parlé ici.

Les prophètes avaient parlé d'un jour dont il était dit : "Réjouissez-vous, nations, avec son peuple" (Deut. 32, 43). Mais malgré une telle promesse, "*les nations*" restaient "*les nations*" et "*son peuple*" demeurait "*son peuple*". Ils n'ont jamais parlé de ce corps, où le Juif et le Gentil ont également perdu leur identité nationale, où il n'y a ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni homme libre (Gal. 3, 28).

Il y a, aux yeux de Dieu, trois ordres de personnes dans le monde. Paul les énumère en 1 Corinthiens 10, 32 : ce sont les Juifs, les Grecs et l'assemblée de Dieu. Dans cette dernière, les Juifs et les Grecs ont perdu leur caractère distinctif devant Dieu, car les croyants de ces deux catégories y ont été incorporés. Les prophètes parlaient du temps où ce que nous appelons le millénium, ou plus correctement "*le royaume*", serait établi sur la terre ; alors, les Juifs seront de nouveau le peuple de Dieu et les autres nations, les Gentils, se réjouiront avec ce peuple. Cet état de choses sera réalisé *après que l'église aura été introduite par Christ dans le ciel*.

La destruction de ce "mur mitoyen de clôture" est annoncée en plusieurs circonstances du ministère du Seigneur Jésus lui-même. Par exemple, la femme de la Samarie ne put pas comprendre comment le Seigneur, qui était Juif, lui demandât à boire, à elle qui était une femme samaritaine, car les Juifs n'avaient point de relations avec les Samaritains (Jean 4). Il en est de même quand le Seigneur répond à la femme cananéenne en Matt. 15. Jusqu'à ce que le mur de séparation eût été renversé par Dieu, c'était "une chose illicite pour un Juif que de se lier avec un étranger, ou d'aller à lui" (Actes 10, 28).

La destruction du mur mitoyen de clôture

Cet obstacle à la formation du corps d'un Christ ressuscité et glorifié fut entièrement écarté par Dieu lui-même à la croix de notre Seigneur Jésus Christ où s'accomplit la rédemption de son peuple. Nous lisons en Éphésiens 2, 14-16 : "Car c'est lui qui est notre paix, qui des deux en a fait un et a détruit le mur mitoyen de clôture, ayant aboli dans sa chair l'inimitié, la loi des commandements qui consiste en ordonnances, afin qu'il créât les deux en lui-même pour être un seul homme nouveau, en faisant la paix ; et qu'il les réconciliât tous les deux en un seul corps à Dieu par la croix, ayant tué par elle l'inimitié".

La croix donc, tout en étant la base de la rédemption opérée par le Seigneur, a été le moyen de résoudre la difficulté que créait ce mur de séparation établi entre les Juifs et les Gentils. Elle est le fondement de la création de ce corps par la réconciliation à Dieu de ces deux éléments, donnant aux uns et aux autres "accès auprès du Père par un seul Esprit" (v. 18). C'est sous ce nom de Père que Dieu s'est révélé lui-même à chaque membre du corps, dans son Fils Jésus Christ, comme autrefois il s'était révélé lui-même sous le nom de Jéhovah, l'Éternel, à Israël, la seule nation élue (Ex. 6, 3).

Cette vérité *ne constitue pourtant pas le corps*. Elle ôte l'obstacle et prépare le terrain. Tout comme la rédemption, elle en est le fondement. Il faut ensuite que *la tête du corps – un homme glorifié – soit dans le ciel, par sa résurrection d'entre les morts*.

Christ, tête du corps, dans le ciel

La remarquable citation du Psaume 8 par l'apôtre Paul, en Éphésiens 1, nous sera d'un précieux secours pour bien comprendre notre sujet : "L'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts ; – (et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, ... et il a assujetti toutes choses sous ses pieds (citation du Ps. 8), et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous)"³(v. 19-23).

Le Psaume 8 parle d'un "*fils de l'homme*" à qui la domination est donnée sur toute la création. En Genèse 1, 26, Dieu donna à Adam et à sa femme une

³ En Colossiens 1, 18, il est parlé de lui comme étant "le chef du corps, de l'assemblée, lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les morts". On voit ici que sa qualité de chef est en rapport avec sa résurrection. C'est comme ressuscité et glorifié que Christ est le chef ou la tête de l'assemblée.

domination commune sur toute la création ; mais cette domination leur fut retirée à cause du péché, à la chute de l'homme. Et aujourd'hui, "toute la création ensemble soupire et est en travail", ayant été assujettie à la vanité par cette chute (Rom. 8, 19-23). Nous voyons qui est ce fils de l'homme, dont parle le Psaume 8, en Hébreux 2, 8, où l'apôtre cite ce Psaume : "Car en lui assujettissant toutes choses, il n'a rien laissé qui ne lui soit assujetti ; mais maintenant nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties ; mais nous voyons Jésus, qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur, en sorte que, par la grâce de Dieu, il goûtât la mort pour tout". Ainsi, ce fils de l'homme, c'est Jésus.

Ceci nous ramène à Éphésiens 1, 22, où Paul cite ce même Psaume. *Christ donc, comme homme glorifié*, a été ressuscité par Dieu d'entre les morts et s'est assis dans les lieux célestes, et Dieu "l'a donné pour être chef (tête) sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps" ; il attend que son autorité souveraine soit reconnue dans son corps ici-bas.

Nous avons vu jusqu'ici la destruction du mur de clôture et la tête du corps, un homme glorifié dans le ciel. Mais ce n'est pas encore la constitution du corps, et avant de nous en occuper, nous considérerons un instant ce que l'Écriture dit de *l'union avec Christ*.

Qu'est-ce que l'union avec Christ ?

Dans l'Ancien Testament, les saints étaient nés de nouveau, mais ils n'étaient pas unis à Christ. Ils possédaient la vie quoique la doctrine n'en fût pas encore révélée. Un Abraham, un David, et bien d'autres avec eux, étaient tous sauvés, ils étaient nés de nouveau par la puissance du Saint Esprit. Sauvés par la foi, ils vécurent et moururent dans la foi aux promesses de Dieu quant au Sauveur à venir. Mais la foi, en elle-même, n'est pas l'union avec Christ. Un patriarche n'était pas uni par le Saint Esprit envoyé ici-bas à un homme placé à la droite de Dieu, attendu qu'il n'y avait pas alors un tel homme dans cette position ; "car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié" (Jean 7, 39). Même quand Christ était ici-bas, homme parmi les hommes, il n'y avait pas d'union entre les pécheurs et le Seigneur. C'est pourquoi il dit : "A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit" (Jean 12, 24). A la croix, il porte, en grâce, le jugement qui pesait sur l'homme, endure la colère de Dieu et les exigences de sa justice. Par sa mort, il donne à Dieu la latitude d'amener à lui-même ceux qu'il sauve, en les plaçant dans une nouvelle position par la rédemption. Ayant ainsi subi la colère de Dieu, il ressuscite d'entre les morts, monte au ciel et est glorifié

comme homme à la droite de Dieu. Le Saint Esprit est alors envoyé sur la terre et *habite dans l'assemblée* (Actes 2). Il fait du corps du croyant son temple (1 Cor. 6, 19). Il le scelle ainsi pour le jour de la rédemption (Éph. 1, 13 et 4, 30). Il l'unit à Christ : "Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui" (1 Cor. 6, 17). Il l'oint, le scelle, le baptise en un seul corps avec tous les autres saints (1 Cor. 12, 13 ; 2 Cor. 1, 21-22). L'union avec Christ est établie par le Saint Esprit demeurant dans le corps du croyant et l'unissant à Christ dans le ciel, la rédemption étant accomplie.

Cette union n'avait jamais existé chez les saints de l'Ancien Testament ; elle n'avait même jamais été envisagée pour eux dans les conseils de Dieu. En Jean 7, 37-39, une ligne de démarcation est tirée avec une grande netteté entre ce qui est maintenant et ce qui était alors. Dans ce chapitre, le Seigneur ne peut pas se montrer lui-même *au monde*, parce que *ses frères*, pas plus que les Juifs, ne croyaient en lui. Il ne peut pas prendre part à la fête des tabernacles, qui est toujours une figure du royaume. Le royaume est ainsi renvoyé à un autre jour. Il monte alors à la fête *en secret*, et s'écrie, en la dernière journée de la fête : "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié)"(v. 37-39). Le don du Saint Esprit pour habiter dans les croyants est annoncé et le royaume, qui avait été refusé, est renvoyé à un autre jour.

Le Seigneur, après sa résurrection, dit à ses disciples de rester à Jérusalem pour y "attendre la promesse du Père, laquelle, dit-il, vous avez ouïe de moi" (Actes 1, 4-5). Le Seigneur la leur avait fait pleinement connaître en Jean 14, 16-26 et 15, 26.

Le Saint Esprit, cet autre Consolateur, leur serait donné ; c'est pourquoi il leur était avantageux que Jésus s'en allât, sinon ce Consolateur ne pouvait pas venir (cf. Jean 16, 7). En Actes 1, 5, le Seigneur dit à ses disciples : "Jean a baptisé avec de l'eau ; mais vous, vous serez baptisés de l'Esprit Saint, dans peu de jours". Le Seigneur a été vu par eux pendant quarante jours après sa résurrection et il y eut un intervalle de dix jours entre son ascension et le jour de la Pentecôte (ou cinquantième jour), dans lequel la promesse fut accomplie. En ce jour-là, Pierre dit aux Juifs : "Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, ce dont nous, nous sommes tous témoins. Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez" (Actes 2, 32-33).

La formation du seul corps par le baptême du Saint Esprit

La promesse du Seigneur : "vous serez baptisés de l'Esprit Saint, dans peu de jours", fut donc accomplie le jour de la Pentecôte. D'abord peu nombreux, environ cent vingt (Actes 1, 15), les croyants se comptèrent bientôt par milliers (Actes 2, 41 ; 4, 4) et tous furent successivement baptisés du Saint Esprit. Mais les Juifs seuls, pour le moment, bénéficiaient de cette bénédiction. En Actes 10, Pierre ouvrit la porte aux Gentils, les introduisant dans la même position et les mêmes privilèges, non seulement comme individus, mais aussi comme corps, par le baptême du Saint Esprit. Quand les Juifs de Judée l'apprirent (Actes 11), Pierre, de retour à Jérusalem, fut invité à expliquer ce qu'il avait fait. Il leur exposa les événements depuis le commencement, et leur déclara que le Saint Esprit avait agi pour les Gentils de la même manière qu'il l'avait fait pour les Juifs le jour de la Pentecôte, puisque eux aussi avaient reçu le baptême du Saint Esprit.

Ainsi, de la manière la plus claire, l'union du Juif et du Gentil est réalisée par le baptême du Saint Esprit. Il n'est fait mention de ce baptême qu'en relation avec le corps des saints présents sur la terre. Par lui, les croyants sont unis les uns aux autres et tous ensemble à Christ.

C'est à Paul, et à lui seul, parmi tous les apôtres, que fut révélé le "mystère" dont il parle en Éph. 3, 4-12, lequel avait été, jusque-là, caché en Dieu (v. 9), non seulement dans l'Écriture, mais en Dieu, dans son conseil éternel : "savoir que les nations seraient cohéritières et d'un même corps [avec les Juifs] et coparticipantes de sa promesse dans le christ Jésus, par l'évangile" (v. 6).

Paul décrit en détail ce corps en 1 Corinthiens 12, 12-27 : "Car de même que le corps est un et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ". (Ce nom, "le Christ", est appliqué ici aux membres et à la tête conjointement, comme le nom d'"homme" est appliqué à Adam et à sa femme en Genèse 5, 2 : "Il appela leur nom Adam"). "Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres ; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit. Car aussi le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs". Ici, le Juif et le Gentil perdent tous deux leur identité propre, et forment un seul corps, unis par le Saint Esprit l'un à l'autre et ensemble à Christ, la tête, homme glorifié⁴.

⁴ Au verset 27, l'apôtre définit l'assemblée de Dieu à Corinthe comme représentant le corps. "Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier" ; c'est dire que, *quant au principe et au terrain de leur rassemblement*, les Corinthiens

Ce corps est dans le monde, tout comme le Saint Esprit qui édifie le corps. Il n'est pas dans le ciel. La tête est dans le ciel, et les membres, occupant une position céleste par la foi, sont, en fait, sur la terre. Le corps existe sur la terre depuis la Pentecôte, dans une unité aussi parfaite qu'au premier jour où le Saint Esprit commença à le former. Rien n'a jamais altéré son unité. Sans doute, la manifestation extérieure de l'unité de ce corps a disparu. La "maison de Dieu" est devenue une grande maison où, selon 2 Timothée 2, 19-22, sont mélangés des vases à honneur et des vases à déshonneur, car tout ce qui a été confié à la responsabilité de l'homme a toujours été avili. Mais le corps de Christ, créé à la Pentecôte, n'a pas cessé d'exister dans le monde, même au travers des jours sombres du Moyen Age, et il existe encore aujourd'hui. Il demeure, au milieu de la ruine de l'église professante, parfaitement conservé dans son unité par le Saint Esprit qui l'a constitué au commencement. C'est Lui qui, aujourd'hui comme auparavant, maintient l'unité du corps de Christ.

Une comparaison éclairera le fait que c'est le nombre total des saints *vivant sur la terre à un moment donné* (par exemple, au moment où j'écris) et en qui habite le Saint Esprit, qui est reconnu de Dieu comme étant le corps de Christ. Supposons qu'un régiment de soldats d'un millier d'hommes parte pour les colonies et y séjourne longtemps. Tous ceux qui composent ce régiment disparaissent successivement pour divers motifs, et leurs places sont occupées par d'autres, pour que sa force numérique reste la même. Puis le régiment est rappelé dans la métropole. Il ne s'y trouve plus un seul des hommes qui en faisaient partie au début, et pourtant *c'est le même régiment*, avec les mêmes caractéristiques, le même drapeau, malgré les changements de personnes. Il en est ainsi du corps de Christ. Ceux qui le composaient au jour de Paul ne sont plus là, mais le corps a subsisté durant dix-huit siècles, les membres ayant successivement disparu et ayant été remplacés par d'autres, de sorte qu'aujourd'hui, à la fin de son existence sur la terre, le corps *est* encore *là* parce que le Saint Esprit qui constitue son unité est là, et cette unité est toujours aussi parfaite qu'aux premiers jours.

La réalité du *corps de Christ sur la terre* est une actualité présente ; c'est un fait capital. Les saints ont des pensées souvent bien vagues sur cette grande vérité. Quelques-uns pensent que le corps de Christ est dans le ciel ; d'autres qu'il est en cours de formation depuis la descente du Saint Esprit au jour de la Pentecôte, avec une partie déjà dans le ciel, une autre sur la terre, et le complément restant encore à être ajouté, si le Seigneur n'est pas venu, de sorte que sa formation progresserait jusqu'à l'enlèvement de l'église, alors que, une fois complet, il serait ravi pour être avec le Seigneur.

étaient le corps de Christ.

Il est vrai que tous les saints compris entre la Pentecôte et la venue de Christ *font partie* du corps de Christ ; ils en *font partie* dans la pensée et le conseil de Dieu. Mais ceux qui sont délogés ont perdu leur relation *actuelle* avec le corps, n'étant plus liés au milieu où le Saint Esprit a pris personnellement place. Ils ne sont plus *associés à son unité*. Les corps des saints endormis, après avoir été des temples du Saint Esprit, sont maintenant dans la poussière, et leur esprit est avec le Seigneur. Leur corps n'ayant pas encore été ressuscité, les saints n'appartiennent plus au corps reconnu de Dieu sur la terre, pas plus que les soldats retraités ou libérés ne font encore partie de l'armée. Ils sont en dehors de la sphère occupée maintenant par le Saint Esprit. En 1 Corinthiens 12, 26, nous lisons : "Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui". Or *un mort ne souffre pas*. Le passage parle de ceux qui, vivant sur la terre, sont susceptibles d'éprouver de la souffrance.

Ainsi, le corps de Christ, reconnu de Dieu aujourd'hui sur la terre, embrasse tous les croyants vivant à un moment donné. 1 Corinthiens 12 s'applique à l'assemblée de Dieu sur la terre. Il peut y avoir des *guérisons*, tandis qu'il ne peut en être question dans le ciel. La difficulté, pour plusieurs, vient de ce que ce passage de la Parole n'est pas appliqué à un moment donné et à une situation donnée. Les apôtres présentaient la pensée de Dieu ; ils n'envisageaient pas une présence prolongée de l'assemblée ici-bas. Ils attendaient la venue du Seigneur. Ils considéraient toutes choses en vue de cet événement, quoique, prophétiquement, ils aient annoncé et pressenti la ruine telle qu'elle est arrivée.

En Éphésiens 2, 21, *le temple* est l'édifice complet, selon la pensée de Dieu, comprenant tous les saints depuis le jour de la Pentecôte jusqu'au moment où ils seront *tous* dans le ciel : "... en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur". Ici, la croissance de l'édifice aboutira à l'achèvement de la construction. Il croît pour être un jour ce qu'il *sera* en gloire : "un temple saint dans le Seigneur". Mais, au verset 22, "une habitation de Dieu par l'Esprit", représente le nombre total des saints vivant sur la terre à *un moment donné* entre la Pentecôte et la venue du Seigneur : "... en qui, vous aussi, vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit". Le nombre total des saints, maintenant ou à un moment donné, constitue un ensemble sur la terre : une habitation de Dieu, un lieu où Dieu habite par l'Esprit.

On trouve une illustration de ces deux réalités dans l'histoire d'Israël. Quand le peuple traversait le désert, entre l'Égypte et Canaan, l'Éternel habitait dans un tabernacle qui, en soi, était une construction achevée, parfaite dans toutes ses parties. On le transporta à travers le désert, de lieu en lieu, jusqu'au pays de la promesse. Mais quand Israël y fut établi, l'Éternel habita un

temple, édifice magnifique par ses dimensions, son ameublement et son ordonnance, bien supérieur à son habitation dans le désert.

Ainsi, dans ce passage, le verset 21 nous montre le temple définitif dans la patrie céleste, construit actuellement par Dieu lui-même, mais alors achevé dans la gloire, tandis que le verset 22 nous parle de ce que les saints sont dès aujourd'hui, la demeure de Dieu, son tabernacle ou son habitation par l'Esprit.

Que ces comparaisons impriment, dans nos cœurs et sur nos consciences, la valeur de la position que nous occupons actuellement, afin que notre marche pratique y corresponde ! Nous sommes, en effet, responsables, en face d'une telle vérité, d'y conformer notre vie, nos aspirations, nos buts, notre activité, sans nous contenter de connaître la précieuse vérité du corps de Christ et de l'habitation de Dieu, mais avec le désir d'agir comme membres vivants de ce corps et de marcher en la présence de Dieu. Il faut que mon âme soit engagée à pratiquer cette doctrine avec ceux qui désirent la réaliser malgré leur faiblesse, et que je sache me séparer de tout ce qui en serait la négation pratique. Cette vérité est vivante et permanente, toujours présente dans la pensée et dans le conseil de Dieu ; elle est "maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes", révélant en elle "la sagesse si diverse de Dieu" (Éph. 3, 10). Il serait bien solennel de méconnaître une telle vérité !

Bien que l'infidélité de l'homme, notre propre infidélité, ait infirmé devant le monde la prière du Seigneur Jésus au Père pour les siens en Jean 17 : "qu'ils soient un", et que cette infidélité se soit manifestée envers notre privilège le plus élevé dans ce monde, bien que les hommes aient tout fait pour empêcher l'exaucement de cette prière, cette vérité *demeure*, elle ne change pas, et ne sera jamais altérée, parce que (nous le disons à notre honte) ce n'est pas en notre pouvoir de le faire ; elle est gardée telle qu'elle a été établie par la présence du Saint Esprit. C'est l'unité du corps de Christ sur la terre.

La réponse à la prière de Christ apparaît d'une façon magnifique au début du témoignage chrétien : "Et tous les croyants étaient en un même lieu, et ils avaient toutes choses communes" (Actes 2, 44). "Ils élevèrent d'un commun accord leur voix à Dieu" (Actes 4, 24). "Et la multitude de ceux qui avaient cru était un cœur et une âme" (Actes 4, 32). A ce moment, la prière "que tous soient un" fut effectivement exaucée. Mais cet état de choses fut de courte durée et ne tarda pas à disparaître. Saul de Tarse, devenu ensuite l'apôtre Paul, fut appelé pour nous révéler la permanence et l'incorruptibilité du principe divin de l'unité de l'Esprit et de l'unité du corps de Christ.

La différence entre *la manifestation de l'unité* et *l'unité* elle-même est importante. Nous sommes exhortés à nous appliquer "à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix", c'est-à-dire à garder pratiquement ce qui existe en fait, par l'action de l'Esprit de Dieu. Il ne s'agit pas de *faire* une unité, mais de garder l'unité de l'Esprit, produite par l'Esprit, par le lien de la paix.

Si un certain nombre de personnes ont un seul but, une seule pensée, un seul objet devant elles, un seul cœur et une seule intention, elles pourront manifester ensemble une unité pratique, mais elles ne seront pas membres d'un seul corps pour autant. Si ces mêmes personnes étaient unies ensemble par un lien indissoluble, elles formeraient alors un seul corps. C'est le Saint Esprit qui lie le corps, et par conséquent l'unité du corps existe indépendamment de l'unité pratique que peuvent manifester ceux qui sont unis par lui.

Et n'est-ce pas une pensée consolante que cette unité, tellement désirée par le Seigneur mais invisible dans l'ensemble des croyants, *existe* pourtant entre ceux qui s'appliquent à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix ?

La cène du Seigneur

L'apôtre Paul reçut une révélation spéciale au sujet de la cène du Seigneur. Il fut l'instrument choisi de Dieu pour nous révéler le mystère de Christ et de l'église. Il est le seul des écrivains sacrés à nous parler du corps de Christ. Nous lisons en 1 Corinthiens 10, 16-17 : "La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Christ ? Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain". La table du Seigneur est donc l'expression de la communion du corps de Christ. Bien sûr, nous parlons de la vérité de la table du Seigneur telle qu'elle nous est révélée. Cette vérité est d'une immense importance, car, bien que l'église professante ait déformé le sens de la cène du Seigneur pour en faire un moyen de grâce, ou un sacrement donnant la vie, ou un sacrifice renouvelé quoique non sanglant, ou en lui attribuant toutes sortes de caractères, excepté le vrai, la table du Seigneur, dressée selon la pensée de Dieu, exprime la communion du seul corps de Christ présent sur la terre.

Ainsi donc, si des chrétiens – ne seraient-ils que deux ou trois dans un même endroit – sont rassemblés sur le terrain du seul corps de Christ, par un seul Esprit, pour manger la cène dominicale, ils sont une expression véritable, quoique faible, de ce seul corps. Ils rompent le pain dans la communion de ce seul corps, le seul pain étant le symbole du seul corps.

1 Corinthiens 10, 16-17 nous enseigne ce qu'ils *sont* : ils sont "un seul corps". 1 Cor. 11, 23-26 nous dit ce qu'ils *font* : ils *mangent* la cène, et *annoncent* la mort du Seigneur.

Plusieurs ont pensé qu'ils pouvaient aujourd'hui se réunir *simplement comme individus* pour rompre le pain. Mais une telle interprétation n'a aucun fondement dans l'Écriture depuis que la révélation de la vérité concernant l'église de Dieu a été communiquée par l'apôtre Paul. Le terrain de l'unité de l'Esprit de Dieu agissant dans le corps de Christ est *le seul* sur lequel nous ayons à nous réunir, à moins d'ignorer la volonté révélée de Dieu ou d'y désobéir. Il en résulte que, ou bien je *reconnais* comme une réalité ce que je crois exister ici-bas sur la terre, savoir le seul corps de Christ formé par le seul Esprit de Dieu, ou bien je *méconnaiss* cette vérité, ce qui est vraiment très solennel. On a pu se réunir simplement comme disciples par ignorance de ces principes divins ; le Seigneur est plein de grâce et de patience envers notre lenteur de cœur à saisir sa pensée. Mais quand, en face de la vérité, mon intelligence a été ouverte pour discerner *ce que je suis* devant Dieu, un membre du corps par un seul Esprit, je suis placé sur le terrain divin du rassemblement des saints. J'ai compris alors, dans toute sa portée, *ce que nous sommes collectivement*, et, de ce fait, les responsabilités attachées à une vérité aussi merveilleuse. Je réalise ma responsabilité vis-à-vis de Christ, la tête, et vis-à-vis de chaque membre de son corps sur la terre. Je réalise mon entière responsabilité d'accueillir et de reconnaître tous ceux qui admettent la vérité fondamentale du seul corps, par un seul Esprit, et qui s'efforcent, dans leur mesure, d'y conformer leur marche. Cela me place sur un terrain divin pour ma propre marche au milieu de la confusion de la grande maison de la chrétienté. Cette réalité affermira mon âme au milieu de la ruine, et c'est elle seule qui peut le faire. Se rassembler seulement comme chrétiens, à titre individuel, pour rompre le pain, devient impossible. Je peux tolérer l'ignorance, mais le faire en connaissant le principe de l'unité du corps, c'est mépriser la vérité la plus élevée que Dieu nous ait révélée.

On a pensé que la ruine actuelle de l'église justifiait l'aspiration à tenir ferme le chef, individuellement, comme seule issue possible. Mais supposer que nous pouvons tenir ferme le chef et méconnaître en pratique que nous sommes membres du corps dont Christ est la tête, est une pensée funeste. Un racheté de Christ est membre du corps dont Christ est la tête dans le ciel. Si je reconnaissais une tête seulement comme individu, j'aurais *une tête sans corps ou bien une tête avec un seul membre*. Cela n'a pas de sens. *Le corps et la tête* sont complémentaires ; *un Seigneur et un serviteur* aussi, mais seulement à titre personnel. Nous devons tenir ferme le chef (la tête), mais comme membres de son corps, par le Saint Esprit qui nous unit à Lui. Nous devons tenir ferme "le chef, duquel tout le corps, alimenté et bien uni

ensemble par des jointures et des liens, croît de l'accroissement de Dieu" (Col. 2, 19).

Cela est bien éloigné de la volonté humaine de reconstruire quelque chose, car le corps de Christ ne peut pas être reconstruit par ma main. C'est l'Esprit de Dieu qui le forme par sa présence et son baptême, et en assure l'unité. Je *confesse* donc simplement ce que je *sais* exister en fait, mais je ne puis pas le réaliser comme individu, là où il y a d'autres membres du corps de Christ. Nous *devons* être ensemble, s'il nous en est fait la grâce, comme corps, c'est-à-dire sur le terrain et selon le principe du corps. En outre, notre rassemblement sur ce terrain n'a pas la prétention d'apporter un témoignage quelconque au monde. Je ne cherche pas à montrer, mais à exprimer ce que je suis avec tous les autres membres, c'est-à-dire le corps de Christ, et je l'exprime par le symbole de son unité, savoir la fraction du seul pain.

Le principe immuable de la nature de l'église est "un seul corps et un seul Esprit" (Éph. 4, 4). L'affirmation de ce principe entraîne la séparation du mal, par fidélité à Christ, dont l'église est le corps. Et la ressource, au milieu de la confusion qui nous entoure, se trouve en Matthieu 18, 20 : "Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux". Mais cette promesse ne peut pas être invoquée comme base d'un rassemblement où l'on rejeterait la vérité de l'unité de l'Esprit dans le corps de Christ. Se réunir en comptant sur cette promesse, et renier en même temps la base du corps de Christ, est absolument impossible. Sans doute, cette promesse a été donnée avant qu'il n'y eût aucun manquement dans l'église, mais elle constitue un principe fondamental. Elle est aussi la ressource de la foi, quand les manifestations extérieures du seul corps, dans l'unité visible de ses membres, ont disparu. Mais la foi dans l'unité de l'Esprit et dans la présence du corps de Christ sur la terre est fondamentale. Et si la manifestation de l'unité des membres du corps décrite en Actes 2-4 n'est plus possible, notre seule ressource réside dans la promesse : "Là où deux ou trois...", sur laquelle nous pouvons compter par la foi. Mais là encore, l'Esprit de Dieu rassemble les deux ou trois fidèles sur le terrain de l'unité du corps et sur aucun autre. Naturellement, si, *ignorant* le principe du seul corps et du seul Esprit, des saints ont réalisé la promesse de Matthieu 18, 20, ils ont pu se réjouir dans la fidélité du Seigneur et goûter sa présence au milieu d'eux. Mais insister sur cette promesse pour rejeter le principe du seul corps et du seul Esprit, alors que cette vérité a été remise en lumière, serait un véritable égarement. Un peu de discernement suffit pour comprendre que l'Esprit de Dieu constitue le corps dans son unité et que celui-ci existe ici-bas en vertu de sa présence. Or, si le Saint Esprit rassemblait des disciples en dehors du principe du seul corps ou sur tout autre terrain, il nierait lui-même cette vérité importante, ce qui est impossible.

Il est très grave de chercher à dresser une autre table, comme table du Seigneur, et de former une autre assemblée dans un endroit où se trouve déjà une assemblée réunie sur le terrain du seul corps, et où la table du Seigneur a déjà été dressée dans la communion du corps de Christ. Si c'est par ignorance, en sincérité de cœur, je n'ai rien à dire, le Seigneur le supporte dans sa patiente grâce, et il instruira ceux qui ont un œil simple. Mais rien ne peut justifier un tel acte, à moins que les croyants rassemblés sur le terrain du seul corps de Christ supportent dans leur sein quelque chose qui altère les vérités fondamentales de la foi chrétienne ou qui touche à la personne et à la gloire de Christ, et qu'ils agissent avec indifférence à cet égard et nient ainsi la vérité du seul corps et du seul Esprit.

On doit user de support envers ceux qui se trompent, et chercher, s'il nous est donné la grâce de le faire, à ramener nos frères sur le bon terrain, si leur jugement s'est égaré. Mais, à moins qu'une assemblée accepte en elle-même un ministère propre à renverser les vérités fondamentales de la foi, elle ne peut pas cesser pour moi d'être une assemblée de Dieu. En établir une autre serait rompre, pratiquement, pour autant que je puisse le faire, l'unité de l'Esprit que je dois précisément m'appliquer à garder. S'il nous en est fait la grâce, travaillons dans l'esprit de Néhémie, à amener nos frères à prendre conscience de leur position, "pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu" (Col. 1, 10), plutôt que d'augmenter la confusion par notre propre manière d'agir.

La discipline de l'assemblée

Je désire insister encore sur un devoir qu'on a prétendu irréalisable de nos jours et que, plus que cela, on voudrait bannir sous prétexte que son exercice serait la négation de la ruine de l'église professante. Je veux parler de la compétence divine des saints pour pratiquer la discipline de l'assemblée, c'est-à-dire pour mettre dehors tout ce qui n'est pas conforme à l'Esprit de Dieu. Je suis pleinement convaincu que l'exercice d'une telle discipline pour exclure le mal du sein de l'assemblée ne peut et même ne doit avoir lieu qu'à la toute dernière extrémité, quand toutes les ressources de la grâce ont été épuisées et que la question se pose à l'assemblée ou de tolérer le mal ou de s'en purifier. Je suis bien convaincu aussi que là où l'Esprit de Dieu n'est pas contristé et agit librement dans l'assemblée, le mal n'y restera pas longtemps caché et encore moins toléré.

Nous lisons en 1 Corinthiens 5, 12-13 : "Car qu'ai-je affaire de juger ceux de dehors aussi ? Vous, ne jugez-vous pas ceux qui sont de dedans ? Mais ceux de dehors, Dieu les juge. Otez le méchant du milieu de vous-mêmes".

La compétence divine de juger demeure inchangée. Bien plus, elle lie tous les saints. Le Seigneur les tient tous responsables de ce devoir. Quelques-uns se sont demandé : une telle action n'exclut-elle pas le coupable du corps, puisque nous sommes rassemblés sur le terrain du seul corps ? Je réponds : Certainement pas. Le passage ne présente pas de difficulté, du moment qu'il dit : "du milieu de vous-mêmes", et non du corps, ce qui serait impossible. Cette discipline est le seul moyen d'ôter le mal du milieu des deux ou trois assemblés au nom du Seigneur Jésus. Sans elle, on pourrait se montrer en opposition avec la sainteté du nom dont on se réclame : "La sainteté sied à ta maison, ô Éternel ! pour de longs jours" (Ps. 93, 5).

L'apôtre place cette responsabilité devant les Corinthiens, "avec tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre seigneur Jésus Christ, et leur seigneur et le nôtre" (1 Cor. 1, 2), les reconnaissant comme rassemblés sur le terrain et selon les principes du seul corps de Christ (1 Cor. 12, 27). Tant qu'on n'aura pas ôté 1 Cor. 5 de la Parole de Dieu, la compétence et l'autorité divines conférées à l'assemblée pour exercer la discipline restent immuables.

J'ajouterai encore quelques remarques au sujet d'expressions erronées qu'on entend de divers côtés. On parle de retrancher une assemblée, de charger une assemblée locale de prendre une décision pour une autre. De telles expressions sont de nature à ébranler et à effrayer les âmes. Aucun passage de la Parole ne donne à une assemblée le pouvoir d'en retrancher une autre, ni de juger les affaires d'une autre, en aucun cas. Il y a eu, au commencement, un pouvoir et une autorité apostoliques donnés de Dieu (Actes 5 ; 1 Cor. 5, par exemple), mais seulement pour le temps où vivaient les apôtres.

L'Écriture enseigne que la compétence et le devoir d'exercer la discipline ressortissent à l'assemblée locale dans la dépendance du Seigneur, qui a promis sa présence et sa direction aux deux ou trois assemblés en son nom. Je suis assuré qu'une mesure de discipline prise devant le Seigneur par "les deux ou trois", réunis en toute piété et vérité, est reconnue du Seigneur, et que la personne qui en est l'objet ne sera apaisée qu'en s'inclinant devant cette décision.

Parler du retranchement d'une assemblée est une erreur. Les personnes qui agissent d'une manière contraire à la vérité, *se mettent elles-mêmes*, pratiquement, en dehors de l'unité de l'Esprit ; elles ont évidemment cessé d'être guidées par l'Esprit de Dieu. Les assemblées qui marchent dans la vérité et dans l'unité de l'Esprit sont alors forcées de reconnaître le fait qu'elles se sont égarées. *Mais la faute elle-même est le fait des personnes qui se sont écartées de la vérité, et non pas de celles qui l'ont découverte et qui ont refu-*

sé de s'y associer. Elles se sont, en quelque sorte, retranchées elles-mêmes et se sont mises elles-mêmes en dehors de l'unité de l'Esprit.

De plus, une décision de discipline, prise par une assemblée marchant dans la piété et la vérité, doit être reconnue par toutes les autres jusqu'aux bouts de la terre. Une personne hors de communion d'une assemblée est hors de communion de toutes les autres. Peut-on imaginer que le méchant, ôté de l'assemblée de Corinthe, selon la pensée de Dieu, fût reçu à Éphèse ou dans d'autres assemblées qui n'auraient pas accepté cette décision ? Est-ce qu'Éphèse se serait permise de juger à nouveau le cas ? Non, Éphèse acceptait la décision de Corinthe.

Certaines personnes se permettent parfois de porter un jugement sur les décisions d'une assemblée. Or les deux ou trois assemblés en vérité et sainteté ont reçu, de la part d'un Seigneur fidèle, la promesse d'être guidés dans les décisions à prendre *ensemble*. L'individu *n'a pas* cette promesse, si sage soit-il dans les choses de Dieu. Comment le Seigneur le guiderait-il *individuellement* dans les cas qui exigent un jugement *d'ensemble* pour être approuvé par lui dans l'assemblée ?

Quelqu'un a écrit au sujet de l'église : "Sa *place*, comme témoin de la sagesse si diverse de Dieu, est perdue. La manifestation de son *unité* est ruinée par toutes sortes de divisions. Son *ordre* est un scandale. Son *autorité*, qui dépend des trois premiers caractères, est, a fortiori, disparue. Son *administration* est caduque". Je répondrai qu'il est vrai que le *témoignage collectif* sur la terre est perdu. Le chandelier, qui rayonne autour de lui, a été ôté. Mais l'église est aussi un témoignage de la sagesse si diverse de Dieu aux principautés et aux autorités *dans les lieux célestes*, et cela n'a pas été perdu. Quant à la *manifestation de l'unité*, il ne faut pas la confondre avec l'unité elle-même ; j'en parlerai plus loin. Et l'*ordre* apparent, lui aussi, a disparu. Mais, quant à l'*autorité* et à l'*administration*, le jugement ci-dessus n'a pas le moindre fondement scripturaire. L'*autorité* fut donnée avant la manifestation de l'unité, et n'en dépend donc pas. Et l'unité apparente disparut peu après Actes 7, l'église, à Jérusalem, étant dispersée à la suite du martyre d'Etienne (Actes 8, 1). Mais l'église était le corps de Christ et *administré* comme tel, même avant que cette vérité fût révélée à la conversion de Paul (Actes 9, 6) et par son ministère. Mais déjà l'unité pratique était bien près de disparaître.

Dans l'Épître aux Corinthiens, où l'autorité de l'assemblée pour exercer la discipline est établie et rattachée à "tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre seigneur Jésus Christ, et leur seigneur et le nôtre", l'unité *n'existait pas*, puisque chacun disait : "Moi, je suis de Paul ; et moi, d'Apollos..." (1 Cor. 1, 12). L'autorité de l'assemblée ne repose donc pas sur son unité.

En outre, dans cette épître, il n'est pas fait mention d'anciens ou de chrétiens ayant une charge officielle quelconque, mais du principe de la soumission à ceux qui guident la conscience de l'assemblée par le ministère de la Parole. Un ancien y est ainsi reconnu implicitement : "Or je vous exhorte, frères – (vous connaissez la maison de Stéphanas, qu'elle est les prémices de l'Achaïe, et qu'ils se sont voués au service des saints,) – à vous soumettre, vous aussi, à de tels hommes et à quiconque coopère à l'œuvre et travaille" (1 Cor. 16, 15-16). Cette instruction est donnée dans cette épître, où il n'est pas parlé d'anciens désignés par autorité apostolique, comme une ressource pour les temps de ruine. Il est évident qu'une personne douée de sagesse divine peut être employée par le Seigneur à guider la conscience de l'assemblée dans des questions délicates, ou après une décision regrettable qui exige un nouvel examen, sans que son action ne dépasse toutefois le désir de guider avec droiture la conscience de l'assemblée. C'est l'assemblée qui agit devant le Seigneur, et non un individu pour l'assemblée, ce qui serait un principe papiste.

Encore un mot sur la confusion entre l'*excommunication* et la décision de *ne pas recevoir* en communion ce qui ne convient pas à la présence du Seigneur ou qui n'est pas produit par l'Esprit de Dieu. Ceux qui n'ont pas été admis parmi les saints dans la communion de l'Esprit de Dieu disent parfois qu'ils ont été "excommuniés". Pour qu'il en fût ainsi, au cas où cela aurait été reconnu nécessaire, il aurait d'abord fallu qu'ils fussent "*dedans*". Refuser de les admettre, parce que leur condition est un obstacle à leur communion avec les saints rassemblés dans l'unité de l'Esprit de Dieu, est une décision toute différente que les mettre "*dehors*". Dans le premier cas, la personne n'a jamais été "*dedans*" ; dans le second cas, elle est mise "*dehors*".

Conclusion

"Car nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité" (2 Cor. 13, 8). Ainsi s'exprimait Paul. Quelle pensée bénie, que Dieu invite des êtres si faibles en eux-mêmes à s'engager *pour* la vérité dans ce monde. Notre propre volonté, si souvent en activité, s'y oppose trop fréquemment, et entrave ceux avec lesquels nous sommes en contact. Nous freinons alors notre propre développement vers la conformité à Christ et notre croissance par la connaissance de Dieu, et nous troublons peut-être des âmes simples et droites. Et pourtant, "nous ne pouvons rien contre la vérité". Elle demeure dans toute la beauté de sa perfection, nullement entravée ni défigurée par nos manquements. Et quel privilège d'être *pour* elle dans ce monde, lui réservant toute l'énergie de nos cœurs renouvelés pour en être les témoins fidèles. C'est ainsi que nous ferons des sentiers droits à nos pieds (Héb. 12,

13), afin que ceux qui sont boiteux, faibles en foi, se guérissent, en voyant la fermeté de notre marche dans la vérité de Dieu. Au lieu de se dévoyer, ils seront encouragés à progresser avec détermination. Dieu est glorifié et Christ est honoré (quelle chose merveilleuse !) par la marche fidèle d'un disciple sincère, prêt à défendre la vérité avec ténacité, par la grâce du Seigneur, dans un monde mauvais.

Que le Seigneur veuille bénir mon lecteur et lui donner un œil simple, l'affermissant et le fortifiant dans ce qui, seul, peut assurer ses pas dans ces temps si périlleux de la fin !

En 2 Tim. 3, 1-9, Paul décrit les caractères des hommes aux derniers jours, et dirige la pensée de son enfant dans la foi sur les vérités qui, seules, pouvaient le garder dans un tel temps (v. 10-17). Ainsi, après avoir invité le fidèle à se retirer de l'iniquité qui règne dans la grande maison de la chrétienté, et à se purifier des vases à déshonneur en fuyant les convoitises de la jeunesse et en poursuivant la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui se sont purifiés de la même manière (2, 19-22), il l'invite à retenir dans son cœur les trois ressources principales qu'il a lui-même reçues de Dieu : "*ma doctrine*" (2 Tim. 3, 10), les "*saintes lettres*" (v. 14-17), *la personne de Christ comme objet de la foi* (2 Tim. 2, 8). Si nous avons compris la doctrine de Paul, qui a complété les Écritures, et si nous conservons la personne du Christ de Dieu comme objet de notre cœur, nous serons gardés dans le chemin de la vérité même au mauvais jour, par la grâce que donne un Seigneur toujours fidèle.

L'unité de l'Esprit

(Éph. 4, 3)

par F. G. Patterson, traduction de 1911

Introduction

Le présent traité est un complément du précédent. On peut comprendre la vérité du "*seul corps*" et du "*seul Esprit*", sans pour autant saisir la force de l'exhortation à pratiquer cette vérité fondamentale en gardant l'unité de l'Esprit. Que le Seigneur, dans sa riche miséricorde, veuille aider le lecteur à tirer profit des remarques qui vont suivre !

La présence du Saint Esprit dans le croyant et dans l'assemblée

"Je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de l'appel dont vous avez été appelés, avec toute humilité et douceur, avec longanimité, vous supportant l'un l'autre dans l'amour ; vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés pour une seule espérance de votre appel. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Il y a un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tout, et partout, et en nous tous" (Éph. 4, 1-6).

Ce passage envisage l'unité en rapport soit avec *l'Esprit*, soit avec *le Seigneur*, soit avec *Dieu*. L'unité de l'Esprit sera spécialement l'objet de ce traité. Nous sommes responsables de réaliser cette unité ; le seul Seigneur et le seul Dieu forment un sujet à part.

Nous utilisons volontiers l'expression "l'unité du corps" ; elle traduit une pensée qui est juste en elle-même, mais nous ne la trouvons pas sous cette forme dans l'Écriture. L'expression scripturaire est "*il y a un seul corps*", dont l'unité est constituée par le Saint Esprit. Nous sommes exhortés à nous appliquer à garder cette unité *de l'Esprit* (et non l'unité *du corps*), par le lien de la paix. Si nous étions exhortés à garder l'unité du corps, nous serions obligés de marcher avec chaque membre de Christ, quelles que fussent ses associations ou sa marche pratique ; aucun mal ne nous autoriserait à nous sé-

parer de lui. En revanche, nous appliquer à garder l'unité de l'Esprit, c'est nécessairement respecter la présence sur la terre d'une personne divine et notre relation avec elle. Nous n'avons pas à poursuivre une unité d'esprit, mais l'unité de "*l'Esprit*", du Saint Esprit.

Il est presque humiliant de devoir insister sur une réalité aussi claire de la Parole : la présence actuelle, sur la terre, du Saint Esprit, personne divine, Dieu le Saint Esprit, présent non seulement dans chaque croyant individuellement, mais aussi dans l'assemblée de Dieu corporativement. Le Saint Esprit habite individuellement dans le croyant qui est oint, scellé, baptisé d'un seul Esprit pour être un seul corps avec tous les autres croyants (1 Cor. 6, 19 ; 12, 13 ; 2 Cor. 1, 21-22 ; Éph. 1, 13, 14, etc.). Le baptême du Saint Esprit ne le laisse pas isolé. Il le lie à tous les autres croyants qui, tous, sont membres d'un seul corps dont Christ est la tête (1 Cor. 12, 12-13). Le Seigneur avait promis aux disciples que non seulement le Consolateur serait *avec eux*, mais aussi *en eux*, et c'est pourquoi, le jour de la Pentecôte, le Saint Esprit, non seulement "remplit toute la maison", mais aussi se posa sur chacun d'eux, et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint (Actes 2, 2-4). De même en Actes 4, 31, à la réunion de prières : "le lieu où ils étaient assemblés fut ébranlé, et ils furent tous remplis du Saint Esprit".

Les saints forment le corps de Christ par un seul Esprit, mais ils sont aussi "une habitation de Dieu par l'Esprit" (Éph. 2, 22). Dieu demeure au milieu d'eux : "J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai" (2 Cor. 6, 16). Aujourd'hui, hélas ! nous sommes presque retombés au niveau des disciples d'Éphèse qui disaient : "Nous n'avons même pas ouï dire si l'Esprit Saint est" (Actes 19, 2). Le degré de connaissance actuel nous oblige à insister sur cette vérité.

Si l'église de Dieu était dans son état normal, il n'y aurait pas pratiquement de différence entre les expressions : "*unité du corps*" et "*unité de l'Esprit*". Le Saint Esprit lui-même, habitant dans l'assemblée, constitue l'unité effective de tous les membres du corps. Si l'assemblée marchait dans l'Esprit, l'action normale de l'ensemble serait irréprochable. Mais malgré les défaillances, l'unité demeure parce que l'Esprit demeure, même si l'unité n'apparaît plus parce que l'action du corps n'est plus irréprochable. *L'unité* d'un corps humain subsiste même quand un membre est paralysé, mais l'unité d'action n'est plus réalisée. Le membre n'a pas cessé de faire partie du corps, mais il a cessé de fonctionner comme une partie saine du corps. Ainsi beaucoup de chrétiens, tout en étant membres du corps de Christ, ne s'appliquent pas à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix.

L'unité de l'Esprit et la séparation

Comment donc peut être gardée l'unité de l'Esprit ? Qu'est-ce que *s'appliquer* à le faire ? Comment manifester fidèlement, au mauvais jour, le caractère de corps de Christ de l'église ? Toute réponse réside dans *la séparation du mal*. Mon *premier* devoir consiste à me retirer de l'iniquité (2 Tim. 2, 19). Cette iniquité peut être morale ou doctrinale, le mal revêtant des formes variées ; je *m'en* retire pour m'attacher à Christ. Etant ainsi séparé, je me place dans la communion de l'Esprit de Dieu, associé au Saint Esprit, ici-bas, sur la terre. Il glorifie Christ, me détache de tout ce qui est contraire à Christ, et me lie à tout ce qui est de Christ. Ce n'est donc plus une question d'union des membres de Christ, mais une question de fidélité à Christ et à l'Esprit de Dieu qui glorifie Christ. L'idée que je puisse être associé à un mauvais principe, à une fausse doctrine ou à une marche corrompue sans que j'en sois souillé, est une notion perfide. Je puis en être parfaitement net pour moi-même, le mal ne m'ayant pas pénétré, mais si je suis pratiquement associé à ceux qui le soutiennent, j'ai perdu la communion du Saint Esprit.

Le Saint Esprit est l'Esprit de sainteté et l'Esprit de vérité. Si, séparés de l'iniquité et dans la communion de l'Esprit, nous trouvons d'autres croyants qui sont aussi séparés, nous pouvons marcher heureusement ensemble dans cette communion. C'est au milieu de ceux qui sont ainsi rassemblés que, sur la terre, le Seigneur peut se trouver avec son peuple. Il peut librement le bénir, s'il n'y a rien qui ne convienne à sa présence, ni rien qui attriste l'Esprit de Dieu ou empêche son action. Il ne s'agit pas de savoir seulement comment *les saints* peuvent se réunir entre eux, mais aussi comment ils peuvent réaliser un rassemblement où *le Seigneur* lui-même est présent au milieu d'eux, un rassemblement de croyants qui cherchent à lui être fidèles dans des temps fâcheux.

Le premier pas à faire nous est indiqué par l'apôtre : "Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur" (2 Tim. 2, 19). Les membres de Christ sont entourés de beaucoup de mal, de tous côtés. Je dois me séparer du mal pour marcher dans la communion de l'Esprit de Dieu et cet Esprit me maintient dans la communion de Christ. En s'adressant à Philadelphie, Christ se présente comme le saint et le véritable (Apoc. 3, 7). L'Esprit de Dieu est l'Esprit de sainteté et l'Esprit de vérité. La sainteté ne va pas sans la vérité, ni la vérité sans la sainteté. L'absence de l'un ou de l'autre de ces caractères est la négation de l'Esprit de Dieu.

Dans les mauvais jours actuels, le fidèle qui s'applique, par la grâce de Dieu, à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix, en réalisant *pratiquement* la communion et l'unité de l'Esprit, se place nécessairement sur une étroite plate-forme, à l'écart de tout mal, car il ne peut pas y être toléré ; et pourtant,

cette plate-forme, en raison de son caractère, est destinée à recevoir *toute l'église de Dieu*. Dans son principe, elle est assez vaste pour offrir une place à chaque membre de Christ dans le monde entier, mais trop étroite pour y accueillir le mal sous quelque forme que ce soit. S'il n'y avait pas de place pour tous les saints, elle constituerait une base sectaire qui ne serait pas établie par le Saint Esprit, car la pensée de Dieu embrasse tous les membres de Christ. Par une conséquence naturelle, ceux qui sont ainsi rassemblés dans l'unité et la communion de l'Esprit sont jaloux, d'une jalousie de Dieu, pour repousser tout élément doctrinal ou moral incompatible avec la communion de l'Esprit.

Remarquons qu'une personne peut être parfaitement saine dans la doctrine et pure dans sa conduite, et participer cependant aux mauvaises œuvres d'une autre personne qui n'apporte pas la doctrine du Christ (2 Jean 9-11). La gravité du mal dépend du degré de proximité avec le mal, mais l'Écriture n'envisage que deux degrés : l'hérétique, qui n'apporte pas la doctrine du Christ, qui n'est pas sain dans la foi, et la relation avec l'hérétique. Celui qui use de politesse avec l'hérétique peut rester lui-même sain dans la foi, mais l'Écriture le traite comme participant aux mauvaises œuvres du coupable. S'il reçoit la fausse doctrine, il devient alors hérétique lui-même. Dans l'Écriture, le mal est le mal, qu'il soit grand ou petit, et le bien est le bien. Les choses sont de l'Esprit de Dieu ou ne sont pas de l'Esprit de Dieu.

"S'appliquer à garder l'unité de l'Esprit" ne concerne pas seulement ceux qui se rassemblent déjà en séparation du mal et dans la communion du Saint Esprit, comme s'ils devaient en observer le principe uniquement entre eux. La responsabilité de maintenir la vérité est dévolue à chaque membre de Christ, dans quelque milieu qu'il puisse être, même en dehors de ceux qui sont rassemblés dans la communion de l'Esprit. Sa position témoigne d'un véritable et fidèle amour envers ceux qui ne se rassemblent pas avec lui, car leurs yeux seront peut-être éclairés par ce moyen. Demeurer dans la lumière par une fidélité à Christ sans compromission, et dans la communion de l'Esprit de Dieu, est certainement la meilleure manière de montrer l'amour fraternel le plus vrai. Ceux qui le font n'obscurcissent ni la lumière de la vérité ni la justesse de leur position : dans un esprit de grâce, ils cherchent à amener leurs frères dans la lumière, afin de marcher avec eux dans la même vérité.

La responsabilité de ceux qui sont séparés

Mes bien-aimés frères ont été honorés de Dieu, qui les a appelés à occuper une telle position dans ces derniers mauvais jours. Ils sont responsables d'apporter, par leurs actes et leurs paroles, un témoignage fidèle à la lumière et à la vérité de Dieu, de sorte que leurs frères ne trouvent en eux aucune

occasion de chute. Qu'ils montrent un tel dévouement à Christ et à sa gloire, en toute simplicité et vérité, que leurs frères, qui cherchent le chemin de Dieu dans le labyrinthe où ils marchent, puissent être attirés vers la vérité, là où Christ se trouve avec les siens, et que leurs pieds soient guidés dans le sentier qui conduit à lui-même, dans ce rassemblement où il a promis sa présence. Que ceux qui s'y trouvent déjà montrent leur attachement à Sa personne et à cette église qu'Il aime, par un dévouement simple et fervent à Christ, et par une entière dépendance de Lui, conscients de leur faiblesse. Je crois que s'ils marchaient ainsi dans la puissance et la grâce de la position à laquelle ils ont été appelés, non seulement leurs frères, qui devraient être avec eux, mais aussi le monde lui-même, seraient amenés à reconnaître que, si la vérité est quelque part sur la terre, elle est là. Ils seront, sans doute, exposés aux contrefaçons de l'ennemi, mais qu'ils s'appliquent toujours à faire le plus grand cas de Christ et de la position à laquelle il les a appelés dans une association spéciale avec lui-même, par une grâce inexprimable, de sorte qu'il puisse leur dire : "Tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom". Du simple fait que Christ est tout parmi eux émaneront alors une saveur et une puissance que rien ne pourra imiter.

Par la grande miséricorde du Seigneur, il a été accordé à plusieurs de discerner le chemin qui s'offrait à eux pour garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix, et il leur a été donné la foi nécessaire pour s'y engager. En face de leur témoignage, d'autres se sont efforcés de les imiter, mais ils se sont réunis à part, dans un esprit d'indépendance, de sorte qu'au lieu de garder l'unité de l'Esprit, ils ont montré leur propre volonté ; ils doivent être traités en conséquence.

Lorsque des âmes simples ont été amenées, comme cela a été souvent le cas, à se réunir au nom du Seigneur, même sans avoir saisi clairement ce qu'est le principe du seul corps et du seul Esprit, elles sont alors *nécessairement* liées à tous ceux qui ont été amenés avant elles sur le même terrain, parce que ceux-ci sont les objets de la même action de l'Esprit de Dieu et se trouvent déjà sur ce terrain entièrement divin du rassemblement. Ces âmes, à cause de leur ignorance, sont en *danger* d'abandonner le vrai terrain et de se trouver associées au mal, et la vigilance est nécessaire, car l'Ennemi poursuit toujours ce but. Mais il est absolument impossible d'admettre qu'elles puissent vraiment occuper le terrain divin du rassemblement sans qu'elles tiennent compte de ce que le même Esprit a opéré parmi d'autres avant elles.

L'Écriture n'admet pas une telle indépendance, qui nierait, en pratique, la profession de la vérité du seul corps et du seul Esprit. Prendre une position indépendante, c'est, pour ceux qui le font, se mettre pratiquement en dehors de l'unité de l'Esprit. On peut penser que ceux qui agissent ainsi, s'étaient

d'abord rassemblés dans l'énergie du Saint Esprit, en toute simplicité, au nom du Seigneur. En ne persévérant pas dans cette voie, ils ont perdu le contact et la communion de l'Esprit de Dieu. Ils avaient commencé avec l'Esprit, et ils finissent ou sont en train de finir avec la chair.

La marche dans la communion et l'unité de l'Esprit impose une séparation complète de tous ceux qui, en pratique, ne sont pas dans le même chemin. C'est parfois une grande épreuve pour les saints. L'ennemi s'en sert pour alarmer les faibles. On crie alors au manque d'amour. Mais quand il s'agit de communion avec l'Esprit de Dieu, *ce n'est plus* une simple question d'union entre frères. Si des frères, tout en maintenant la sainteté pratique, ne veulent pas marcher dans l'unité de l'Esprit, alors que d'autres ont été éclairés, par grâce, pour y marcher, ceux-ci doivent se séparer de ceux-là. C'est une chose terrible pour la chair. Mais l'amour humain ne doit pas être confondu avec l'amour divin, ni la communion dans la chair avec la communion du Saint Esprit. Le Saint Esprit ne s'abaissera pas au niveau de nos voies pour y être en communion avec nous. C'est nous qui devons disposer nos voies de manière à être en communion pratique avec lui. C'est pourquoi Pierre nous exhorte à joindre à l'affection fraternelle, l'amour (2 Pierre 1, 7). L'amour dégénère en une simple affection fraternelle, si nous aimons pour des motifs humains et ne sommes pas gardés par l'amour divin, qui donne son vrai caractère à l'amour des frères. Dieu est amour et Dieu est lumière ; et "si nous marchons dans la lumière, comme lui-même est dans la lumière, nous avons communion les uns avec les autres" (1 Jean 1, 7). Rechercher l'amour fraternel au mépris de la nature de Dieu (qui demeure dans l'assemblée par son Esprit) et de ses droits sur nous, c'est mettre Dieu dehors, de la façon la plus spécieuse, afin de satisfaire nos propres cœurs.

Un appel à tous les chers enfants de Dieu

Je supplie mes frères, qui apprécient et qui aiment Celui qui s'est livré lui-même pour son assemblée, de réfléchir avant d'accepter une position qui les mettrait pratiquement en dehors de l'unité de l'Esprit de Dieu. Le Seigneur Jésus s'est donné lui-même pour nous racheter. Il est mort aussi "pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés" (Jean 11, 52). Nous devrions avoir constamment devant nos cœurs que *c'est ce qui est dispersé* que Christ a voulu *rassembler* par sa mort. Sans doute cela sera réalisé en perfection dans le ciel, mais il est mort pour rassembler en un les enfants de Dieu, *aujourd'hui*. Cela ne peut être réalisé qu'*en gardant l'unité de l'Esprit de Dieu*, et si cela n'a pas lieu, on ne réalise pas ce pourquoi Christ est mort. Si l'on n'assemble pas *avec Christ*, on disperse, quelque sages que puissent paraître les intentions aux yeux des hommes. Dieu travaille en grâce dans

beaucoup d'endroits, et l'ennemi travaille aussi, éprouvant et mystifiant les âmes à peine sorties des ténèbres, les incitant à accepter des principes de neutralité, d'indifférence ou d'indépendance, tout sauf la vérité.

Dans sa fidélité envers son église, Dieu a rassemblé quelques-uns de ses saints dans la vérité et l'unité de l'Esprit, au nom du Seigneur. Par une infinie miséricorde, et au travers de beaucoup de manquements et d'une grande insuffisance, ils ont été maintenus dans la vérité. Un Seigneur plein de grâce les a soutenus dans le chemin, "dans la mauvaise et dans la bonne renommée" (2 Cor. 6, 8). Accepter un autre terrain que celui que Dieu a placé à nouveau devant les âmes pour s'y tenir et y conformer leur marche, serait déchoir d'une position dans la vérité et dans l'unité de l'Esprit que le Seigneur leur a accordé d'occuper, et abandonner la communion de l'Esprit de Dieu.

Les saints, de quelque milieu qu'ils viennent, peuvent être assurés qu'ils ne trouveront, en s'approchant, aucune barrière établie par ceux que la grâce de Dieu a déjà amenés dans cette position ; rien ne les empêchera de marcher avec eux dans la vérité, et rien ne doit, de leur côté, les tenir à distance. La plate-forme est aussi large que l'Esprit de Dieu, et, fondamentalement, il y a place pour eux tous. Ce qui ne peut pas être admis, c'est tout ce qui exclut la libre action du Saint Esprit dans la vérité. Ces quelques-uns, faibles et petits, occupent une place que le Seigneur reconnaît et bénit. Il y soutient ses faibles rachetés, par sa grande miséricorde, leur accordant la divine conscience qu'ils marchent dans son chemin, dans des jours mauvais.

La réception à la table du Seigneur

En terminant, j'ajouterai un mot sur la réception de nos frères parmi nous⁵. La seule condition, simple et bénie, pour prendre sa place avec nous à la table du Seigneur, est d'être *un membre de Christ*, de le confesser et d'avoir *une conduite pure*. Il n'y en a pas d'autre. La connaissance de la doctrine chez ceux qui sont reçus, quelque désirable qu'elle soit à sa place, n'intervient pas dans leur réception. *Ceux qui reçoivent* devraient être intelligents dans leur décision. S'ils cherchent l'intelligence chez ceux qui demandent à exprimer la communion, ce sont eux qui cessent d'être intelligents. Il faut distinguer pourtant, par respect pour le nom du Seigneur, entre ceux qui ont été *volontairement* liés à de mauvaises associations et ceux qui l'ont été *involontairement*. Nous lisons en Jude 22-23 : "Les uns qui contestent, reprenez-les ; les autres sauvez-les avec crainte, les arrachant hors du feu, haïssant

⁵ Naturellement, il s'agit de ceux qui demandent à *prendre position* sur le même terrain que nous.

même le vêtement souillé par la chair". Ainsi donc, il y a évidemment une grande différence entre ceux qui ont été mêlés à une erreur ecclésiastique dans les systèmes religieux humains, et ceux qui ont été associés à des principes divins, ordonnés de Dieu, et qui ont failli à leur position. Chaque cas doit être traité pour lui-même.

L'unité de l'Esprit, dont nous avons envisagé les principes, concerne toute l'église de Dieu. Ceux qui ont été liés au mal, ou liés à des systèmes humains, et qui demandent à exprimer la communion, dénotent qu'ils se séparent eux-mêmes de leur condition passée pour le Seigneur. Ces demandes exigent une prompte réponse. Plus nous aurons conscience du caractère divin de la position à laquelle nous avons été appelés par la grâce du Seigneur, plus la réponse de notre cœur sera prompte envers tous les membres de Christ. En même temps, nous croîtrons dans la conviction que la sainteté, qui caractérise l'habitation de Dieu par l'Esprit, doit être préservée ; nous prendrons donc garde, par sa grâce, aux ruses de l'ennemi qui voudrait y introduire des éléments qui contristeraient l'Esprit de Dieu, et empêcheraient le Seigneur de s'identifier avec nous par sa présence au milieu de nous.

Conclusion

Que le Seigneur, dans sa miséricorde, garde les fidèles dans un dévouement sincère à sa personne dans ces jours fâcheux. Ils peuvent ne former qu'un petit résidu. Deux caractères ont toujours défini un résidu fidèle en tout temps : le *dévouement pour le Seigneur* et une *stricte observance des principes fondamentaux*. Nous constatons aussi que ceux qui font partie de ce résidu ont toujours été les objets de l'intérêt spécial du Seigneur et de ses soins. Leur faiblesse même appelle cette sollicitude. Ils n'ont que "peu de force", mais, par sa grâce, ils s'en sont servi et elle les a amenés là où il est lui-même. Que le Seigneur leur donne de garder sa parole et de ne pas renier son nom, tenant ferme ce qu'ils ont, afin que personne ne prenne leur couronne ! (Apoc. 3, 8,11). Amen.

La sombre nuit sera bientôt passée,
Et fera place au matin radieux ;
Dans notre cœur une étoile est levée,
Qui va paraître au firmament des cieux.

O toi, Jésus ! du matin brillante Étoile !
Toi dont nos cœurs appellent le retour !
Quand pourrions-nous te contempler sans voile,
Ravis par Toi dans l'éternel séjour ?

Appendice : Extraits des Études sur la Parole

par J. N. Darby

Nouveau Testament, édition 1860, 5^e partie, pages 295-298 et 336-338

1 Tim. 3, 14-15

Mais examinons le caractère que l'apôtre donne ici à l'église sur la terre. Il écrivait "espérant venir bientôt", mais afin que, dans le cas où il tarderait, Timothée sût comment l'on devait se conduire dans l'église. Puis il dit ce qu'est l'église (v. 14-15).

L'église est "la maison de Dieu". Dieu y habite, sur la terre (Éph. 2, 19, 22). On comprendra que c'est de l'église sur la terre qu'il est question, puisqu'il s'agissait de savoir comment il fallait se conduire en elle. Cette vérité est importante, elle donne à l'église un caractère de la plus haute importance pour nous, pour notre responsabilité. Quand nous parlons de l'église, il ne s'agit pas d'une chose vague, formée de morts et de vivants, – d'une chose qu'on ne sait où trouver, puisqu'une partie de cette église est vivante sur la terre, une autre composée d'âmes dans le ciel. L'église est la maison de Dieu ici-bas, dans laquelle on a à se conduire – quelle que soit d'ailleurs la position, l'état de cette maison – comme il convient à celui qui est dans la maison de Dieu. Dieu demeure dans l'église sur la terre. On ne peut trop se rappeler cette vérité. Tout ce qui tend à jeter de la confusion dans la présentation de cette vérité, par l'idée que quelques-uns sont morts et que toute l'église n'est pas sur la terre, vient de l'Ennemi et est en contradiction avec la Parole. L'église, envisagée comme subsistant sur la terre, est "la maison de Dieu".

En second lieu, l'église est "l'assemblée du Dieu vivant". Dieu, en qui, en contraste avec les hommes, avec les idoles mortes, est la puissance de la vie, a une assemblée en dehors du monde, qu'il a mise à part pour lui-même. Elle n'est pas un peuple comme Israël ; ce peuple était l'assemblée de Dieu dans le désert ; l'église est maintenant l'assemblée du Dieu vivant.

En troisième lieu, elle est "la colonne et le soutien de la vérité" (Éph. 3, 15). Christ sur la terre était la vérité (il l'est toujours, mais il l'était sur la terre) ; il est maintenant caché en Dieu. – L'église n'est pas la vérité ; la Parole de

Dieu est la vérité : "Ta parole est la vérité". La Parole existe avant l'église. C'est la foi en la vérité qui la rassemble ; mais l'église est ce qui maintient la vérité sur la terre. L'église n'enseigne pas. Les docteurs enseignent l'église, mais celle-ci, en fidélité, tenant ferme la vérité enseignée, la maintient sur la terre. Lorsqu'elle sera loin, les hommes seront livrés à une erreur efficace. Il se peut qu'il n'y ait qu'un petit résidu de ceux qui se disent chrétiens, qui gardent la Parole de vérité ; mais il n'en est pas moins vrai que l'église, aussi longtemps qu'elle reste ici-bas, est le seul témoin de la vérité sur la terre. Elle est le témoin de Dieu pour présenter la vérité devant les hommes. A la fin de la demeure de l'église sur la terre, ce que Dieu reconnaît comme témoin, sera le faible troupeau de Philadelphie, et ensuite ce qui est dans la position responsable d'être ainsi témoin, sera vomi de la bouche de Christ, qui prend le caractère de l'Amen, du témoin fidèle et véritable (Apoc. 3, 7-22). Mais l'église, en tant qu'établie par Dieu sur la terre, est "la colonne et le soutien de la vérité". Il ne s'agit pas d'autorité ici, mais du maintien et de la présentation de la vérité ; ce qui ne maintient pas la vérité, et ne la présente pas, n'est pas l'église comme Dieu l'entend. La présence du Dieu vivant et la profession de la vérité, tels sont les caractères propres de la maison de Dieu. Là où est l'assemblée du Dieu vivant, là où est la vérité, là est cette maison.

2 Tim. 1, 13-14

La vérité, la vérité claire, positive, donnée comme révélation de Dieu en des paroles revêtues de son autorité, dans lesquelles il a Lui-même formulé cette vérité, en communiquant les faits et les pensées divines nécessaires pour le salut des hommes et pour leur participation à la vie divine, voilà ce qu'il faut tenir ferme : on n'est sûr de la vérité que lorsqu'on tient les expressions de Dieu qui la renferment. Je peux alors parler de la vérité en toute liberté par la grâce, chercher à l'expliquer, à la communiquer selon la mesure de la lumière et de la puissance spirituelle qui m'ont été accordées ; je peux chercher à démontrer sa beauté, les relations de ses différentes parties entre elles. Tout chrétien, et en particulier celui qui a un don de Dieu, conféré dans ce but, peut et même devrait le faire. La vérité que j'explique et que je propose, est la vérité telle que Dieu l'a donnée et formulée dans la révélation qu'il en a faite : je retiens la forme des saines paroles que j'ai reçues d'une source et par une autorité divines ; elles m'assurent dans la vérité.

Le rôle de l'église est important à remarquer : elle reçoit, elle maintient la vérité dans sa propre foi ; elle garde la vérité, elle lui est fidèle, elle lui est assujettie comme à une vérité, à une révélation qui vient de Dieu lui-même. Elle n'est pas la source de la vérité, en tant qu'église ; elle ne la propage pas, elle ne l'enseigne pas. Elle dit : je crois, — non pas : croyez. Dire : croyez, est la

fonction du ministère, dans lequel l'homme est toujours individuellement en relation avec Dieu par un don qu'il tient de Dieu et pour l'exercice duquel il est responsable envers Dieu. Cette dernière remarque est de toute importance. Ceux qui ont ces dons sont membres du corps. L'église exerce sa discipline à l'égard de tout ce qui est de la chair en eux dans l'exercice réel ou apparent d'un don, comme partout ailleurs. Elle se conserve dans la pureté, sans avoir égard à l'apparence des personnes, étant dirigée dans cette discipline par la Parole, car elle est responsable de cette discipline ; mais *elle* n'enseigne pas, *elle* ne prêche pas.

Discipline et unité de l'assemblée

par J. N. Darby

Collected Writings, vol.20, p.251-265, Winschoten 1971

Deux principes semblent s'imposer aujourd'hui, et il serait bon de les examiner en relation avec le présent article tiré de la publication *The Present Testimony* (*Le témoignage actuel*)⁶.

Nous vivons dans un temps où maintes vérités sont remises en question et où de multiples principes sont répandus. Si ces principes sont de nature à porter atteinte à la vraie position des saints comme témoignage au milieu de la chrétienté – un témoignage conscient et intelligent –, nous devons y porter la plus grande attention. Les deux problèmes auxquels je fais allusion sont les suivants :

- Premièrement, le refus de principe qu'une assemblée chrétienne doit maintenir la pureté pour être reconnue comme telle ou, plus exactement, la négation du principe que la tolérance du mal en son sein la contamine.
- Deuxièmement, le refus de réaliser ici-bas le principe de l'unité du corps dans la vie de l'assemblée.

Premier point : j'ai entendu en divers endroits, qu'aucune assemblée de chrétiens ne peut être souillée par un mal toléré en son sein, moral ou doctrinal, et j'ai même entendu dire qu'il fallait laisser la chose au Seigneur pour qu'il ôte lui-même le mal du milieu d'eux ; je suppose que c'est un principe généralement admis.

Second point : le principe de l'unité du corps, dont je vais m'occuper dans cet article. Ce qui était souvent suggéré dans des discussions individuelles est aujourd'hui défendu dans un traité qui m'a été intentionnellement envoyé, je suppose pour mon édification. J'ignore quel en est l'auteur. J'examinerai brièvement ces principes propres à susciter notre réflexion.

Un petit traité concernant le premier point m'a aussi été envoyé ; il parle du maintien de la pureté dans l'assemblée. On m'a rapporté le nom de l'auteur, mais je me contenterai d'en examiner simplement les principes.

⁶ Cet article a paru la première fois dans le périodique *The Present Testimony*. Il n'a jamais été publié en français, à notre connaissance. (ndt)

Les deux questions posées sont donc :

- Peut-il y avoir souillure collective par la tolérance du mal moral ou doctrinal, et :

- Y a-t-il une unité de l'assemblée de Dieu sur la terre ?

On a ouvertement prétendu que, si la fornication était tolérée dans un groupe de chrétiens, cela ne constituait pas une raison suffisante pour se séparer de lui. D'autres ont dû faire face à cette assertion. En vérité, exposer le problème clairement, c'est la meilleure manière d'y répondre. Dire que les chrétiens doivent se séparer du monde et se dissocier du grand corps de l'église professante à cause de toute l'iniquité ecclésiastique, et affirmer en même temps que l'immoralité positive ne souille pas l'assemblée à laquelle ils se rattachent, mais que, même si elle est tolérée, les saints doivent encore reconnaître à ce rassemblement le même caractère qu'auparavant, c'est une affirmation si monstrueuse, qui touche, sur le plan ecclésiastique, à la pureté inaltérable du Dieu de l'évangile, que l'on est étonné que des chrétiens puissent être tombés dans un tel aveuglement moral. C'est une preuve solennelle de l'effet produit par de faux principes. A l'égard des individus ou de leurs assemblées, nous n'avons bien entendu rien à faire sinon ce que la charité de Christ demande. Mais nous parlons des principes et des conséquences de leur application. Ceux qui restent à l'intérieur de tels rassemblements de chrétiens ne sont pas autorisés à rompre avec ceux qui y demeurent. Ils sont contraints de réaliser la communion avec le péché ; ils sont contraints de mépriser l'instruction de l'apôtre : "Ôtez le méchant du milieu de vous-mêmes" (1 Cor. 5, 13). Ils restent en contact permanent avec le mal et établissent la communion entre la lumière et les ténèbres dans l'acte le plus solennel de la chrétienté.

Mais ce n'est pas tout. Une assemblée en un endroit reçoit, comme le font les églises scripturaires, ceux qui sont en communion dans une autre assemblée et porteurs d'une lettre de recommandation. Supposons que le fornicateur soit recommandé, lui ou l'un de ceux qui ont maintenu la communion avec lui dans leur assemblée, ce qui est aussi une tolérance du mal, ou supposons que celui-ci ou celui-là se présente tout en restant en communion avec un tel rassemblement, alors ceux qui les reçoivent délibérément dans leur maison doivent de ce fait les recevoir partout, pour autant qu'ils en soient responsables. Ainsi donc, la méchanceté évidente de la majorité du rassemblement auquel le coupable appartient, et même la totalité de ce rassemblement, obligerait chaque rassemblement chrétien, chaque assemblée de Dieu dans le monde – si l'assemblée de Dieu était en ordre –, à cautionner la communion avec le péché et avec le mal. Ce serait affirmer que le péché peut être librement toléré à la table du Seigneur, que Christ et Bélial

peuvent coexister. Sinon, il est impératif de rompre avec le rassemblement qui tolère le mal, c'est-à-dire cesser de le reconnaître comme assemblée de Dieu. Et, s'il faut envisager cette éventualité, ceux qui ont encore une conscience exercée dans ce rassemblement doivent rompre avec lui.

L'église établie fait encore bien pire que cela. Elle n'exerce aucune discipline. Chacun est responsable pour lui-même. Dans cette institution, en principe, le péché et la communion avec le péché sont approuvés à la table du Seigneur. D'un côté on admet que le péché ne peut être toléré, et d'un autre côté on déclare que, s'il est délibérément toléré, chacun doit y acquiescer. Dans ce cas le rassemblement n'est pas souillé, et les pécheurs désobéissants ont le droit de forcer l'assemblée de Dieu tout entière à l'accepter, si ce n'est en principe, du moins en pratique, et à renoncer de fait à se séparer du mal. C'est comme si l'assemblée de Dieu voulait préserver les droits du péché contre Christ, en raison de ses prérogatives et de sa position. Je ne peux rien concevoir de plus mauvais. Cela me paraît le plus mauvais principe que l'on puisse défendre. Ce n'est pas seulement l'appréciation d'une catégorie particulière de chrétiens qui les conduit à dénoncer un tel mal. L'ordre scripturaire de l'assemblée de Dieu, révélé dans les Écritures, impose le jugement du péché.

Dans les Écritures, en effet, on constate que les saints passaient d'une assemblée à l'autre ; si l'on se réunissait dans l'une, on était reçu dans les autres. Ce n'était point une organisation d'églises, comme dans le Presbytérianisme ou l'Épiscopalisme (je ne les nomme ici que pour me faire comprendre). Mais toutes les églises étaient reconnues comme expressions du corps de Christ, dans l'unité. Les saints qui partaient d'une assemblée étaient reçus dans une autre, sur le témoignage de lettres de recommandation. Chaque assemblée étant considérée comme représentant, dans sa localité, le corps de Christ, ceux qui en faisaient partie étaient reçus comme membres de ce corps par les autres assemblées. Chaque assemblée locale était responsable de maintenir dans son sein l'ordre et la piété qui conviennent à l'assemblée de Dieu, et on comptait sur elle pour cela. C'est reconnaître la compétence de l'assemblée locale à laquelle se rattache un croyant, que de le recevoir dans les autres assemblées. S'il n'est pas reçu, l'assemblée locale ne doit plus être considérée comme un témoin convenable de l'unité du corps de Christ.

C'est précisément cette place-là que l'Esprit de Dieu donne à l'assemblée locale de Corinthe. Il ne nie pas l'unité en un seul corps de tous les saints qui sont sur la terre ; il reconnaît l'assemblée locale comme représentant le corps, dans sa mesure. "Vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier". Si donc je reconnais que l'assemblée locale de Corinthe, ou de tout autre lieu, occupe cette position, je dois recevoir, comme membre

du corps de Christ, quiconque lui appartient, et je n'admettrai pas qu'on puisse être membre d'autre chose, puisque l'Écriture ne l'admet pas non plus. Aussi, quand l'apôtre dit : "Vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier", et : "Nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain", je suis obligé de reconnaître l'assemblée comme représentant le corps, et ceux qui participent à ce seul pain comme membres du corps. Si je ne le fais pas, je tombe dans le principe d'une association volontaire, qui se donne elle-même ses règles et fait ce qu'elle veut. Puis-je donc considérer une assemblée qui approuve le péché et déclare qu'elle n'en est point souillée comme représentant l'unité du corps, et agissant par l'Esprit avec l'autorité du Seigneur ?

D'autre part, supposez qu'une assemblée, celle de Corinthe par exemple, ait retranché le méchant, et qu'une autre assemblée le reçoive, cette dernière nie par cela même que la première ait agi comme assemblée de Dieu, représentant le corps de Christ ; elle nie l'action du Saint Esprit dans l'assemblée ; elle nie que ce qui a été lié sur la terre ait été lié dans le ciel.

C'est un pur sophisme de supposer que, parce qu'on ne reconnaît pas de système d'églises organisées en un corps, on ne reconnaît pas non plus la responsabilité de chaque assemblée à l'égard du Seigneur, ou sa capacité d'agir par le Saint Esprit dans les affaires de l'église de Dieu. Si une personne retranchée à Corinthe était reçue à Éphèse, ou bien l'assemblée d'Éphèse niait l'action du Saint Esprit à Corinthe, ou bien elle rejetait l'action du Saint Esprit et niait l'autorité de Christ ; les assemblées étaient reconnues parce que chacune, dans sa localité, agissait sous la dépendance du Seigneur et par le Saint Esprit. Sans doute elles pouvaient faillir ; Corinthe eût failli sans l'intervention de l'Esprit par le moyen de l'apôtre ; mais je parle du principe scripturaire, et de ce que nous avons à attendre d'une assemblée. L'assemblée est reconnue parce qu'elle agit par le Saint Esprit sous l'autorité du Seigneur. La première épître aux Corinthiens ne laisse planer aucun doute à ce sujet.

Je passe maintenant à la responsabilité qui résulte de ce principe pour les chrétiens qui composent une assemblée locale. Ils doivent agir pour Christ par le Saint Esprit. "Otez le méchant du milieu de vous-mêmes". C'est l'assemblée que Paul charge de ce devoir. De même, si un tort a été causé à quelqu'un, c'est devant l'assemblée que l'affaire est portée en dernier ressort, et c'est par rapport à elle qu'il est parlé du "*dedans*" et du "*dehors*". En d'autres termes, je pense que le corps est responsable aussi bien que compétent. Le Seigneur, qui connaissait toute l'histoire future de son église, a appliqué ce principe, dans sa grâce, à une réunion réduite à deux ou trois assemblés en son nom, pour exercer la discipline et pour attendre l'exauce-

ment des prières. Lorsque deux ou trois sont assemblés en son nom, il est là au milieu d'eux. Ainsi, tout en admettant pleinement que ce sont tous les saints d'une localité qui constituent l'assemblée de cette localité, la responsabilité incombe à ceux qui sont assemblés dans la présence du Seigneur. Leurs décisions sont scellées de son autorité, si elles sont prises réellement en Son nom : une autre assemblée doit reconnaître les décisions de cette assemblée, ou nier sa relation avec le Seigneur.

Je ne prétends pas que, si l'assemblée s'est trompée dans l'évaluation d'un cas particulier, on ne puisse lui faire des remontrances ou l'engager à revenir sur sa décision ; mais, dans le cours régulier des choses, une assemblée reconnaît l'action de l'autre, conformément à la promesse de la présence du Seigneur, parce qu'elle y reconnaît l'action du Seigneur, l'action de son Seigneur à elle et de l'assemblée comme telle. Ce n'est point une église indépendante, c'est une assemblée de Dieu selon l'Écriture. Si l'assemblée n'est pas réunie sur ce pied-là, si elle ne reconnaît pas l'unité du corps, l'action et la présence du Saint Esprit, la présence de Jésus au seul nom duquel elle est réunie, je ne reconnais pas cette assemblée, même si je reconnais les saints qui la composent. Autrement, je suis tenu de la reconnaître.

Nous voyons, en outre, que l'assemblée à Corinthe n'était pas le méchant, et que l'apôtre était bien décidé à y mettre bon ordre. Et tant qu'elle demeurerait dans cet état, il n'y serait pas même allé, sinon pour agir avec sévérité et rigueur. La seconde épître montre qu'il avait considéré les Corinthiens comme associés au mal tant qu'ils le toléraient. "Vous avez montré que *vous* êtes purs dans l'affaire". Il les accusait de supporter du péché, du levain, au milieu d'eux, et pas seulement un pécheur parmi eux. Ignorants de la discipline, ils ne s'étaient pas affligés pour que Dieu ôtât du milieu d'eux celui qui avait commis cette action. Il leur commande d'ôter le vieux levain (non pas seulement de retrancher la personne, ce qui constituait pourtant bien la direction pratique à suivre), *afin qu'ils fussent* une nouvelle pâte, comme ils étaient sans levain. En supportant le péché, ils étaient associés au péché. Leur position en Christ était une position incompatible avec le levain ; mais ils devaient ôter le vieux levain pour être une nouvelle pâte, afin que leur condition présente fût en harmonie avec leur position. Sinon, ils n'étaient pas une nouvelle pâte, et par conséquent l'assemblée non plus.

Dans la seconde épître, après que la première eût porté ses fruits, l'apôtre déclare qu'ils avaient montré qu'ils étaient *eux-mêmes* purs dans cette affaire ; s'ils avaient toléré le mal, ils n'auraient pas été purs. L'assemblée n'était pas une nouvelle pâte, et les personnes qui la composaient n'étaient pas pures, si elles toléraient le mal au milieu d'elles. Se fonder sur notre position pour approuver la tolérance du péché dans l'assemblée, en affirmant qu'elle ne saurait être souillée, c'est une des doctrines les plus funestes et

des plus pernicieuses. Prétendre que les croyants qui composent l'assemblée ne sont pas personnellement coupables du péché commis, et qu'ils sont purs même s'ils y participent en le tolérant, c'est un principe radicalement mauvais et formellement contraire à l'Écriture.

Il y a plus encore. Une assemblée qui a admis un tel principe est déchue de son droit d'être reconnue dans le caractère dont j'ai parlé plus haut. Nous avons montré que toute assemblée locale, réunie véritablement au nom du Seigneur, représente le corps de Christ, et qu'on doit s'attendre à y trouver la présence de Christ au milieu d'elle. Mais je ne saurais reconnaître qu'une assemblée *qui admet le péché ou le tolère*, qui accepte le principe que le péché ne la souille point, représente le corps de Christ, ou est réunie au nom de Christ. C'est faire participer Christ au péché, c'est le faire "ministre de péché". Dieu nous en garde ! Le corps de Christ (et nous déclarons par notre participation à "un seul pain" que nous sommes "un seul corps"), est un corps saint ; je ne puis dire que je suis un seul corps avec des pécheurs. Qu'un pécheur ou un hypocrite ait pu se glisser dans l'assemblée, nous l'admettons tous ; mais je ne tolère point le pécheur. Si un corps admet des pécheurs, ou tolère leur présence, il perd nécessairement le caractère de corps de Christ, sinon le corps de Christ serait compatible avec le péché connu, et Christ et le Saint Esprit supporteraient et légitimeraient le péché par leur présence.

Cette doctrine que l'assemblée n'est point souillée par la présence d'un péché connu dans son sein est en contradiction évidente avec la présence du Saint Esprit qui forme les croyants en un seul corps, et avec l'autorité de la présence du Seigneur. Le Seigneur accepte-t-il le péché dans les membres du corps ? S'il ne l'accepte pas, ceux qui le font agissent par leur propre volonté, d'après leurs propres règles, sans laisser la puissance du Saint Esprit animer l'assemblée ; ce serait un blasphème de prétendre qu'il admet le péché chez les croyants. Une assemblée qui soutient cette doctrine n'est pas du tout une assemblée de Dieu. Il peut y avoir négligence : elle doit être reprise. Mais quiconque, par principe, tolère le péché dans l'assemblée et nie qu'elle en soit souillée, nie son unité et nie la présence du Seigneur. En d'autres termes, ce n'est nullement une assemblée réunie au nom du Seigneur. Ce que j'estime essentiel, c'est la présence du Seigneur, selon sa promesse, et l'action de l'Esprit de Dieu. S'il en est ainsi, je dois pouvoir approuver les actes de ceux qui forment l'assemblée. Si l'assemblée défend un principe incompatible avec la présence du Seigneur et l'action du Saint Esprit, je ne saurais admettre qu'elle lui appartient.

Le second point dont j'ai parlé est la reconnaissance du corps de Christ sur la terre. L'article qui m'a été envoyé⁷ parle plus du congrégationalisme que de l'indépendance. Je citerai quelques extraits de cet article.

" Si nous pensons que l'unité consiste à rassembler tous les disciples de Jésus du monde entier dans une unité visible pour former une seule communauté sur la terre avec un grand nombre de communautés situées dans une certaine région ou dans une très grande ville, nous serons alors étonnés que cette prière n'ait pas été exaucée auparavant. Mais ce n'était pas l'objectif fixé par le Seigneur ressuscité à la mission confiée aux apôtres, à savoir de rassembler tous ceux qui ont été faits disciples par la prédication de l'évangile en une seule communauté religieuse unie de manière visible. De même, les apôtres n'ont jamais poursuivi ce but quand ils fondèrent des églises et en assumèrent l'organisation. Dès que d'autres assemblées s'ajoutèrent à celles formées premièrement à Jérusalem, les croyants cessèrent de former une seule et unique communauté. Dès lors, il n'est plus parlé d'une seule église ou d'une seule communauté religieuse, mais de nombreuses communautés religieuses, distinctes et indépendantes les unes des autres. Il est question des assemblées de Judée, d'Asie, de Macédoine, de la Galatie et des assemblées des saints, fondées en différents endroits ou villes, qui comptaient de nouveaux convertis gagnés à la foi chrétienne" (p.2).

J'ajoute encore une réflexion. L'existence de sectes qui s'organisent pour former une union de communautés en un seul corps, est probablement, selon cet auteur, " le principal obstacle à une large effusion de l'Esprit, essentielle à la rénovation du monde" (p. 9). Et encore : "L'unité des disciples pour laquelle le Seigneur a prié est, semble-t-il, une unité invisible à l'homme, mais distinctement perceptible à celui qui est omniscient" (p.12). L'absurdité de ces propos est évidente à la simple lecture du passage de Jean auquel il est fait allusion : "afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi ; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que toi tu m'as envoyé" (Jean 17, 21). Ainsi, le monde serait conduit à croire par "une unité invisible à l'homme" !

Encore ceci pour donner une vue complète de la pensée de l'auteur :

" ... ceci devrait être le fondement d'une union plus large – une union visible d'une certaine manière..." (p. 14).

"Chaque assemblée de disciples de Christ en est une manifestation" (p.15).
"Donner une image réelle du corps de Christ est un acte important confié à la responsabilité de la communauté" (p. 15).

⁷ *Christian unity contrasted with its conterfeits (L'unité chrétienne et ses contrefaçons)*, Yapp & Hawkins, 70, Welbeck Street.

"Ainsi, nous sommes enseignés de manière frappante que, comme le corps humain est un, ainsi aussi est le corps spirituel de Christ, l'assemblée – qui est une. Mais le corps mystique de Christ, dans son unité, ne peut être vu nulle part dans ce monde. L'église universelle, elle aussi, ne peut être vue nulle part sur la terre comme un seul corps, si ce n'est comme représentation. Où donc la trouver ? La représentation en est donnée, répond l'Écriture, par chaque assemblée constituée de manière scripturaire qui s'efforce de garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Dans le corps local d'institution divine, fruit d'une sagesse infinie, et uniquement là, on trouve la manifestation de l'unité chrétienne et l'on voit l'unité du corps de Christ" (p.17).

Ainsi, l'auteur déclare que l'unité est invisible, mais qu'il y a

"une représentation visible de cette unité spirituelle invisible : elle est donnée par chaque assemblée des disciples de Christ, unis par la profession de la même foi chrétienne, marchant ensemble dans l'amour et dans l'observation des commandements que le Seigneur Jésus leur a laissés, tout en s'appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Le premier aspect donne une idée beaucoup plus parfaite de l'unité chrétienne que le second, qui est la représentation, bien imparfaite en raison de la ruine de l'homme et des limites de sa condition, de celle qui a été instituée de manière divine" (p.19 et 20).

Mais l'auteur va plus loin :

"L'unité de l'assemblée universelle de Christ peut être vue cependant d'une certaine manière par sa relation avec la Tête suprême dans le ciel, mais il ne s'agit pas d'une unité sur la terre. Tous les systèmes qui ont tenté de réunir les chrétiens de différentes localités d'une même région sous un même gouvernement, exercé de manière effective ou non, ont poursuivi une illusion parce qu'ils ont tous voulu accomplir ce qui n'était pas destiné à voir le jour" (p. 22).

Je cite encore :

"Si les disciples trouvaient bon de se rassembler dans des endroits différents d'une même ville ou d'une même région, ils n'y voyaient aucune contradiction avec l'unité chrétienne. Et si la multiplicité des assemblées dans une même contrée, indépendantes les unes des autres, n'était pas incompatible avec l'unité chrétienne à l'époque des apôtres, elle ne doit pas non plus être incompatible avec elle aujourd'hui" (p. 24).

Ces extraits suffisent pour éclairer la pensée de l'auteur. J'affirme que, à part la constatation que des assemblées locales étaient formées, les déclarations de l'auteur sont en contradiction directe avec l'Écriture, et la vérité que l'Es-

prit de Dieu a préservée de la corruption des siècles est obstinément reniée dans cet écrit. Notre auteur cite Romains 12, 4 et 5 :

"Car comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre".

Il cite aussi Colossiens 2, 17 et 19 :

"Mais le corps est du Christ... le chef, duquel tout le corps, alimenté et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croît de l'accroissement de Dieu",

et Éphésiens 4, 11 à 16 :

Christ "a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs ; en vue du perfectionnement des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ ; jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ : afin que nous ne soyons plus de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer ; mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ ; duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour",

et enfin 1 Cor. 12. Puis l'auteur dit :

"Pourquoi peut-il être utile de comparer une assemblée de croyants, comme celle de Corinthe à laquelle Paul écrit, unie dans la foi au Seigneur Jésus et dans l'amour pour lui, unie aussi par des liens d'amour et de sympathie à chaque assemblée – à un corps humain ?" (p.16).

"A qui donc cette comparaison est-elle appliquée ? S'applique-t-elle au corps mystique de Christ, ou à la sainte église catholique, expressions qui, normalement, devraient désigner le même objet ? Ou s'applique-t-elle à une assemblée locale de disciples ? Elle s'applique aux deux, si nous comprenons bien " (p.16 et 17).

C'est alors qu'il déclare ce qui a déjà été cité, à savoir :

"... Le corps mystique de Christ, dans son unité, ne peut être vu nulle part dans ce monde. L'église universelle, elle aussi, ne peut être vue nulle part

sur la terre comme un seul corps, si ce n'est comme représentation. Où donc la trouver ? La représentation en est donnée, répond l'Écriture, par chaque assemblée constituée de manière scripturaire "(p.17).

J'ai déjà établi la responsabilité de chaque assemblée locale pour exercer une discipline fidèle, et manifester l'unité de tout le corps localement, parce que le Saint Esprit et le Seigneur sont en elle. Ainsi donc, les assemblées agissent avec une autorité qui les lie nécessairement les unes aux autres, avec l'indulgence qui convient pour la faiblesse humaine, si ce sont de véritables assemblées. Reste la question suivante : "Y a-t-il un seul corps visible sur la terre ? " On nous a dit : "Ce n'était pas l'objectif fixé par le Seigneur ressuscité à la mission confiée aux apôtres, à savoir de rassembler tous ceux qui ont été faits disciples par la prédication de l'évangile en une seule communauté religieuse unie de manière visible" (p. 3). Cette affirmation cède aisément à un examen sérieux. Elle est totalement incorrecte. La mission des apôtres n'englobe pas du tout le sujet des églises, de l'église, d'une communauté ou des communautés. La mission ou les missions données par le Seigneur ressuscité n'a rien dit sur le sujet. L'évangile devait être proclamé à toute créature pour le salut ou la condamnation, et la repentance et la rémission des péchés devaient être prêchées pour faire disciples toutes les nations.

Il n'est jamais parlé que d'une seule église. Le Seigneur, divin architecte, la bâtit et il y ajoute les sauvés. Il n'est jamais parlé d'églises. Et même quand il est parlé du travail des apôtres, il est question de toute l'assemblée de Dieu, non pas d'assemblées particulières ; les assemblées locales qui étaient formées, représentaient localement l'assemblée tout entière. Aussi la négation de l'assemblée comme un seul tout sur la terre est une grande et nuisible erreur : l'Écriture nous le montrera. Quand l'auteur déclare clairement le contraire (p.3 déjà citée), cette assertion est en opposition avec l'Écriture. Je cite encore :

"L'Écriture enseigne que c'est le devoir impératif de tout disciple de Jésus de professer ouvertement sa foi et de se joindre lui-même à une compagnie de disciples" (p.33).

Je dénie entièrement cette proposition. L'Écriture n'enseigne JAMAIS rien de semblable. Les âmes étaient ajoutées à l'assemblée. Nous ne trouvons pas non plus dans l'Écriture l'idée de se joindre soi-même à une église. L'auteur ne peut pas nous dire où la Parole enseigne cela, parce qu'elle ne le dit pas. On ne peut demander à personne de prouver ce qui n'est pas dit. Mais l'Écriture précise, contrairement à la citation précédente, que les disciples furent ajoutés au Seigneur et devinrent membres de l'assemblée.

Voyons maintenant ce que dit l'Écriture sur ce sujet. Le premier passage qui fait mention de l'assemblée est en Matt. 16 : "Sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle" (v. 18). Ainsi, l'édification de l'assemblée n'est pas une union mystique d'individus avec la tête dans le ciel ; elle suppose un système établi sur la terre – un édifice – une *seule* assemblée. La fin du passage est la preuve évidente de ce fait. Prétendre que les portes du hadès ne prévaudront point contre l'union mystique avec Christ dans le ciel en dehors de l'existence d'une assemblée sur la terre, c'est une interprétation qui se condamne elle-même. Les portes du hadès n'ont bien entendu rien à faire avec l'union mystique du croyant avec Christ dans les cieux.

En Matthieu 18, comme nous l'avons vu, deux ou trois assemblés au nom de Christ sont suffisants pour exercer l'autorité administrative de la discipline.

Dans le livre des Actes, nous voyons comment l'assemblée a été formée. Il n'y est fait aucune différence entre l'assemblée locale et les assemblées. Le Seigneur a déclaré qu'il bâtirait son assemblée et, dans ce livre, il est occupé à la bâtir. On n'y trouve pas l'idée de devoir se joindre soi-même à une communauté de disciples. Un Juif, ou un païen, ou Corneille dès qu'il fut appelé, une fois converti, avait part aux promesses et à l'appel de Dieu par le baptême. Il était introduit par le baptême (je n'insiste pas ici sur ce sujet), non pas dans une assemblée particulière, mais à l'intérieur de l'assemblée. Il était publiquement admis parmi les chrétiens. Remarquez ce qu'il est dit de l'œuvre elle-même : "Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés". C'est le Seigneur qui ajoutait. C'était son œuvre. Il ajoutait à l'assemblée. C'était ce qu'il faisait du résidu, qui était mis à part selon l'élection de la grâce. Il ne restaurait pas Israël, il les ajoutait à l'assemblée, la nation d'Israël étant sur le point d'être retranchée. Ils étaient placés sur la terre dans cette nouvelle position. L'assemblée aussi était sur la terre. Cette promesse avait été faite : "Jésus allait mourir... pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés". Si donc l'unité était seulement mystique, ils n'auraient eu aucun besoin d'être rassemblés en un dans la mesure où il s'agissait de croyants. L'article prouve qu'ils ne pouvaient pas être dispersés. Leur unité était permanente et inaltérable. Jésus s'est donné lui-même pour les rassembler en un. Le fait que le baptême soit le moyen public d'admission dans la profession chrétienne rend impossible l'idée de se joindre à une église. L'assemblée de Dieu a mis son approbation publique sur eux et les a reçus. Ils avaient une place au milieu d'elle, ils étaient tenus de la prendre, où qu'ils se trouvent.

Nous pouvons aborder maintenant le sujet des rapports de l'église avec "ceux qui sont de dedans". La première épître aux Corinthiens nous apporte une lumière divine.

La première épître aux Corinthiens traite la question d'une assemblée locale comme représentant pratiquement, sous certains aspects, toute l'assemblée de Dieu. Elle est adressée à tous les croyants d'un endroit, qui en sont destinataires "avec tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre seigneur Jésus Christ, et leur seigneur et le nôtre". Nous y trouvons le caractère d'une assemblée locale, mais l'apôtre, dans l'adresse de sa lettre, prend soin d'associer tous les chrétiens à ceux de Corinthe. Ainsi, si une personne méchante était ôtée par l'assemblée à Corinthe, elle était "*dehors*", c'est-à-dire en dehors de *toute* l'assemblée de Dieu (non pas hors du corps de Christ de manière vitale, mais hors de l'assemblée sur la terre). L'épître entière montre que ce que l'apôtre dit, et par conséquent ce que l'assemblée à Corinthe devait faire, était valable pour tout le corps des saints sur la terre. Ils sont inclus dans ce corps des saints, comme cela est expressément mentionné. Dire que le méchant était seulement mis hors de l'assemblée locale quand il fut ôté, ou prétendre, quand l'apôtre parle de ceux qui sont de dedans ou de ceux de dehors, qu'il entend seulement dans ou hors d'un corps particulier de croyants, est une perversion monstrueuse et nuisible. "Vous, ne jugez-vous pas ceux qui sont de dedans ? Mais ceux de dehors, Dieu les juge" (1 Cor. 5, 12-13). C'est expressément à l'intérieur ou à l'extérieur *sur la terre*, et pas du tout à l'intérieur ou à l'extérieur d'une assemblée particulière. Ce qui délimite l'intérieur et l'extérieur, c'est ce qui fait la différence entre les chrétiens et les hommes de ce monde. Le dedans et le dehors s'appliquent à *toute* l'assemblée de Christ sur la terre. Il y avait d'un côté les fornicateurs de ce monde, et de l'autre ceux qui étaient appelés frères. A Corinthe, pour être de l'assemblée, on devait appartenir à l'assemblée locale, à moins d'être schismatique, mais si l'on était appelé "un frère", on était de l'assemblée, non pas parce qu'on s'était joint à un corps particulier de chrétiens, mais parce qu'on était chrétien et qu'on n'était pas exclu par une juste discipline.

Le chapitre 12 rend la question aussi claire que possible. En montrant que l'assemblée locale est vue en association avec tous les croyants en tous lieux sur la terre, représentant de manière pratique tous les saints, agissant pour eux tous avec l'autorité du Seigneur si elle est assemblée à son nom, cette épître prouve que l'apôtre a en pensée l'assemblée et non pas *une* assemblée : "Mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît. Car de même que le corps est un et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres ; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit" (1 Cor. 12, 11-13).

L'article auquel je fais allusion prétend que :

"Chaque membre du seul corps de Christ est une partie constituante d'une grande église ou assemblée dont la tête est dans les cieux... (p.21)

L'église universelle de Christ peut être vue de manière correcte comme étant *une* en relation avec lui, la tête suprême dans les cieux, mais n'est pas une communauté sur la terre" (p.21).

Et encore :

"Sa vraie unité spirituelle se rapporte à son existence future et à son apparition en gloire" (p.21).

Et ailleurs :

"Elle s'applique au corps mystique de Christ, l'assemblée universelle, mais elle s'applique aussi à une assemblée particulière de croyants" (p.17).

Or j'affirme que ce passage ne peut s'appliquer à aucun des deux, sauf dans la mesure où l'assemblée universelle elle-même est vue comme étant sur la terre, et seulement dans ce cas. Le sujet de ce chapitre, ce sont les dons spirituels, et la figure du corps n'est pas utilisée pour représenter une quelconque union personnelle avec Christ, bien que ce soit une doctrine importante, extrêmement importante. L'église universelle n'est pas vue comme étant dans les cieux avec sa tête, mais comme étant sur la terre avec ses membres. Ils ont tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps : ce sont les membres qui sont dépositaires des dons.

Tous donc sont des membres, et le Saint Esprit distribue comme il lui plaît. Où ces dons sont-ils exercés et à quoi appartiennent-ils ? Ils sont exercés sur la terre, c'est une chose claire ; on ne trouve pas d'évangélisation ni de guérisons de malades dans les cieux. Et les dons n'appartiennent pas à une assemblée particulière, mais ils appartiennent à l'assemblée. "Et Dieu a placé les uns dans l'assemblée : – d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs, ensuite des miracles, puis des dons de grâce de guérisons, etc". Rien n'est plus clair ou plus positif. Ces dons sont exercés sur la terre, ils sont placés dans l'assemblée, ils n'étaient jamais tous exercés dans une assemblée, puisque des apôtres devaient prêcher au monde. Des miracles pouvaient être faits dans le monde, ainsi que des guérisons. Mais c'étaient des membres du corps qui les faisaient, et ces membres étaient placés dans l'assemblée.

Ce chapitre montre de la manière la plus explicite que, quand bien même l'Écriture reconnaît clairement des assemblées locales dont les responsabilités et les actes ont déjà été considérés, l'action du Saint Esprit est vue comme formant une seule assemblée sur la terre et agissant en elle, *unique-*

ment sur la terre, – à l'exclusion de ce qui sera dans les cieux, cela est évident quand on considère l'exercice des dons et leur nature. Le point de vue de l'Écriture tout entière quant à l'opération du Saint Esprit est dénié par l'enseignement de l'article dont j'ai parlé, et il en est de même quant à la vraie nature d'une assemblée locale. Apollos enseignait à Éphèse ; il enseignait aussi quand il allait à Corinthe. C'était un chrétien, et par là même il appartenait nécessairement à l'assemblée des chrétiens qui étaient à Corinthe, parce que c'était l'assemblée des chrétiens qui étaient en ce lieu. Cela n'empêche pas l'exercice de la discipline, mais au contraire cela rend la discipline valide pour toute l'assemblée de Dieu.

L'épître aux Éphésiens, plus spécialement consacrée à l'instruction des chrétiens quant aux privilèges immenses des saints individuellement et de l'assemblée dans son ensemble, développe la même vérité : "Vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit". C'est dire que les Juifs et les Gentils sont réconciliés en un seul corps à Dieu par la croix. Il y a aussi une croissance jusqu'à son plein résultat, mais il y a sur la terre une habitation de Dieu par l'Esprit. Le grand sujet, c'est celui de l'unité : un seul corps, un seul Esprit, une seule espérance, réalisés sur la terre. Les dons sont dispensés souverainement et selon la mesure du don de Christ. Quand Christ est monté en haut, il a donné des dons aux hommes, les apôtres, les prophètes, les évangélistes, les pasteurs et les docteurs, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi, etc. (Éph. 4, 4-13).

Ainsi, encore une fois, l'état céleste futur est hors du sujet. Nous devons nous appliquer à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix, parce qu'il y a un seul Esprit et un seul corps. La tête étant montée en haut, il a donné des dons, non pas *dans* une église, mais dans le corps : les apôtres et les évangélistes exercent leur ministère dans le monde, les premiers de manière temporaire, les seconds de façon particulière ; les apôtres comme tels n'appartiennent à aucune assemblée particulière précise. *L'idée de membres d'une assemblée est totalement inconnue de l'Écriture*. L'expression "membre" est une figure tirée du corps humain. Nous sommes comparés à un corps, mais ce corps c'est le corps de Christ. Une assemblée n'est pas son corps, bien que localement, elle puisse le représenter. Je lis : "l'assemblée, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous"⁸.

⁸ Cp. 1 Tim 3, 15. Il est monstrueux d'affirmer, comme dit le traité, qu'une assemblée particulière, que "des disciples chrétiens ont pensé qu'il était avantageux de former", est une colonne et un soutien de la vérité, bien qu'une assemblée locale de chrétiens doive aussi représenter l'assemblée dans ce caractère, comme cela ressort de manière frappante de ce passage. En même temps, selon 1 Cor. 12, on voit que l'apôtre, en parlant d'une assemblée particulière, n'abandonne jamais le point de vue de toute l'assemblée et voit toujours l'assemblée locale comme la représentant. On

Je ne veux pas nier que la confusion qui a été prédite ne soit déjà venue. Elle nous fait d'autant plus apprécier le réconfort de la promesse : "Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux". Mais chaque fois que l'unité du corps sur la terre est contestée, le rassemblement devient simplement une association volontaire organisée. Ils ne peuvent pas prétendre prendre les Écritures pour leur guide, et en renier la doctrine qui établit leur propre position. Nous sommes "le labourage de Dieu, l'édifice de Dieu". Hélas ! du bois, du foin, du chaume ont été édifiés sur le fondement. Des hommes pervers se sont introduits, des loups sont venus, des ordonnances et le légalisme ont perverti la chrétienté. Mais cela n'altère pas la vérité divine. Dieu a vu toutes choses à l'avance, il a pourvu au chemin de l'obéissance selon la Parole, et y manifeste sa grâce. Quand nous renions une vérité scripturaire, même si nous sommes sincères et le faisons à cause de préjugés ou par ignorance, nous nous privons nous-mêmes de la bénédiction et de la sainteté qui résultent de la vérité. Ainsi, là où le principe de l'unité de l'assemblée sur la terre est rejeté, les bénédictions qui en découlent sont perdues, pour autant que notre intérêt personnel y soit impliqué. Ces bénéfices ne comportent rien moins que l'action du Saint Esprit sur la terre, qui nous unit comme membres à Christ et agit dans la mesure où il peut discerner de la droiture dans les membres ici-bas. Nier que l'assemblée est souillée par la tolérance du péché, c'est lui ôter sa responsabilité, et nier l'unité du corps sur la terre par l'action du Saint Esprit, c'est lui retirer la bénédiction de sa présence. C'est rendre la Parole de Dieu vaine sur ces deux points.

en trouve un autre exemple remarquable en Actes 20, 28.

La table du Seigneur

par W. Kelly, 1892

Bible Treasury, vol.19, p.25-27, Winschoten 1969

L'état de l'assemblée à Corinthe était sérieux. Des erreurs de doctrine et des désordres de pratique y étaient apparus. Un esprit de parti y agissait de façon inquiétante. Entre autres désordres, il semble qu'un certain nombre de saints déshonoraient publiquement le nom du Seigneur et menaçaient même de causer le naufrage de l'assemblée en participant ouvertement aux festivités des cultes idolâtres. C'est pourquoi l'apôtre, en 1 Cor. 10, 14-22, traite la question des relations du chrétien avec les pratiques extérieures d'un milieu religieux professant.

L'apôtre commence par une exhortation capitale : "Fuyez l'idolâtrie", ajoutant, avec l'humilité qu'il savait si bien associer à la dignité et à l'autorité d'un apôtre inspiré : "Je parle comme à des personnes intelligentes : jugez vous-mêmes de ce que je dis". Il souligne ensuite les contrastes entre les célébrations religieuses chrétiennes et païennes. Il présente, pour commencer, l'élément fondamental de la cène, la coupe, bien qu'elle ne figurât pas la première lors de son institution, car elle était associée de façon coupable à des pratiques païennes. "La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ ?" (en contraste avec les coupes versées en libation aux faux dieux).

Comment participer à la coupe de manière purement formaliste, en ignorant sa signification symbolique, l'identification du croyant avec Christ qui, dans un moment particulièrement solennel, offre sa vie pour lui ? Rabaisser cette coupe, expression d'une réalité aussi profonde et aussi sainte, à la valeur d'un rite païen en participant aux deux, c'était attirer les conséquences les plus sérieuses sur soi-même et sur le témoignage public de l'assemblée de Dieu à Corinthe. En fait, une telle pratique témoignait d'une complète ignorance de la nature même de ces deux actes. Les Corinthiens ne réalisaient ni la solennité du premier, ni l'impiété du second, sinon ils n'auraient pas pu associer ces coupes en buvant aux deux à la fois. L'apôtre le déclare avec force : "Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons" ; vous ne pouvez le faire avec une juste estimation du geste que vous accomplissez. La signification de la fraction du pain ne manque pas non plus d'importance. Elle exprime la communion du corps du Christ et, en même temps, l'unité intime de ses saints sur la terre : "Le pain que nous rompons,

n'est-il pas la communion du corps du Christ ? Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain". Ainsi, quel que soit le nombre des saints, leur unité spirituelle est reconnue et exprimée par la participation à un seul et même pain. L'acte de communion prouve que les enfants de Dieu à Corinthe et, avec eux, "tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre seigneur Jésus Christ" (1 Cor.1, 2) sont unis par la puissance du Saint Esprit (1 Cor.12, 13) et, de ce fait, nécessairement séparés aussi bien des Juifs que des Gentils. Pouvait-il y avoir plus grande inconséquence que de reconnaître cette vérité par la fraction du pain, tout en la désavouant par sa participation aux cultes d'idoles ?

Il aurait été vain pour ces Corinthiens de démontrer, même avec l'apparence d'une brillante sagesse, que, puisque les idoles n'étaient rien, s'asseoir à leurs fêtes n'avait aucune signification et ne pouvait causer aucun tort. Evidemment, l'apôtre ne sous-entend pas que ces divinités disposent de quelque puissance humaine, et encore moins divine (1 Cor. 10, 19). Mais prétendre que les idoles n'étaient que des marionnettes, c'était ignorer une réalité plus profonde. Les Écritures qui affirment la vanité de tout culte païen affirment aussi que "les choses que les nations sacrifient, elles les sacrifient à des démons et non pas à Dieu" (v.20 ; voir Deut.32, 17). Satan, le prince des ténèbres, et ses suppôts, maintenaient ces âmes dans les ténèbres des illusions d'un culte idolâtre. Comment les saints de Dieu pouvaient-ils légitimer, même par leur seule présence, ces œuvres des ténèbres ? C'est pourquoi l'apôtre insiste : "Je ne veux pas que vous ayez communion avec les démons". Ce point est si important qu'il ne mentionne même pas les excès scandaleux qui accompagnaient souvent ces orgies païennes ; il souligne la terrible signification spirituelle du mal : si le Seigneur préside à sa table, les démons aussi président à la leur ! Les Corinthiens ne pouvaient donc "participer à la table du Seigneur et à la table des démons" (v.21). Sinon, où était la gloire du Seigneur ? Où étaient les droits de sa sainte personne ? Voudraient-ils provoquer le Seigneur à la jalousie par un tel outrage à son Nom ? Étaient-ils plus forts que le Seigneur ? Pouvaient-ils agir de la sorte sans être punis par Lui ?

L'expression "la table du Seigneur" utilisée par l'Esprit de Dieu insiste sur l'hôte divin dont elle est la propriété. C'est la table *du Seigneur*. Elle en porte le caractère divin et saint malgré son apparence modeste. Le Seigneur est là, et son Nom et sa Personne sanctifient tout. Cette expression "la table du Seigneur" n'est pas inconnue de l'Ancien Testament. En Éz. 41, 22 et 44, 16, l'Éternel parle de l'autel de l'encens comme étant la table qui est devant lui. Evidemment, c'est pour renforcer l'idée de sa sainteté, puisqu'elle est dans le sanctuaire, dans sa présence immédiate, et qu'elle sert de support aux of-

frandes faites à son Nom. Malachie utilise aussi cette expression, d'une façon plus frappante encore, en relation avec la sainteté de l'autel (Mal. 1, 7 et 12). Dans ce passage, l'Éternel fait des remontrances aux sacrificateurs qui offraient du pain souillé sur son autel et profanaient son Nom, disant que la table de l'Éternel était méprisable. L'autel était devant l'Éternel, il était appelé de son Nom, c'est pourquoi une telle profanation était si grave. Rien ne pouvait excuser l'ignorance de ce qui était dû au Seigneur, parce que, depuis longtemps, sa Parole avait formellement défendu qu'une bête aveugle, boiteuse ou malade soit offerte en sacrifice (Lév. 22, 17-22). Mais les sacrificateurs ont pourtant délibérément désobéi à cette injonction (Mal. 1, 8). Et ce qu'ils auraient eu honte d'offrir au gouverneur, ils l'offraient à l'Éternel. N'était-ce pas traiter les choses sacrées avec la plus inexcusable légèreté ? C'était véritablement mépriser son Nom ; et c'est pourquoi la Parole du Seigneur s'était élevée contre Israël ! On voit ainsi que l'Esprit de Dieu, en s'adressant aux Corinthiens, utilise cette expression dans le même sens⁹, pour leur rappeler le caractère de dignité et de sainteté qui convient à la célébration de la cène en toute simplicité. Quand la sainteté du mémorial de la mort du Seigneur était contestée, et que cette précieuse institution était assimilée à une fête idolâtre, les saints devaient alors se pénétrer de la pensée que la table était la table *du Seigneur*. Les droits divins étaient rappelés pour montrer que l'équivoque entretenue par les Corinthiens était un manque de considération pour ce qui était appelé de son nom¹⁰.

Il est peut-être nécessaire de rappeler brièvement la distinction entre la cène du Seigneur, dont il est parlé en 1 Cor. 11, 20, et la table du Seigneur dont nous nous occupons ici. Le précieux mémorial est évoqué dans les deux cas, mais si la Parole fait une distinction entre les deux expressions, c'est pour en souligner la différence. L'expression : "la cène du Seigneur" est nécessairement en harmonie avec le sujet développé par le Saint Esprit en 1 Corinthiens 11, et l'expression "la table du Seigneur" l'est avec le sujet du chapitre 10. Les sujets de ces deux passages ne sont pas difficiles à discer-

⁹ Ces passages ne justifient pas la doctrine selon laquelle la cène du Seigneur est un sacrifice et que sa table est un autel. Comme il a été dit : "coena convivium est non sacrificium ; in mensa, non in altari" (la cène est un repas, non un sacrifice ; à la table, non sur l'autel). Les autels de l'encens et de l'holocauste sont mentionnés pour illustrer la pensée particulière qui vient d'être développée. De plus, les autels israélites sont clairement distingués en 1 Cor. 10, 18 : "Considérez l'Israël selon la chair : ceux qui mangent les sacrifices n'ont-ils pas communion avec l'autel ?" Assimiler la table du Seigneur à un autel chrétien, c'est admettre que la chrétienté n'est qu'une forme du judaïsme, ce que les épîtres aux Galates et aux Colossiens s'attachent à réfuter.

¹⁰ D'où la convenance de cette expression : "abandonner la table du Seigneur".

ner. Le chapitre 11 parle d'affaires intérieures, et le chapitre 10 de relations extérieures. Le chapitre 11 dénonce la façon incorrecte dont les saints de Corinthe célébraient la cène, et le chapitre 10, leurs relations coupables dans l'expression de la communion par la fraction du pain. Le chapitre 11 établit le contraste entre la cène et eux-mêmes, et le chapitre 10, entre la table du Seigneur et la table des démons. Manger indignement, au chapitre 11, entraîne un jugement, alors que les associations indignes, au chapitre 10, ruinent le témoignage chrétien devant le monde païen. Le chapitre 11 ne fait pas allusion à l'unité du Corps – sujet largement développé au chapitre 10 – mais mentionne plutôt les éléments qui parlent de façon si éloquente au cœur du croyant. Depuis la gloire du ciel, le Seigneur désire que soient rappelés sur la terre la trahison dont il a été la victime, sa dernière volonté, sa mort, son retour, autant de vérités qui sont vécues dans la célébration de la cène du Seigneur.

Mais les Corinthiens (11, 17-22) avaient remplacé la touchante signification du mémorial de la mort du Seigneur par un repas pris en commun, appelé agape ou repas d'amour ; et, pleins d'orgueil et d'envie les uns à l'égard des autres, ils en avaient fait leur propre repas : ce n'était plus celui du Seigneur. En fait, ils mangeaient le pain et buvaient la coupe indignement, ne distinguant pas le corps du Seigneur ; ils remplaçaient le souvenir de sa mort par de misérables considérations de dignité personnelle, à leur plus grande honte. L'apôtre leur adresse alors un sérieux appel à s'éprouver eux-mêmes, pour faire cesser ces affronts à l'égard du Seigneur.

Ces simples considérations sur ces expressions examinées dans leur contexte, selon une interprétation fidèle des Écritures, entraînent les deux conclusions suivantes :

1 – La communion avec la table du Seigneur et la communion avec ce qui y est opposé sont incompatibles, elles s'annulent l'une l'autre.

2 – La cène du Seigneur ne devrait pas être prise sans la compréhension de la signification spirituelle du symbole (1 Cor. 10, 15).

D'ailleurs, ces deux conditions sont essentielles pour une participation digne et pieuse à cet incomparable mémorial ; l'une ne va pas sans l'autre, et *les deux* sont nécessaires pour maintenir à cette divine institution sa douceur et sa sainteté primitives. Sans vouloir résoudre le problème de la possibilité de prendre la cène du Seigneur en dehors de la table du Seigneur, ou, inversement, être à la table du Seigneur sans prendre la cène (nous pensons que ces deux situations ne sont pas souhaitables), que chacun examine son propre cœur et ses propres associations, en regard de l'institution du Seigneur, dans la sainte lumière de la vérité divine. Il est grave d'appeler "table du Seigneur" ce qui est fondé sur la volonté de l'homme et non sur celle de

Dieu. Est-il droit de masquer une insoumission positive à la Parole par la prétention de confesser la sainteté de son nom, comme si le Seigneur était indifférent à sa propre cause ? Si l'autorité du Seigneur est supplantée par celle d'un homme, même sérieux et pieux, si l'action du Saint Esprit dans l'assemblée (1Cor. 12,11) est entravée ou limitée à un domaine conventionnel, si des hommes pieux qui ne peuvent pas prononcer "shibboleth" sont exclus (Jug. 12, 6), si des traîtres au Seigneur ont la possibilité de se mélanger avec les fidèles, si, en bref, les vérités claires de l'Écriture sont désavouées dans une assemblée locale, les représentants du Seigneur sur la terre ont-ils le droit de se targuer d'une vraie communion à la table du Seigneur ?¹¹ Bien que la foi individuelle et la piété puissent le réaliser, c'est une évidente contradiction qu'une congrégation de personnes affirme être réunie à la table du Seigneur sans respecter l'honneur qui est dû à son nom. Êtes-vous à sa table ? La Parole de Dieu est le seul critère, et non pas votre propre jugement.

D'autre part, participer aux symboles des souffrances et de la mort du Seigneur, alors que sa personne a perdu sa place dans les affections de l'âme, c'est profaner la cène. Chaque fidèle sait par expérience que peu de chose suffit, pendant les moments sacrés du mémorial, pour détourner l'attention du précieux souvenir de son amour. Sans même rechercher un rite fastueux et impressionnant, ni se soumettre à un légalisme formaliste sans intelligence, ni agir avec une froide indifférence, l'âme négligente est vite distraite par des pensées vagabondes, qui lui font perdre le sentiment de la douce solennité de ce moment. Il est humiliant que nos affections soient si paresseuses ! Pouvons-nous rester insensibles devant le souvenir de ses afflictions, au point qu'elles ne parviennent plus à raviver en nous le vivant rappel de sa grâce ?

Puisse l'exhortation de l'apôtre demeurer toujours devant les saints de Dieu : "Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe" (1Cor. 11, 28).

¹¹ L'application de l'expression "la table des démons" aux rassemblements sectaires dénote une grossière et malicieuse ignorance sous le couvert d'une fausse piété. En 1Cor. 10, elle ne désigne que les fêtes idolâtres et rien d'autre.

Le levain qui fait lever la pâte

Quelques remarques au sujet du levain et de sa signification concernant la discipline d'assemblée

par W. J. Hocking

Traduit de la 1^{re} édition 1931

"Ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait lever la pâte tout entière ? Ôtez (purifiez-vous du) le vieux levain, afin que vous soyez une nouvelle pâte, comme vous êtes sans levain"
(1 Cor. 5, 6-7).

Dans la première épître aux Corinthiens, l'apôtre Paul fait allusion à la propriété caractéristique du levain et place l'assemblée devant sa responsabilité de mettre hors de son sein la personne qui était coupable d'une grossière immoralité. Pour préserver la force particulière de cette image, nous examinerons soigneusement le contexte et le passage où elle se trouve.

L'état spirituel de l'assemblée à Corinthe

Le cas exceptionnel du péché survenu à Corinthe était bien connu des localités voisines (1 Cor. 5, 1). L'affaire était parvenue aux oreilles de l'apôtre qui était à Éphèse. Les saints de Corinthe semblaient indifférents à une telle immoralité manifestée au milieu d'eux. En fait, ils étaient enflés d'orgueil, satisfaits d'eux-mêmes, au lieu d'être tous humiliés et honteux devant Dieu. Ils auraient dû mener deuil et se préoccuper d'ôter du milieu d'eux celui qui avait offensé Dieu (v. 2).

L'apôtre établit alors la conduite à tenir à l'égard de cet homme qui avait commis cette mauvaise action. Il déclare qu'il ne souhaitait pas venir vers eux pour y exercer l'autorité disciplinaire qu'il possédait comme apôtre du Seigneur et dont il usait directement et personnellement pour juger certaines offenses envers Dieu. Il voulait inciter l'assemblée à agir elle-même dans cette affaire, selon sa propre responsabilité envers le Seigneur ; elle recevait en même temps, par cette épître, la direction infaillible de l'apôtre pour guider son action.

Dans cette circonstance, remarquons la sagesse souveraine de Dieu à l'égard des saints en général. Les enseignements adressés à Corinthe

constituent un exemple précieux pour la marche d'une assemblée, en tout lieu et en tout temps. Bien que l'exercice du ministère d'un apôtre ne soit plus possible aujourd'hui, les assemblées sont compétentes pour exercer la discipline dans des affaires similaires. Paul dit aux Corinthiens ce qu'il aurait fait s'il avait été là, mais il n'agit pas à leur place.

La faute à Corinthe était abominable, même au regard de la moralité païenne, et le fait n'est apparemment pas contesté. Il semble que cet homme vivait encore avec la femme de son père quand l'apôtre écrit. Et l'apôtre déclare que, s'il était présent lors d'une réunion d'assemblée, il livrerait le coupable à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé dans la journée du Seigneur Jésus (v. 3 à 5). Livrer quelqu'un à Satan était la prérogative d'un apôtre (1 Tim. 1, 20) ; elle n'est jamais attribuée à quelqu'un d'autre. Les Corinthiens avaient la responsabilité d'ôter du milieu d'eux cette personne qualifiée de méchante ; c'était un commandement énergique de la part de l'apôtre (1 Cor. 5, 13).

L'exclusion du levain pendant la Pâque

Ayant ainsi exprimé son propre jugement sur ce cas – et tous ceux qui pensaient être spirituels devaient immédiatement reconnaître cette décision comme étant le commandement du Seigneur pour eux (1 Cor. 14, 37) –, l'apôtre insiste sur l'importance et l'urgence d'assumer un tel devoir. La pureté et la séparation de tout ce qui souille sont constamment présentées dans l'Écriture comme des marques distinctives d'une profession de piété. C'est sur cette base qu'ils devaient agir.

Paul leur rappelle alors la prescription, instituée en Égypte pour le peuple terrestre de Dieu, concernant la Pâque et la fête des pains sans levain. Il était enjoint solennellement aux Israélites de se purifier de toute trace de levain, eux-mêmes et leurs maisons, avec un soin scrupuleux, durant toute la fête. Il fallait rechercher, minutieusement et systématiquement, dans chaque foyer, toute trace de levain et l'ôter immédiatement (Ex. 12, 15), de sorte qu'aucune particule de cette substance ne devait apparaître dans tous leurs confins (Ex. 13, 7 ; Deut. 16, 4). Pour bien montrer l'importance capitale, aux yeux de Dieu, de cette interdiction, les désobéissants étaient punis de mort : si quelqu'un mangeait du pain levé pendant les sept jours de la fête, il était retranché (Ex. 12, 15, 19).

Cette ordonnance pascalle, imposée de façon stricte depuis l'Exode, est un type dont l'application impose aux croyants en Christ le refus de toute association avec le mal, comme l'apôtre le montre en 1 Cor. 5. Après le sacrifice annuel de l'agneau pascal, les Israélites écartaient tout levain durant sept

jours : ils n'en mangeaient pas et n'en supportaient pas la présence dans leurs maisons.

De même l'assemblée de Dieu, durant toute la durée de son séjour sur la terre, est déclarée responsable de rester pure de tout levain de malice et de méchanceté, et de s'abstenir de tout mélange avec le mal par des associations collectives. Il est clair que cette haute mesure de sainteté ne peut pas être maintenue dans l'assemblée si du "levain" est toléré parmi les saints, car même un peu de levain pénètre la pâte tout entière, et corrompt tout l'ensemble. En assimilant l'affreuse immoralité présente dans l'assemblée de Corinthe au levain et ses conséquences, l'apôtre lui impose un devoir : "Ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait lever la pâte tout entière ? Otez le vieux levain, afin que vous soyez une nouvelle pâte, comme vous êtes sans levain. Car aussi notre pâque, Christ, a été sacrifiée : c'est pourquoi célébrons la fête, non avec du vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec des pains sans levain de sincérité et de vérité"(v.6-8).

Les quatre vérités concernant le levain

1 Cor. 5 présente deux parties bien distinctes marquées par l'emploi du pronom personnel "vous", puis du pronom personnel "nous". La première partie (début du v. 7) est adressée aux saints à Corinthe en rapport avec leur devoir immédiat ; la deuxième (fin du v. 7 et v. 8) est une exhortation générale applicable à tous les chrétiens, en tous lieux et en tous temps. Corinthe devait se purifier du levain, mais tous les saints doivent se préserver du levain, selon le caractère propre à la fête, aussi bien dans leurs relations individuelles que collectives.

Dans la première partie, la pratique juive, qui consistait à éliminer tout levain de leurs confins pendant la célébration de la pâque, est appliquée par analogie au cas d'inceste toléré à Corinthe. Ainsi, l'apôtre pose devant les Corinthiens quatre principes distincts, mais étroitement liés, au sujet du levain, pour réveiller leurs consciences endormies :

- 1 – la souillure du corps local tout entier par la présence du levain : "ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait lever la pâte tout entière ?" ;
- 2 – leur responsabilité de se purifier du levain : "ôtez le vieux levain" ;
- 3 – la conséquence pour eux de cette purification : "afin que vous soyez une nouvelle pâte" ;

4 – le contraste entre leur état de souillure et leur position normale sans levain : "comme vous êtes sans levain".

Considérons chacun de ces points un peu plus en détail.

La souillure due à la présence du levain

Tout d'abord, l'apôtre leur rappelle un fait bien connu, même en dehors des Écritures : "Ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait lever la pâte tout entière ?". La nature du levain est telle que lorsqu'une petite particule de cette substance est ajoutée à une masse de pâte pure, son caractère particulier est nécessairement transmis à toute la masse. Cette action diffuse du levain est automatique et ne requiert aucune intervention humaine. De manière silencieuse et imperceptible, cette influence subtile exerce son action jusqu'à ce que le processus secret pénètre et imprègne toute la pâte ; seul le résultat final est visible. Ainsi le boulanger, après avoir pétri sa pâte, attend jusqu'à ce qu'elle ait levé avant d'attiser à nouveau son four pour la cuisson (Os. 7, 4). Il n'est nullement besoin d'aider le levain à faire lever la pâte, bien que son action soit plus nette et plus rapide à l'abri de la lumière.

La signification scripturaire du levain est toujours le mal, et plus spécialement le mal insidieux et corrupteur que le mal violent. Le péché agit soit de manière subtile soit de manière violente : la corruption et la violence sont les deux grands caractères du péché (Gen. 6, 11). L'action de la corruption est plus sournoise que celle de la violence ; elle est donc bien suggérée par l'image du levain, qui corrompt ce qui est bon et sain. Corinthe est enseignée que même un peu de levain corrompt l'assemblée tout entière.

La responsabilité d'ôter le levain

Les Corinthiens sont ensuite invités à "ôter le vieux levain". Pour préserver la pâte de l'action du levain, ils devaient s'en purifier et l'enlever. Dans ce même chapitre, Paul dit clairement qu'ils devaient ôter le méchant du milieu d'eux-mêmes (v. 13). D'après ce verset, la personne dépravée est bien celle qui est présentée, au v. 7, comme "du vieux levain".

Dans l'usage domestique, le levain se présente habituellement sous forme d'un morceau de pâte levée, prêt à être incorporé à une autre fournée de pain (Ex. 12, 15 ; 13, 7 ; Deut. 16, 4). Ce procédé qui consiste à utiliser de la vieille pâte pour confectionner du pain levé, explique la signification du mot "vieux" appliqué dans le texte au levain. Ce qui était qualifié de "vieux" était apparu à Corinthe au milieu de ce qui était "nouveau" et divin. Le péché de la personne incestueuse était produit par "le vieil homme qui se corrompt se-

lon les convoitises trompeuses (litt. : de déception)" (Éph. 4, 22), lequel, pour le croyant, a été crucifié avec Christ (Rom. 6, 6). L'homme coupable avait "oublié la purification de ses péchés d'autrefois" (2 Pierre 1, 9). Il devait donc être ôté du milieu d'eux, de peur que le poison mortel de ses actions impures ne s'étende à toute l'assemblée. Il était, lui, le vieux levain.

Notons, en passant, que le mot "donc" qui suit le mot "ôtez" au v. 7, dans le "Texte reçu" [voir "signes et abréviations" de la version J.N.D.], est omis dans la version nouvelle de J.N.D. et la version révisée. L'instruction est suffisamment vigoureuse, impérieuse et pressante sans cette conjonction.

La conséquence de la purification

Ensuite, l'apôtre indique clairement le but immédiat de l'action disciplinaire qu'il leur ordonne. L'acte d'ôter avait pour objectif d'être "une nouvelle pâte". En ôtant celui qui faisait le mal, l'assemblée remédierait à sa condition compromise par sa tolérance. La personne qualifiée de méchante étant ôtée, l'assemblée deviendrait à nouveau collectivement ce qu'elle n'était plus au moment où l'apôtre écrivait. Alors la pâte "tout entière" serait convertie en une "nouvelle pâte", c'est-à-dire une pâte non plus souillée, mais purifiée. La présence du vieux levain les avait, dans une certaine mesure, souillés collectivement, mais leur caractère normal, pur, sans levain, serait renouvelé et restauré par cette purification.

Contraste entre leur ancien et leur nouvel état

Enfin, l'apôtre présente à l'assemblée à Corinthe la grande raison qui motive cette discipline rigoureuse. Comme souvent dans les épîtres, il base leur conduite pratique sur leur position en Christ. Ils sont obligés de préserver une réputation sans tache dans le monde puisqu'ils sont les représentants de la sainteté de Dieu. C'est pourquoi ils doivent "ôter le vieux levain... comme ils sont sans levain". Quant à leur position, ils sont sans levain. Ils sont sanctifiés dans le christ Jésus, saints par appel divin (1 Cor. 1, 2). Combien il était inconséquent et grave de supporter un mal si flagrant au milieu d'eux !

Il est fort instructif de relever la manière avec laquelle l'apôtre s'adresse à eux dans cette circonstance. Malgré leur indifférence évidente à l'égard de celui qui souillait l'assemblée entière, Paul leur rappelle : "vous êtes sans levain". L'état qui leur était conféré par grâce demeurait inchangé. Ils étaient "un temple saint dans le Seigneur" (Éph. 2, 21).

Mais l'affirmation de l'apôtre : "vous êtes sans levain", fondement de son exhortation, ne justifie nullement la conclusion que plusieurs ont tirée, à savoir que l'assemblée n'était pas souillée puisque les saints n'étaient pas coupables eux-mêmes du péché commis. Cette conclusion erronée ne peut être tirée qu'en fermant les yeux sur la première partie du même passage (v. 7), qui déclare que, bien que non coupables du péché toléré, seule l'excommunication du méchant était capable de leur donner le caractère d'une "nouvelle pâte". Tant que le vieux levain était présent, il était impérieux de l' "ôter" pour s'en "purifier". Bien que n'étant pas individuellement coupables de ce crime, ils étaient collectivement souillés tant qu'il n'était pas jugé.

Résumé des remarques précédentes

Voici un bref résumé de la portée générale de ce passage (1 Cor. 5, 6-8). L'apôtre reproche aux Corinthiens leur vanterie (v. 6) et leur orgueil (v. 2). Il leur montre que ce péché d'une exceptionnelle gravité s'était produit au milieu d'eux sans que le coupable ne soit empêché de fraterniser avec eux comme si de rien n'était. N'avaient-ils pas conscience qu'un péché non jugé souillait nécessairement la communauté tout entière ? Ne savaient-ils pas qu'un peu de levain fait lever la pâte tout entière ? Ils devaient donc ôter immédiatement le vieux levain, de manière à devenir une nouvelle (fraîche) pâte, libérée de la présence corruptrice du levain. Leur défaillance dans l'exercice de la discipline dévoilait une grave inconséquence par rapport à leur appel à la sainteté. Puisqu'ils étaient vus par Dieu comme étant "sans levain", ils devaient se purifier eux-mêmes du vieux levain, et célébrer une fête perpétuelle "avec des pains sans levain de sincérité et de vérité", séparés du moindre élément de vieux levain.

Comment le levain fait lever la pâte

Après l'exposé de l'enchaînement général des arguments de l'apôtre, nous rechercherons la signification de ces mots : "un peu de levain fait lever la pâte tout entière".

Bien des explications ont déjà été données sur ce point, cependant quelques éléments complémentaires pourront aider à une meilleure compréhension. Quelle est donc la signification précise de cette affirmation ? Quelques-uns ont prétendu que cette expression voulait dire qu'un peu de levain, toléré dans la pâte, pourrait éventuellement la faire lever. Ils nient donc que Corinthe, quand l'apôtre écrivait, fût souillée par la présence du fornicateur. Une telle conclusion n'est pas justifiée par le texte et, en fait, renverse la vérité

formelle sur laquelle repose l'injonction de l'apôtre. Ils étaient exhortés à se purifier eux-mêmes en ôtant l'homme ; ils avaient l'obligation de se purifier. Que signifierait le fait qu'ils deviendraient une nouvelle pâte en ôtant le vieux levain, si la présence de ce vieux levain au milieu d'eux n'avait pas affecté leur pureté pratique en contaminant la pâte ? Leur contact conciliant avec le fornicateur avait souillé leurs relations spirituelles dans l'assemblée et ils devaient s'en purifier eux-mêmes, ce qu'ils firent par la suite (2 Cor. 7, 11). Ils n'avaient pas tous imité l'immoralité de cet homme, mais ils toléraient sa présence, tout en professant être une assemblée de Christ, dont le levain devait être proscrit. Cette négligence à rejeter le levain constituait précisément leur faute collective.

S'ils n'avaient pas obtempéré aux directives de l'apôtre, leur condition morale impure aurait empiré, puisque, par nature, le levain continue à infiltrer la pâte jusqu'à ce qu'il l'imprègne en totalité. Corinthe n'en était pas encore arrivé à cette extrémité, c'est pourquoi l'apôtre ne décrit pas l'assemblée à Corinthe comme étant "une pâte levée". Nous non plus, ne dépassons pas la pensée de l'Écriture ! Néanmoins, ils étaient souillés et contaminés, et l'apôtre leur enjoint d'éliminer le levain du mal qui affectait toute l'assemblée. Ils ne devaient pas attendre que l'état moral de toute l'assemblée fût complètement dégradé avant d'ôter la personne impure dont la présence les avait déjà souillés collectivement. C'était le même processus qu'une maladie infectieuse qui évolue d'un stade précoce à un plein développement chez le patient.

Si un seul cas de peste éclate à bord d'un bateau, l'ensemble de tous les passagers et de l'équipage sont traités comme des porteurs possibles de la maladie et sont en conséquence placés en quarantaine. En vertu des lois maritimes générales, c'est une faute punissable d'aller à terre avant que l'autorité compétente accorde au bateau un bulletin de santé formel. En raison des intérêts de la santé nationale, le cas unique de peste peut avoir contaminé la totalité des personnes sur le bateau, même si tous sauf un sont exempts de la maladie et n'en présentent aucun symptôme. La propagation d'une maladie spirituelle serait-elle moins dangereuse pour une assemblée que la maladie physique pour une nation ?

La confusion actuelle sur ce sujet est probablement née du refus de considérer cette proposition sur le levain ("un peu de levain fait lever la pâte tout entière") comme une image du caractère général du levain. Le levain fait lever la pâte tout entière : c'est un fait constaté indépendamment du présent ou du futur, d'une action partielle ou totale.

Il y a d'autres constructions syntaxiques similaires dans l'Écriture, telles que : "les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs" ; "la langue, ... c'est elle qui souille tout le corps" ; "le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché" (1 Cor. 15, 33 ; Jacq. 3, 6 ; 1 Jean 1, 7). Elles nous enseignent que la corruption, la souillure, la purification sont vraies *maintenant et toujours* en ce qui concerne respectivement les mauvaises compagnies, la langue, le sang de Jésus Christ. Les deux premières sont de solennels avertissements, et la troisième est la ressource de Dieu en grâce, toujours efficace contre la souillure.

Dans le langage courant, nous disons : "un peu de sucre adoucit la tasse tout entière", voulant dire par là que le morceau de sucre, jeté dans la tasse, transmet sa saveur à tout le liquide qu'elle contient, sans même savoir si le sucre a ou n'a pas encore eu le temps de se dissoudre et de se mélanger au contenu de la tasse. Une personne qui demande que son thé soit sucré est satisfaite si le sucre a été ajouté, même si le thé n'a pas encore été remué.

Ainsi, le levain fait lever la pâte, et l'assemblée est souillée par la présence d'un péché effectif et non jugé dans un individu. L'armée d'Israël fut défaite à Ai à cause d'un homme qui avait transgressé la parole de l'Éternel. Jéhovah dit : "Israël a péché,... ils ont pris de l'anathème, et même ils ont volé, et même ils ont menti, et ils l'ont aussi mis dans leur bagage", alors que le butin de Jéricho fut trouvé uniquement dans la tente d'Acan (Jos. 7, 11). Il était ce "peu de levain" contaminant tout le camp, et la vallée d'Acor fut témoin du jugement du mal par le retranchement d'Acan.

Le degré de diffusion du levain dans une assemblée n'entre évidemment pas en considération dans le jugement de l'apôtre en 1 Cor. 5. L'exhortation de l'apôtre ne repose que sur la présence effective du levain. L'homme avec une plaie de lèpre aussi bien que l'homme "plein de lèpre", tel celui qui vint vers le Seigneur (Luc 5, 12), sont impurs cérémoniellement ; ils devaient être exclus du camp d'Israël. La discipline était toujours obligatoire, même s'il s'agissait du roi lui-même, comme dans le cas d'Ozias (2 Chr. 26, 21). La présence d'un lépreux était une menace pour tous. De même, la présence d'un peu de levain parmi ceux qui, quant à leur position, étaient sans levain, était une situation anormale. L'apôtre leur enseigne à mettre fin à cet état anormal en ôtant le vieux levain, pour devenir une nouvelle pâte. Ni pain levé, ni levain ne devaient être *vus* dans tous les confins de l'Israélite durant la fête (Ex. 13, 7).

Les trois mesures de farine [Matt. 13, 33]

La signification du levain est différente dans la parabole du Seigneur ou dans la doctrine de l'apôtre. Dans les deux cas, le levain illustre la manière extraordinaire et insidieuse avec laquelle le mal se répand ; toutefois, alors que Paul exige de l'ôter immédiatement, le Seigneur ne parle pas d'une telle action ; il désapprouve même une telle mesure, tout comme dans la parabole voisine de l'ivraie. Les deux circonstances diffèrent du tout au tout, et ne doivent pas être confondues.

La parabole du Seigneur, où la femme cache du levain parmi trois mesures de farine jusqu'à ce que tout soit levé (Matt. 13, 33), n'est pas une similitude de l'église, mais du royaume des cieux. Elle concerne toute la chrétienté, c'est-à-dire la grande masse de la profession chrétienne, tout comme le champ de la parabole de l'ivraie ou le grand arbre né d'un grain de moutarde. Dans chacune de ces paraboles, un élément étranger apparaît, l'ivraie ou les oiseaux, tout comme le levain dissimulé dans la farine. Le Seigneur dépeint le mélange des fidèles aux professants dans la période où, absent de la terre, il est présent dans le ciel.

Dans l'interprétation qu'il donne de la parabole du froment et de l'ivraie, le Seigneur interdit l'éradication de l'ivraie : elle doit croître avec le froment jusqu'à la moisson, c'est-à-dire la consommation du siècle, quand le Fils de l'homme enverra ses anges pour cueillir de son royaume tous "ceux qui commettent l'iniquité". Ainsi la procédure appliquée dans le royaume est en contraste avec celle qui doit être appliquée dans l'église selon 1 Cor. 5. Le Fils de l'homme fera plus tard dans son royaume ce que ses serviteurs sont appelés à faire maintenant dans l'assemblée. Dans les évangiles, le levain demeure et se répand ; dans les épîtres, il doit être ôté pour qu'il ne puisse pas se répandre. Dans les évangiles, le levain est caché, mais dans les épîtres il est connu.

Les sujets de ces deux passages sont tout à fait distincts bien que le symbole du levain reste pareil. En Matthieu, le levain illustre l'extension du mal dans la chrétienté, jusqu'à la corruption totale et uniforme de la masse contaminée. Cela est sans relation avec les exhortations des épîtres pour ôter les méchants de l'assemblée du Dieu vivant. Cette parabole de notre Seigneur ne peut pas excuser la négligence envers l'injonction apostolique d'ôter le vieux levain.

Le levain et la fausse doctrine

"Un peu de levain fait lever la pâte tout entière" (Gal. 5, 9). Ici, la signification du levain n'est pas développée aussi largement que dans les Corinthiens. Néanmoins, ce passage est un guide de grande valeur dans les questions de discipline d'assemblée ; il est un complément important de 1 Cor. 5. Le levain désigne la fausse doctrine introduite dans les assemblées de Galatie : plusieurs rassemblements chrétiens étaient concernés par cette question, alors que 1 Cor. 5 se référait à la seule assemblée de Corinthe.

La leçon importante de ce passage de l'épître aux Galates est que la fausse doctrine est du levain, destructeur de la pureté de l'assemblée au même titre que le mal moral. En conséquence, l'obligation imposée à l'assemblée à Corinthe de se purifier du vieux levain était la même pour les assemblées de la province de Galatie.

Selon cette épître, des faux docteurs cherchaient, en Galatie, à mettre à nouveau les disciples sous la servitude de la loi, obligeant même les gentils à respecter les prescriptions de la loi de Moïse. Dans leur zèle charnel, ils contraignaient les croyants en Christ à être circoncis (6, 12-13). Mais l'apôtre avertit solennellement ceux qui se faisaient les avocats du système légal, : "Christ ne vous profitera de rien" (5, 2-4). Et il continue : "Vous couriez bien, qui est-ce qui vous a arrêtés pour que vous n'obéissiez pas à la vérité ? La persuasion ne vient pas de celui qui vous appelle. Un peu de levain fait lever la pâte tout entière" (Gal. 5, 7-9). Évidemment, la croissance des croyants galates dans la vérité de l'évangile était contrecarrée par ces docteurs de la circoncision qui savaient les fondements de la liberté chrétienne assurée par l'œuvre rédemptrice de Christ sur la croix. Les saints étaient arrêtés dans leur course. Cette doctrine malsaine introduisait un élément corrupteur capable de vicier tout l'enseignement de l'Esprit. "Un peu de levain fait lever la pâte tout entière", dit Paul. Sa présence altérerait le caractère de l'ensemble de la foi chrétienne gardé par les assemblées, et l'influence de ces paroles corrompues était en train de ronger "comme une gangrène" (2 Tim. 2, 17).

Si donc le levain représente la malice et la méchanceté en 1 Cor. 5, 8, il figure ici le mauvais enseignement. La fausse doctrine corrompt et souille la vérité et, comme le levain, s'étend sans peine dans la pâte pure. Il est donc primordial de se protéger contre cet agent subtil de corruption parmi les saints. Notre Seigneur ordonna à ses disciples d'être en garde contre le levain de la doctrine des pharisiens et des sadducéens (Matt. 16, 6, 11, 12), et il est important de noter que son avertissement précède immédiatement la désignation du fondement de son assemblée. Le Seigneur savait quelle cor-

ruption serait introduite au milieu des saints par des hommes qui se lèveraient, annonçant "des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux", et causant "les divisions et les occasions de chute par des choses qui ne sont pas selon la doctrine qu'ils avaient apprise" (Actes 20, 30 ; Rom. 16, 17).

Le levain, figure de l'immoralité et de l'enseignement erroné

Ces deux passages, 1 Cor. 5 et Gal. 5, nous enseignent qu'une vie immorale et qu'un faux enseignement doivent être considérés comme souillant l'assemblée tout entière, et non pas seulement ceux, dans l'assemblée, qui sont personnellement coupables d'actes immoraux ou de fausse doctrine. Dans de tels cas, l'assemblée est responsable envers le Seigneur d'ôter du milieu d'elle-même le méchant après un examen dûment réfléchi. C'est le seul moyen approprié à une purification collective.

Si, par indifférence, l'assemblée néglige de se purifier du vieux levain, elle perd son caractère d'assemblée de Dieu : elle désobéit à la Parole de Dieu et déshonore le nom du Seigneur. Elle entérine le désordre de la grande maison décrit en 2 Tim. 2, 20-22, dont les fidèles sont appelés à se purifier eux-mêmes. Si l'assemblée ne veut pas se purifier elle-même en excommuniant celui qui fait le mal, l'individu doit agir pour la gloire du Seigneur en se séparant de ce qui tolère un état de souillure.

Il est significatif que le mot grec utilisé pour cette action de purification radicale et consciencieuse (*ekkathairo*) n'apparaisse que deux fois dans le Nouveau Testament, une fois comme une action enjointe à l'assemblée, et une fois à l'individu. A celle-là, l'exhortation est : "ôtez le vieux levain" ; et à celui-ci : "si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci (les vases à déshonneur), il sera un vase à honneur..." (2 Tim. 2, 21). L'injonction est claire. "Écouter (obéir) est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers" (1 Sam. 15, 22).

Le levain après la cuisson

Quelques-uns ont cherché à justifier leur refus d'exercer la discipline dans l'assemblée par la constatation que le péché existe nécessairement dans toutes les assemblées chrétiennes, selon les paroles de l'apôtre : "si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous" (1 Jean 1, 8). Puisqu'il est impossible de trouver

une assemblée où le péché, ou le levain, est entièrement absent, ils prétendent être déchargés d'une quelconque responsabilité.

Il suffirait de répondre que ces raisons sont nécessairement injustifiées en face des injonctions directes que nous avons considérées ; mais la figure du levain apporte sa propre réponse au prétexte de laxisme. Le levain est une portion de farine dans laquelle des agents de fermentation sont actifs. Comme on l'a dit, "le levain vient de la corruption et corrompt lui-même la masse à laquelle il est mélangé". Cette propriété du levain de transmettre son pouvoir est stoppée quand il est placé dans un four chauffé. Le levain se propage dans la pâte, mais pas dans un pain cuit. Un morceau de vieille pâte fera lever et gonfler toute une masse de pâte, mais un morceau de pain levé et cuit a perdu cette faculté.

La Parole distingue, dans les ordonnances cérémonielles typiques de la loi, le levain cuit et non cuit. Le levain ne devait jamais être offert à l'Éternel (Lév. 2, 11), mais l'offrande de pains levés et cuits était prescrite en certaines occasions. Par exemple, à la fête des semaines ou fête de Pentecôte, les Israélites devaient offrir deux pains en offrande tournoyée, "cuits avec du levain". C'était "une offrande de gâteau nouvelle", exceptionnelle, les offrandes de gâteau ne contenant d'habitude aucune trace de levain (Lév. 23, 16-17). L'offrande de gâteau sans levain est une figure de Christ, alors que les deux pains levés et tournoyés sont un type de l'assemblée formée par le Saint Esprit à la Pentecôte. Dans le premier cas, "il n'y a point de péché en lui" (1 Jean 3, 5), et dans le cas où le levain est cuit avec le feu, "Dieu... a condamné le péché dans la chair", en Christ, parfaite offrande pour le péché (Rom. 8, 3). Selon les ordonnances relatives au sacrifice de prospérités, image de la communion de Dieu avec son peuple, l'adorateur devait apporter à l'Éternel à la fois des gâteaux sans levain et du pain levé (Lév. 7, 12-13). Ceux-là mettent en relief la pureté personnelle de Christ, parfaite et sans tache ; celui-ci caractérise l'adorateur, dont la nature pécheresse est passée sous le feu du jugement de Dieu dans le sacrifice de Christ. Les deux offrandes sont nécessaires et acceptées.

Ainsi, le levain cuit perd la faculté de transmettre ses propriétés de fermentation ; c'est une figure du croyant chez lequel le péché est toujours présent, mais jugé par Dieu, rendu inopérant et inoffensif par le jugement qui est tombé sur Christ, offert Lui-même en sacrifice. C'est quand un croyant cesse de réaliser ce caractère de sainteté que le péché travaille dans ses membres. S'il vient à négliger la confession de ses péchés pour être purifié de toute iniquité, il devient ce que l'Écriture appelle du "vieux levain", c'est-à-dire un agent actif pour propager le mal parmi ses frères. Dans un tel cas, il est sujet

à la discipline de l'assemblée dans laquelle il se trouve, et doit être mis dehors.

L'injonction d' "ôter le vieux levain" est un exemple de l'exactitude minutieuse du langage scripturaire. Il est évident qu'elle fait allusion au commandement originel donné aux Israélites en Égypte d'ôter le levain de leurs maisons dès le premier jour de la fête des pains sans levain (Ex. 12, 15). Si le levain était mélangé avec de la farine humide et que la fermentation ait commencé, il ne pouvait plus être ôté, à quelque stade du processus que ce soit. L'Israélite devait alors détruire toute la masse contaminée, la traitant tout entière comme du levain. Elle ne pouvait plus être transformée en une nouvelle pâte. Il est clair que l'exhortation de l'apôtre en 1 Cor. 5 fait référence à l'élimination de tout le levain des maisons, avant la fête de la pâque, afin de pouvoir observer les sept jours de la fête des pains sans levain selon la manière prescrite. Cette interprétation est confirmée par le rapport établi entre le fait d'ôter le levain et le fait de célébrer la fête (1 Cor. 5, 7 et 8).

Résumé général

L'examen de ces passages importants met en évidence l'enseignement de l'Écriture :

1 – l'assemblée de Dieu, dans son état normal, est présentée comme étant sans levain (1 Cor. 5, 7), bien qu'une nature mauvaise, comme du levain passé au feu, habite chacune des personnes qui la composent ;

2 – la présence d'un mal moral ou doctrinal détériore la condition spirituelle de l'assemblée à un point tel que, pour maintenir son état normal de sainteté, elle est collectivement responsable envers le Seigneur d' "ôter le vieux levain" ¹² ;

3 – l'effet de cette purification est que l'assemblée devient une nouvelle pâte, qualificatif qui ne peut pas lui être appliqué tant que le vieux levain y est laissé ;

4 – de même que la présence du levain dans la pâte ou dans la maison, durant la fête des pains sans levain, souillait l'Israélite (Ex. 13, 7), de même un

¹² Il semble qu'il n'y ait aucune raison à conclure trop rapidement que, à cause de la présence du méchant, toute relation avec l'assemblée à Corinthe devait être suspendue jusqu'à ce qu'elle ait agi en discipline. Paul lui-même espérait se rendre auprès d'eux (1 Cor. 16, 5-7) et passer peut-être l'hiver avec eux. Il annonce aussi la visite éventuelle de Timothée et celle d'Apollos (16, 10-12), et les presse de coopérer dans la collecte générale pour les saints à Jérusalem (16, 1-4).

mal moral ou doctrinal, actif et toléré dans une assemblée, souille les saints par sa présence effective ;

5 – quand une assemblée se dérobe à sa responsabilité d'exercer la discipline pour ôter le vieux levain, elle le maintient en fait dans son sein et devient semblable à une pâte entièrement levée et corrompue. La fidélité à Dieu et à sa Parole impose à chacun le devoir de se purifier soi-même selon les directives de 2 Tim. 2, 20 à 22.

Nouvelle pâte¹³

(1 Cor. 5)

par J. N. Darby

Collected Writings, vol.33, p.45-47, Winschoten 1971

Il faut établir directement à partir de l'Écriture la signification de cette expression "*nouvelle pâte*", dont on parle tellement aujourd'hui.

Se retirer d'une assemblée pour être une nouvelle pâte n'est sous-entendu nulle part dans l'Écriture. Je peux être contraint de m'en retirer pour d'autres motifs, mais ce n'est pas ce dont il est question en 1 Cor. 5. L'assemblée de Dieu est vue ici dans sa vraie nature comme une pâte sans levain, et, par voie de conséquence, nous sommes invités à célébrer la fête avec des pains sans levain de sincérité et de vérité. Et puisque le levain a été introduit, les Corinthiens sont appelés à ôter ce vieux levain, afin qu'ils soient une nou-

¹³ Cet article est important historiquement, car il montre la vigilance et la fermeté des frères de l'époque du Réveil, tant devant les dangers de sectarisme que de laxisme. C'est en effet au cours des années 1860 à 1880 qu'est né parmi les frères le mouvement appelé "Nouvelle pâte". Ses caractères, assez discrets au départ, apparurent bientôt si graves qu'ils s'y opposèrent avec fermeté, avant même la division "Kelly" de 1881, et s'en séparèrent énergiquement dès qu'il manifesta son vrai caractère. L'examen de ce document appelle deux remarques :

Ce mouvement, appelé aussi "cluffisme", du nom de Cluff, son principal initiateur, se révéla empreint de sectarisme et de mysticisme. Les adeptes devaient être initiés à cette nouvelle doctrine, laquelle prétendait qu'on devenait soi-même la "nouvelle pâte" en se mettant à part du mal et des frères. Il prétendait conduire à une spiritualité supérieure, fondée sur une application mystique de 1 Cor. 12, 1-10 ou de Col. 3, 1-11 (voir N.Noel, *The History of the Brethren*, vol. 1, p. 300 ; J. N. Darby, *Coll. Writ.*, vol. 23, p.181 à 226, 274 à 276, 278 à 294 ; et surtout vol. 29, p. 305 à 316 ; vol. 33, p. 45-47 qui font l'objet de la présente traduction).

Cette doctrine n'était pas, comme son nom pourrait le faire supposer, une application excessive de 1 Cor. 5 à une situation où, le mal n'étant pas encore suffisamment manifesté, on fût conduit à une position outrancière non justifiée. Il s'agissait en fait d'une déformation grossière de tout le passage, par l'application spécifiquement individuelle de ce que la Parole applique à l'assemblée locale tout entière : "*Ôtez le vieux levain, afin que vous soyez une nouvelle pâte*" (1 Cor. 5, 7). Les frères, en s'élevant contre cette fausse interprétation, ont insisté sur l'impérieuse nécessité pour l'assemblée locale tout entière, et non pas seulement pour l'individu, de se séparer du mal moral et doctrinal. (ndt)

velle pâte, comme ils sont sans levain. La discipline s'appliquait à tous pour ôter tout le levain afin que, une fois ôté, l'assemblée dans son ensemble puisse être une nouvelle pâte. On ne trouve nulle part dans l'Écriture qu'il faille sortir pour être une nouvelle pâte. La nouvelle pâte envisagée ici, c'est l'assemblée tout entière, purifiée par l'éradication du levain ; le passage est parfaitement clair. Le corps tout entier des saints doit être partout une nouvelle pâte.

Mais, comme j'y ai fait allusion au cours des discussions, il faut relever un élément moral important plus large dans son application. Les entretiens à London Bridge ont provoqué une grande crainte chez de nombreux frères conscients d'être en communion avec une assemblée où un mal positif était toléré. La nécessité de la séparation du mal s'imposait au cœur, et un grand embarras en est résulté. C'était une réelle épreuve : celui qui prononce le nom du Seigneur doit se séparer de l'iniquité, et jusqu'ici ces frères étaient associés collectivement à l'infidélité. Je fais, certes, la différence entre quelqu'un qui porte le nom de Christ tout en marchant mal individuellement et quelqu'un qui est ecclésiastiquement en relation avec ceux qui marchent mal. Mais le bien doit être appelé bien, et le mal mal. Et il n'est satisfaisant ni pour le cœur ni pour la conscience d'être en communion ouverte avec le mal. Et puisque la chose mauvaise, prétendument jugée, était encore tolérée par ceux auxquels ces frères étaient liés, leur conscience n'était pas à l'aise. Plusieurs ont pensé quitter les frères. J'ai été exercé au plus haut point par ce réel problème, et je suis d'accord avec eux quant à leur appréciation du mal. Mais je ne pense pas que la désertion fût le remède. Elle ne remédie pas au mal. Elle satisfait peut-être la conscience individuelle, mais elle abandonne les saints à leur sort. Je pense que non seulement elle n'a pas remédié au mal, mais qu'elle ne pouvait pas y remédier par ce moyen humain.

Mais il y avait une autre difficulté. Ceux qui pensaient pouvoir appliquer un vrai remède [en s'occupant des saints dans un mauvais état sans les abandonner], n'avaient plus aucune influence sur eux. Là encore, je pense que le Seigneur n'a pas abandonné son peuple, et ce n'était pas ma place d'intervenir comme un chargé de mission. J'étais de ce fait considéré comme infidèle par ceux qui étaient d'avis de quitter leurs frères. Bien que sympathisant avec eux, m'étant personnellement occupé du mal, mon intervention n'aurait pas été le chemin de la foi. J'ai mis ma confiance en Dieu pour qu'il veille lui-même sur son témoignage, et ce ne fut jamais en vain.

Il y avait un troisième aspect à ce problème. Certains, sous le nom populaire de "cluffisme", professaient sans complexe occuper une position de supériorité affirmée. Ils prétendaient se placer sur un terrain très élevé qui devait les conduire au troisième ciel, où Christ était communiqué à l'âme dans les caractères qu'il revêt là-haut pour nous comme notre justice divine. J'ai tou-

jours constaté que ce principe remplissait les personnes d'elles-mêmes. En fait, son origine était un mysticisme immonde et charnel, pas manifeste chez tous, mais tel qu'un de ses adeptes soutenait que cette doctrine ne pouvait pas être présentée en présence de femmes. Cela a été affirmé pour en condamner le principe, mais je doute, d'après ce que j'ai entendu, qu'il en soit ainsi. Cela a engendré un sentiment de prétention à être le seul vrai résidu, les frères étant considérés comme laodicéens. Ce mouvement reposait aussi sur toutes sortes d'élucubrations concernant Philadelphie. Je crois que toutes ces théories sont des tromperies. En effet, les quatre dernières églises vont toutes jusqu'à la fin et les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse sont une appréciation générale de Christ sur l'église, avec une promesse à celui qui vaincra dans les circonstances où se trouve l'assemblée. C'est une erreur de penser que ces assemblées passent d'un état à l'autre par une sorte de séquence naturelle.

En résumé, il importe de dénoncer trois erreurs sérieuses présentes dans ce mouvement :

- Premièrement : quelques "*femmelettes*" (2 Tim. 3, 6-8) élaborent cette théorie de la nouvelle pâte avec la prétention d'être cette nouvelle pâte, en donnant un sens incorrect à tout le passage de 1 Cor. 5 ;

- Deuxièmement : la conscience est travaillée à juste titre par le contact avec le mal et par le mauvais état spirituel, mais la foi a manqué ; la confiance dans la fidélité de Christ pour les siens et son témoignage a faibli ;

- Troisièmement : le "cluffisme" est un mouvement prétentieux et dépourvu de connaissance de soi-même ; plusieurs chères personnes y sont allées par aspiration à plus de spiritualité et ont été trompées par de belles promesses. D'ailleurs, deux des principaux adeptes de ce système à Edimbourg et un troisième à Cork ont été exclus pour conduite immorale. Je pense beaucoup plus de mal de ce système qu'auparavant parce que, bien qu'insensé, je le croyais honnête.

La nouvelle pâte est présentée dans l'Écriture – c'est une question d'une grande importance pour les croyants – comme l'application des principes divins de sainteté et de vérité, ainsi que de dévouement, à tout l'ensemble de ceux qui portent le témoignage. Là réside la véritable force de la nouvelle pâte. Il peut paraître osé de parler de la compagnie des porteurs du témoignage, mais je ne le crois pas. Je crois qu'il y a des points particuliers que Dieu mettra en lumière, mais il fait beaucoup plus par le moyen d'un témoignage fidèle. Il cherche moins aujourd'hui à nous occuper du mal qu'à faire jaillir un témoignage en grâce – des plantes qu'il a lui-même plantées – sous les clairs rayons du soleil, après la pluie.

Séparation du mal et sainteté pour le Seigneur

par H. C. Anstey

Christian's Friend, 1880, p.285-294 et 325-332

Une nécessité absolue pour un vrai témoignage

Une doctrine dangereuse se répand, celle de reconnaître l'importance de la séparation du mal comme principe divin immuable, sans pour autant admettre la nécessité de l'appliquer immédiatement. Les conséquences sont des plus désastreuses pour le témoignage.

Cette doctrine se présente sous deux aspects : d'une part, on indique le remède contre le mal ; d'autre part, on insiste pour attendre avant de l'utiliser. Quand le mal est manifeste, en sous-estimer l'importance et patienter au lieu d'agir est, selon l'Écriture, faux et nuisible pour nous. Il ne saurait y avoir de vrai témoignage avec de tels principes. Seul Dieu peut nous délivrer, dans sa grâce, d'une telle attitude. Il n'y a qu'un seul chemin sûr pour agir face au mal, c'est de s'en séparer. Le mal, quelque forme qu'il revête, qu'il provienne de l'extérieur ou de l'intérieur, n'est pas de Dieu, mais les saints le sont : "Pour vous, ... vous êtes de Dieu" (1 Jean 4, 4) ; "Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement" (1 Thess. 5, 23). Ainsi le mal procède de Satan. Il doit être extirpé de tous ceux qui désirent être en communion avec Dieu. Le Seigneur lui-même l'a condamné en s'offrant à la croix.

J'insiste sur le fait que la séparation du mal est un principe divin qu'il est *primordial* d'appliquer sans délai ; sinon, aux yeux de Dieu, je m'identifie avec le mal, je suis souillé et ne peux plus être un témoin pour Lui. Je me propose d'attirer l'attention du lecteur sur les preuves qu'en donne la Parole.

Quelle est l'origine du mal ? "Dieu sait qu'au jour où vous en mangerez vos yeux seront ouverts, et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal" (Gen. 3, 5). Cette suggestion de l'ennemi amène l'homme pour la première fois en face du mal. En écoutant avec complaisance Satan, il fait connaissance non seulement du bien, mais aussi *du mal*. Quel fut le résultat ?

L'homme n'agit pas selon la pensée de Dieu en tardant à se séparer du mal. Il tombe, et, au lieu d'être un témoin pour Dieu, une preuve de sa bonté qui l'a établi comme le chef-d'œuvre de la création, il perd toute confiance en

Dieu, ne le reconnaît plus comme son créateur seul bon. La méfiance, la suspicion, la crainte et l'épouvante de Dieu le saisissent.

On ne contrarie pas Dieu dans ses plans. Il agit selon sa grâce et annonce alors un moyen qui n'était pas nécessaire tant que le mal était inconnu. Dieu veut l'homme séparé du mal. La mort seule peut l'ôter maintenant. Tous les sacrifices, types de la mort de Christ, nous enseignent que celle-ci est indispensable pour que nous puissions nous approcher de Dieu. Elle se place entre nous-mêmes, qui sommes identifiés au mal, et Dieu.

Mais outre cela, la famille de la foi, qui s'approprie cette vérité, doit aussi être séparée de toute association avec les hommes qui marchent dans le péché. En requérant la mort d'une victime choisie par Lui, Dieu enseigne qu'Il est séparé du mal et exige de l'homme qu'il soit tel pour s'approcher de Lui.

Cela ressort des offrandes de Caïn et d'Abel. Ces hommes furent les premiers à désirer s'approcher de Dieu après que le péché fût entré dans le monde. Abel offrit une victime. Hébreux 11 nous enseigne qu'il le fit *par la foi*. Caïn le négligea. Il fut déclaré incrédule. Cela nous amène aussi à la séparation dans l'association. La famille de la foi, avec Abel, reconnaît la nécessité de la mort d'une victime, et les descendants de Seth sont distincts de ceux de Caïn (Gen. 5). De cette famille de la foi naquit Noé que Dieu préserva du déluge lorsqu'il détruisit la famille incrédule et impie. Cette histoire nous apprend aussi que, si Dieu a une grande patience, il y a un moment où il éloigne le mal de sa présence, mettant une séparation définitive entre le péché et lui-même. Mais elle nous enseigne encore que Dieu regarde avec satisfaction ceux qui, avant que vienne le jugement, cherchent à marcher dans la séparation du mal.

Dans la famille de Noé, après le déluge, nous retrouvons le même principe. Les enfants de Sem sont cités à part de ceux de Cham et de Japheth. Dans l'énumération de ces derniers, nous trouvons la mention des ennemis de Dieu, les nations de Canaan qu'Israël devra détruire entièrement, et aussi tous les gentils selon leurs familles et leurs nations (Gen. 10, 5).

C'est à Abram, de la famille de Sem, que Dieu énonce distinctement le principe de la séparation du mal. Quoique Dieu ait dit par Noé : "Béni soit... le Dieu de Sem", ses descendants, après beaucoup de générations, ont sombré dans l'idolâtrie. Abram habite Ur des Chaldéens. Il est identifié avec le mal qui s'y trouve. Il sert d'autres dieux (Jos. 24, 2). Le Dieu de gloire lui apparaît et l'appelle à concrétiser une triple séparation : "Va-t'en de ton pays, et de ta parenté, et de la maison de ton père" (Gen. 12, 1). Hébreux 11, 8 nous dit que : "Abraham... obéit... et s'en alla, ne sachant où il allait". Le Saint Esprit se plaît toujours à reconnaître tout ce qu'il peut approuver en nous. Mais nous savons qu'Abram n'alla pas en Canaan tout de suite. Il ne quitta pas sa

parenté : il prit Lot avec lui. Il ne se sépara pas de la maison de son père : il emmena Térakh avec lui. Au début, il n'atteint pas l'endroit choisi par Dieu. Il habite en Charan jusqu'à la mort de Térakh. Puis Lot est un sujet de trouble jusqu'à ce qu'il s'en sépare (Actes 7, 3-5 ; Gen. 11, 31-32 ; 12, 1-4 ; 13, 12). Dieu doit l'amener à briser tous ces liens afin que son serviteur soit libre. Dès que cela est réalisé, le Saint Esprit nous rapporte que l'Éternel parla avec Abram d'une façon beaucoup plus intime qu'auparavant. Il semble que le cœur de l'Éternel ait attendu la mort du père et la séparation d'avec Lot pour pouvoir répandre des bénédictions infinies. "Et l'Éternel dit à Abram, après que Lot se fut séparé de lui : Lève tes yeux, et regarde, du lieu où tu es, vers le nord, et vers le midi, et vers l'orient, et vers l'occident ; car tout le pays que tu vois, je te le donnerai, et à ta semence, pour toujours ; et je ferai que ta semence sera comme la poussière de la terre" (Gen. 13, 14-16).

L'histoire de Lot nous apprend plus d'une leçon sur la nécessité fondamentale et divine de la séparation du mal. Non seulement Lot lui-même n'est pas séparé, mais de ce fait il a un témoignage sans aucune puissance, et toute sa famille est contaminée. Quand, par grâce, invité par les anges, il essaie de faire sortir sa famille de Sodome, il réalise où le mal l'a conduit, lui et les siens. Les moqueries et les reproches de ceux dont il ne s'est jamais séparé frappent ses oreilles. Enfin réveillé par l'imminence des jugements de Dieu, il a assez de courage pour dénoncer la méchanceté de leurs voies. Il se rend compte, par leur mépris, de la faiblesse du témoignage de celui qui ne vit pas séparé du mal : "Cet individu est venu pour séjourner ici, et il veut faire le juge !" (Gen. 19, 9). Lui qui est venu selon son désir habiter à Sodome pour paître ses troupeaux dans une plaine bien arrosée, veut maintenant juger le mal qui s'y trouve. Les hommes méchants mettent en évidence cette inconséquence. Le bien, mélangé au mal, ne peut pas produire du bien ; le mal corrompt toujours ce qui était bien auparavant. Le levain avait été répandu dans la maison de Lot ; des liens s'étaient formés. Lot, bien que réveillé, devait constater qu'il n'avait aucune puissance pour les briser. Ses filles étaient mariées, et quand il parle à ses beaux-fils, lui qui avait été si longtemps lié au mal, il semble à leurs yeux qu'il se moque. Il réalise, par la perte de sa femme, par la mort de ses gendres dans la ville, combien fortes étaient les chaînes que l'association avec le mal avait forgées et qui liaient les membres de sa famille, tandis que lui était tiré hors des jugements de Dieu par la main des anges. Telles sont les leçons, solennelles et instructives, qui nous sont enseignées. Dieu désire qu'elles aient un effet sanctifiant sur nos voies.

Plus tard, nous apprenons que Jacob découvre et confesse l'immense importance de la séparation du mal. Pendant longtemps sa conscience avait sommeillé, alors que, par sa propre famille, à Paddan-Aram, il était en asso-

ciation avec des faux dieux. Quand Dieu lui parle et lui ordonne de se lever, d'aller à *Béthel* et d'y habiter, quelle est sa première pensée ? "Et Jacob dit à sa maison et à tous ceux qui étaient avec lui : Ôtez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, et purifiez-vous, et changez vos vêtements ; et nous nous lèverons, et nous monterons à Béthel, et je ferai là un autel à Dieu, qui m'a répondu au jour de ma détresse, et qui a été avec moi dans le chemin où j'ai marché" (Gen. 35, 2-3).

Les patriarches habitaient, séparés, dans des tentes. Ils allaient de lieu en lieu, déclarant qu'ils étaient "étrangers et pèlerins" sur la terre, en contraste avec ceux qui demeuraient au milieu du mal et jouissaient "pour un temps des délices du péché". La foi désire la communion avec Dieu. Elle ne peut se manifester que dans la séparation du mal. Elle attend pour l'avenir un endroit d'où le péché est banni. Le pèlerin et l'étranger y trouveront non seulement la communion avec Dieu, loin du mal qui les environne, mais aussi une *maison*. C'est aussi le désir de Dieu. Jusqu'à son accomplissement, Il "n'a point honte d'eux... d'être appelé leur Dieu" (Héb. 11, 16). Il a lié à toujours son nom à ceux qui, malgré leurs manquements, cherchent à marcher séparés, comme des étrangers et des pèlerins sur la terre : "L'Éternel, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous : c'est là mon nom éternellement, et c'est là mon mémorial de génération en génération" (Ex. 3, 15).

Dans le désert, à deux occasions, le peuple ne se sépare pas du mal. Le jugement de Dieu se manifeste aussitôt, comme il est écrit : "Le Seigneur jugera son peuple" (Héb. 10, 30 ; Deut. 32, 36). Lorsque les fils d'Israël adorent le veau d'or, Dieu se retire du milieu d'eux pour aller dans le tabernacle que Moïse dresse hors du camp (Ex. 33, 7-10). Combien il est solennel de voir Dieu retirer sa présence du camp souillé d'Israël, et cela parce qu'ils étaient son peuple. Dieu ne peut pas cautionner le mal. Quand ils négligent la séparation et cherchent à s'associer avec les Moabites et les Madianites (Nomb. 25), aussitôt le jugement s'abat sur eux, car l'Éternel avait dit : "Je suis un Dieu jaloux". Il les avait mis à part pour lui. Ceux qui moururent de la plaie furent vingt-quatre mille.

Nous trouvons constamment, dans l'histoire du peuple d'Israël, les mêmes enseignements dans la façon d'agir de Dieu. La lèpre et le levain sont tous deux des types du péché et de l'impureté ; ils devaient être mis hors du camp dans lequel Dieu habitait (Lév. 13, 45-46 ; Ex. 12, 15 ; 13, 7). Non seulement le levain devait être enlevé de chaque maison, mais on ne devait même pas le *voir* en Israël.

On devait veiller à tous les petits manquements (Lév. 11, 15, 18, 20, 22) "Et vous séparerez les fils d'Israël de leurs impuretés, et ils ne mourront pas

dans leurs impuretés, en souillant mon tabernacle qui est au milieu d'eux" (Lév. 15, 31).

Après le désert, Israël traverse le Jourdain et entre dans le pays promis. L'absence de séparation du mal est sa première faute grave. Acan prend de l'anathème et Israël s'enfuit devant l'ennemi. Dieu dit : "Israël a péché... Je ne serai plus avec vous si vous ne détruisez pas l'anathème du milieu de vous" (Jos. 7, 11-12). Le Seigneur insiste sur la condition pour qu'il puisse rester au milieu de son peuple : c'est qu'il se sépare du mal (Jos. 7, 13). Le peuple doit commencer par se *sanctifier*, sans attendre d'être rassemblé le lendemain, quand Dieu désignera le coupable à Josué. *Ensuite* seulement le jugement est exécuté. Il est important de comprendre que l'ignorance du péché ou d'un péché ne l'atténue pas aux yeux de Dieu. Dieu se sépare de son peuple, en raison de la sainteté de sa nature. Son peuple doit supporter les conséquences de ce retrait de Dieu. Comme on le sait, ce fut pour ce peuple la honte d'une défaite ignominieuse.

Que nous agissions ou n'agissions pas selon le principe de la séparation du mal, Dieu, lui, dans sa sainteté, le fait toujours. C'est une considération solennelle pour nous. La propre volonté peut refuser de se soumettre à Dieu. C'est le cas d'Acan. Ceux qui lui étaient associés ont dû réaliser qu'ils étaient identifiés avec ce mal. Ils en ont subi les conséquences. Le mal doit toujours être vu et jugé, non pas parce qu'il nous concerne personnellement, mais parce qu'il offense Dieu. Que sommes-nous sans Lui ? Où est le témoignage ?

Dans le livre des Juges, huit fois l'explication de la misère du peuple nous est donnée comme une plainte amère : "Et les fils d'Israël firent de nouveau ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel". Le résultat, ce n'est pas seulement une bataille perdue, une défaite devant l'ennemi, mais encore la plus terrible oppression, la persécution, la misère durant de longues années. Celle-ci ne cessera que lorsqu'un juge, suscité par Dieu, les délivrera. Ce juge se trouve *d'abord* seul en communion avec l'Éternel pour réaliser la condition du peuple ; c'est la vraie séparation. Othniel *jugea Israël* avant de sortir pour la guerre (Jug. 3, 10). De même, Débora *jugea Israël* avant d'appeler Barak pour le délivrer (Jug. 4, 5). Gédéon construisit un autel à l'Éternel, sacrifia à l'Éternel, détruisit l'ashère que son père avait faite à Baal (Jug. 6), avant que Dieu l'employât pour délivrer Israël de l'ennemi. Samson fut nazaréen dès le ventre de sa mère jusqu'au jour de sa mort (Jug. 13, 7). Tous furent employés par l'Éternel pour délivrer son peuple.

Ce livre des Juges nous enseigne une leçon qu'il n'est pas difficile de discerner, c'est que celui qui veut aider ses frères doit lui-même être en communion avec Dieu. Ce que Dieu réclame, c'est la condamnation de tout ce qui

est contraire à sa Personne. Cette communion avec Dieu pour condamner le mal ne peut pas se réaliser sans la séparation pratique qu'elle implique.

Le peuple de Dieu était choisi pour être une nation sainte. Mais il manqua à cette vocation. "La sainteté sied à ta maison, ô Éternel ! pour de longs jours" (Ps. 93, 5). Quand le prophète Ésaïe s'adresse à un peuple sur le point d'être déclaré Lo-Ammi – *pas mon peuple* –, il dit : "Ha ! nation pécheresse, peuple chargé d'iniquité, race de gens qui font le mal, fils qui se corrompent ! Ils ont abandonné l'Éternel, ils ont méprisé le Saint d'Israël ; ils se sont retirés en arrière. Pourquoi seriez-vous encore frappés ? vous ajouterez des révoltes ! Toute la tête est malade et tout le cœur défaut" (Es. 1, 4-5). Quel remède Dieu propose-t-il ? La séparation du mal. "Lavez-vous, purifiez-vous ; ôtez de devant mes yeux le mal de vos actions ; cessez de *mal faire*, apprenez à bien faire" (Es. 1, 16). Toutes ces exhortations furent vaines (cf. 2 Chr. 36, 16) : "Et l'Éternel rejeta toute la semence d'Israël, et il les affligea, et les livra en la main des pillards, jusqu'à ce qu'il les eût rejetés de devant sa face" (2 Rois 17, 20). Dieu prononça Lo-Ammi – *pas mon peuple*.

Le chemin qu'ils suivront dans un jour à venir, quand, rachetés par l'Éternel, ils retourneront à Sion avec des chants de louanges, témoignera qu'ils ne sont plus mis de côté. Les promesses de l'Éternel à leur égard s'accompliront. Ils manifesteront alors, par leur séparation du mal, que leur péché a été enlevé à toujours. C'est ainsi que nous lisons dans Ésaïe : "Et il y aura là une grande route et un chemin, et il sera appelé le chemin de la sainteté : l'impur n'y passera pas, mais il sera pour ceux-là. Ceux qui vont ce chemin, même les insensés, ne s'égareront pas. Il n'y aura pas là de lion, et une bête qui déchire n'y montera pas et n'y sera pas trouvée ; mais les rachetés y marcheront. Et ceux que l'Éternel a délivrés retourneront et viendront à Sion avec des chants de triomphe ; et une joie éternelle sera sur leur tête ; ils obtiendront l'allégresse et la joie, et le chagrin et le gémissement s'enfuiront" (Es. 35, 8-10).

Instructions aux chrétiens pour se séparer du mal

Actuellement Dieu tire du milieu des Juifs et des gentils une épouse associée à Christ (Éph. 2, 14-18). Elle témoigne de son rejet. Plus tard, elle sera manifestée en gloire avec Lui. Israël avait dit : "Nous n'avons pas d'autre roi que César" (Jean 19, 15) et "Que son sang soit sur nous et sur nos enfants !" (Matt. 27, 25). Le Seigneur, à la croix, a répondu par cette prière : "Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font" (Luc 23, 34), et il a été exaucé. Ainsi, il y a aujourd'hui un peuple racheté, appelé à marcher en séparation du mal, car les principes de Dieu ne sauraient changer. Ce qui est appliqué sous l'ancienne économie à Israël, l'apôtre Pierre l'applique aux

hommes et femmes chrétiens : "Vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple acquis..." (1 Pierre 2, 9), et aussi "Comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite" (1 Pierre 1, 15). Le Seigneur dit, en Jean 17, 15 : "Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal", et, en Jean 17, 17 : "Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité". Quant à notre sanctification pratique, nous savons que nous avons été "prédestinés à être conformes à l'image de son Fils" (Rom. 8, 29). Et cette conformité doit être en progrès constant, selon 2 Cor. 3, 18 : "Or nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit". Nous savons que, quoique nous ne soyons pas encore pleinement comme Lui, nous le serons dans son jour. "Nous savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. Et quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur" (1 Jean 3, 2-3).

Ces exhortations de Pierre et de Jean s'accordent avec les paroles de Paul : "Ayant donc ces promesses, bien-aimés, purifions-nous nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu" (2 Cor. 7, 1) ; et il avait dit plus haut : "C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai" (2 Cor. 6, 17). A Timothée, en vue des temps mauvais des derniers jours, l'apôtre dit : "Garde-toi pur toi-même" (1 Tim. 5, 22) ; "poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur" (2 Tim. 2, 22), et il donne toutes les exhortations du chapitre 3 de la deuxième épître. Ces citations prouvent bien que la négligence dans l'application du principe de la séparation du mal souille les âmes. La conscience perd sa sensibilité quand elle n'a pas très tôt horreur du mal. Le Saint Esprit est attristé. On en vient à dire que la séparation est soit accessoire, soit impossible.

Il est essentiel que l'Écriture soit notre seul guide. Laissons-nous conduire par elle dans le chemin où Dieu veut nous voir marcher, et reconnaissons que le principe de la séparation du mal est divin, souverain, et de toute première importance !

La séparation du mal commence par le jugement de soi-même. Le jugement de soi-même est la condamnation par la nouvelle nature des voies et de la conduite de la vieille nature, dont elle se sépare. Le corps de chaque croyant est le temple du Saint Esprit (1 Cor. 6, 19). Paul insiste sur cette vérité pour que les Corinthiens n'agissent pas selon leur propre volonté. "Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui" (1 Cor. 6, 17) ; l'esprit est "l'Esprit de sainteté" (Rom. 1, 4). Il condamne tout ce qui, en moi, ne peut pas s'ac-

corder avec lui. Le seul vrai témoignage du croyant est dans une marche conforme à celle de Christ dans ce monde : "Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché" (1 Jn 2, 6). Le moyen que l'Esprit emploie pour me corriger, quand je faillis en cela, c'est encore la Parole. Elle est la ressource pour le saint qui marche dans le désert : "Car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur" (Héb. 4, 12). La Parole manifeste ce qui est caché ; elle me le montre, pour le juger en moi. La Parole est aussi l'épée de l'Esprit contre l'ennemi qui se sert des passions de mon cœur, ce péché intérieur qu'il y trouve, pour me tirer hors du chemin de l'obéissance. Ainsi l'Esprit, par la Parole, vise deux buts : l'un, me faire réaliser ce qui en moi n'est pas de Lui, afin de m'amener à juger le mal et à m'en séparer ; l'autre, empêcher l'ennemi de me faire tomber dans un piège en utilisant la convoitise qu'il rencontre en moi (Jacq. 1, 14-15).

Comme homme, le Seigneur a employé la Parole pour vaincre l'ennemi. Il a toujours répondu aux tentations de Satan par des citations de la Parole. Satan ne pouvait rien contre Lui, car il était sans péché (Héb. 4, 15). Mais Christ a rencontré le tentateur comme homme dépendant (Matt. 4, Luc 4), non pas comme Fils de Dieu. Il a obtenu la victoire comme homme, sans délaissé jamais le chemin de l'obéissance.

C'est pourquoi l'apôtre exhorte les Corinthiens à se juger eux-mêmes (1 Cor. 11, 28-30). Négliger de se juger conduit à ouvrir la porte au péché et à lui permettre de se manifester publiquement, en scandale pour le nom de Christ (voir 1 Cor. 5). La Parole est ainsi l'instrument, une épée tranchante, dans la main de l'Esprit, pour nous rendre capables de juger tout mal en nous et de marcher dans l'obéissance. "Voici, écouter (ou obéir) est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des bœufs" (1 Sam.15, 22). La responsabilité du croyant est de chercher à conformer ses voies à la Parole. C'est de la plus haute importance. L'apôtre Paul le dit aux Hébreux : "Poursuivez la paix avec tous, et la sainteté, sans laquelle nul ne verra le Seigneur" (Héb. 12, 14). C'est un précepte de tous les jours pour nous tenir séparés du mal.

Mais une autre responsabilité est dévolue aux véritables disciples du Seigneur rejeté. En Jean 13, il les enseigna à prendre soin chacun de son frère, comme lui-même aima tous les siens et les aima jusqu'à la fin : "Vous m'appelez maître et seigneur, et vous dites bien, car je le suis ; si donc moi, le seigneur et le maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exemple, afin que, comme je vous ai fait, moi, vous aussi vous fassiez" (Jean 13, 13-15).

Lorsque je vois une tache sur un croyant, ma responsabilité est *d'enlever* aussitôt cette tache, de l'en laver, sans que cela affaiblisse sa propre responsabilité d'agir. Le moyen pour le faire, c'est encore la Parole. Quelle est cette tache ? C'est le péché. En cherchant à en débarrasser mon frère, j'agis en bien pour lui, pour moi-même et pour tous les membres du corps. Je suis ainsi occupé à la même œuvre que Christ accomplit lui-même à l'égard de l'assemblée : "... afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par la parole ; afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable" (Éph. 5, 26-27). "Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui" (1 Cor. 12, 26). Si un frère commet un péché contre un autre, Matt. 18, 15-18 nous enseigne la voie à suivre (voir aussi Rom. 15, 1, 7, et 2 Thess. 3, 6, 14). Si quelqu'un appelé frère commet un péché public dont il ne se repent pas, 1 Corinthiens 5 donne les directives à l'assemblée pour agir ; car, comme Israël autrefois, elle est le lieu de l'habitation de Dieu (1 Tim. 3, 15). Les hommes ont souillé cette maison qui a perdu sa beauté et sa simplicité originelles. Dieu lui-même agit en jugement envers le pécheur qui est dehors. "Le Seigneur jugera son peuple" (Héb. 10, 30). Le pécheur est dans la main du Seigneur pour le jugement, pour que la balle soit ôtée du blé (Ps. 35, 5) et "que l'esprit soit sauvé dans la journée du Seigneur Jésus" (1 Cor. 5, 5) ; "car aussi notre Dieu est un feu consumant" (Héb. 12, 29).

Si nous négligeons de nous juger nous-mêmes, Dieu interviendra. "C'est pour cela que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et qu'un assez grand nombre dorment" (1 Cor. 11, 30). Si une assemblée n'exerce pas elle-même ce jugement, Dieu lui-même châtiara. Une assemblée, par manque de spiritualité, ne se rend pas toujours compte quand des saints n'exercent pas le jugement d'eux-mêmes. Alors, elle ne peut pas agir pour ôter le mal. De tels cas réclament des soins individuels, selon Jean 13. Dieu, lui, connaît le mal et châtie sagement chacun individuellement par la maladie ou même par la mort, alors même que l'assemblée ignore pourquoi il agit ainsi. C'est de cette façon qu'il intervenait à Corinthe. Dans d'autres cas, Dieu permettra que le péché soit clairement manifesté. L'assemblée doit alors ôter le mal, selon 1 Cor. 5. La Parole de Dieu lui donne l'autorité pour juger le mal et s'en séparer, comme elle le requiert d'un individu.

Si le levain est ôté, c'est bien. C'est une cause d'humiliation. Dieu en verra alors le fruit et pourra pardonner. "Maintenant je me réjouis, non de ce que vous avez été attristés, mais de ce que vous avez été attristés à repentance ; car vous avez été attristés selon Dieu, afin qu'en rien vous ne receviez de préjudice de notre part. Car la tristesse qui est selon Dieu opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret, mais la tristesse du monde

opère la mort. Car voici, ce fait même que vous avez été attristés selon Dieu, quel empressement il a produit en vous, mais quelles excuses, mais quelle indignation, mais quelle crainte, mais quel ardent désir, mais quel zèle, mais quelle vengeance : A tous égards, vous avez montré que vous êtes purs dans l'affaire" (2 Cor. 7, 9-11).

Il peut arriver qu'une assemblée ne veuille pas ôter le levain, ne reconnaisse pas la nécessité de maintenir pur le temple de Dieu, le lieu de l'habitation de l'Esprit (1 Cor. 3, 16) où Jésus fait ses délices de se trouver et de manifester sa présence (Matt. 18, 20 ; Jn 20, 19-26). Elle désavoue ainsi cette présence divine ; elle n'a plus le droit de s'en réclamer. Dans un tel cas, la responsabilité individuelle du croyant le contraint de se séparer lui-même d'une telle compagnie.

L'Écriture m'enseigne, par plusieurs passages, d'éviter ostensiblement celui qui marche dans le mal (Rom. 16, 17-19 ; Phil. 3, 17-19 ; 2 Thess. 3, 6, 14, 15 ; 1 Tim. 5, 22 ; 2 Tim. 2, 21 ; 3, 5 ; 2 Jean 9-11 ; etc). Ainsi Paul a évité d'aller à Corinthe pour un temps, tant que le mal n'était pas jugé ; car Paul ne l'aurait pas toléré. De plus, s'il avait été présent, il n'aurait pas épargné : "Or, moi, j'appelle Dieu à témoin sur mon âme, que ç'a été pour vous épargner que je ne suis pas encore allé à Corinthe" (2 Cor. 1, 23). Cette obligation ressort clairement de l'enseignement de 2 Tim. 2, 15-26, que confirme l'apôtre Pierre : "Car le temps est venu de commencer le jugement par la maison de Dieu" (1 Pierre 4, 17).

Toutes ces directives de la Parole montrent que le seul désir de Dieu est d'être en communion avec nous. Pour qu'il puisse le réaliser, il est absolument nécessaire que nous soyons pratiquement séparés du mal.

Toutes les voies du Seigneur envers nous sont comme un fil d'or qui nous conduit à la plénitude de sa grâce. Il nous fait prendre conscience que "notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ... s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres" (Tite 2, 13-14). Ainsi nous comprenons la nécessité du jugement de soi-même (1 Cor. 9, 27 ; 11, 31), l'obligation de prendre soin l'un de l'autre (Jean 13), le devoir de l'assemblée d'ôter le levain (1 Cor. 5), et la fidélité individuelle si l'assemblée est infidèle (2 Tim. 2, 21). C'est toujours le même principe qui est placé devant nous.

Objections au principe de la séparation du mal

Ce que la Parole a placé devant nous m'amène à conclure que la seule manière d'agir selon Dieu avec le mal, c'est de s'en séparer. *Nous ne serons jamais en sécurité avant d'avoir agi de cette façon.* Dieu nous rend respon-

sables de notre association avec le mal. Examinons les objections opposées à ce principe.

Premièrement, on minimise le mal en plaidant les bonnes intentions de celui qui le fait et en faisant valoir les circonstances atténuantes qui ont fait agir. Minimiser le mal n'engagera jamais personne à l'ôter. C'est du mal lui-même que je suis invité à me séparer : "Abstenez-vous de toute forme de mal" (1 Thess. 5, 22). Les âmes pieuses admettront qu'on ne se sépare pas du mal si on l'atténue, même de la façon la plus nuancée qu'on puisse imaginer.

Ensuite, au lieu d'agir selon le principe divin de la séparation, on insiste pour user de patience et pour attendre. C'est un argument des plus spécieux et des plus subtils de l'ennemi. Il réussit souvent. On invoque, par exemple, ce verset : "Celui qui se fie à elle (la pierre éprouvée, la précieuse pierre de coin, le sûr fondement) ne se hâtera pas" (Es. 28, 16), pour justifier la volonté d'attendre avant d'agir. Si le lecteur veut bien considérer Romains 10, 11 et 1 Pierre 2, 6, il verra le sens que les apôtres Paul et Pierre donnent à ces paroles en les citant : "Quiconque croit en lui ne sera pas confus" et "Celui qui croit en elle ne sera point confus".

Rappelons-nous que Lot crut l'ange qui l'invitait à se hâter (Gen. 19, 22), que Paul, converti, fut pressé par Ananias, non pas d'attendre, mais d'être baptisé (Actes 22, 16), et que l'apôtre parle de ceux qui se sont "*enfuis* pour saisir l'espérance proposée" (Héb. 6, 18). Quand ce passage du prophète Ésaïe est employé pour empêcher une séparation immédiate et résolue du mal, je constate qu'une telle interprétation n'est pas selon Dieu.

Dans cette même optique de l'attente, on dit : "Qui de nous est parfait ? Qui est capable de jeter la pierre à son frère ?" Ici encore, je m'oppose à de telles pensées, qui procèdent d'une perversion manifeste de l'Écriture, et qui en font une application absolument fausse. Les propres paroles du Seigneur, auxquelles on se réfère, sont : "Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle" (Jean 8, 7). Il ne dit pas "*sans péchés*" (au pluriel). Il y a une grande différence entre le péché et les péchés, comme on le voit en comparant 1 Jean 1, 8 : "Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous", avec Jacques 3, 2 : "nous faillissons tous à plusieurs égards". Poser à une âme simple la question de sa propre perfection a pour effet immédiat de l'amener à détourner ses yeux du mal dont elle a à s'occuper pour s'occuper de sa propre imperfection. Que nous ne soyons pas parfaits, dans le sens où la question est posée, nous l'admettons volontiers, mais c'est tout à fait à côté du sujet dont nous nous occupons. L'Écriture nous enseigne-t-elle d'abord ce que nous devons être avant de nous amener à juger le mal et à nous en séparer ? Hélas ! s'il en était ainsi, il n'y aurait jamais jugement ou sépara-

tion de n'importe quel mal. L'apôtre a-t-il donné une autre doctrine aux Corinthiens ?

J'admets pleinement l'importance de Matthieu 7, 3-5 : "Et pourquoi regardes-tu le fétu qui est dans l'œil de ton frère, et tu ne t'aperçois pas de la poutre qui est dans ton œil ? Ou comment dis-tu à ton frère : Permits, j'ôterai le fétu de ton œil ; et voici, la poutre est dans ton œil ? Hypocrite, ôte premièrement de ton œil la poutre, et alors tu verras clair pour ôter le fétu de l'œil de ton frère". Mais je refuse de me retrancher derrière mon imperfection supposée, et bien réelle, et derrière celle des autres, en m'occupant ainsi vainement de moi-même, quand le mal dont je dois me séparer est manifeste et non jugé. Hélas ! attendre, ne pas se hâter, parce que *nous* ne sommes pas parfaits dans notre vie pratique journalière, ce que nous reconnaissons, empêche la séparation du mal et fait broncher des âmes réellement pieuses. Cela s'est malheureusement souvent produit.

Présenter d'autres principes pour justifier la patience, même en insistant sur le jugement de soi-même, sur l'humiliation ou sur tout autre disposition, au lieu de faire ce que Dieu exige, permet au levain de faire son œuvre, de souiller et d'empêcher la séparation du mal, seul principe divin pour réaliser la sainteté pratique. En outre, cette attitude fait perdre la communion avec Dieu qui est lumière, car en lui il n'y a "aucunes ténèbres" (1 Jean 1, 5). Aucune âme pieuse, je l'espère, ne sera assez téméraire pour nier ces résultats inévitables.

Une autre raison a encore été invoquée en faveur de l'attente, celle du cas particulier d'un mal qui dure depuis longtemps, dans l'assemblée ou ailleurs, toléré ou commis par un croyant qui a une bonne réputation et qui est bien-aimé parmi les saints. On ne trouve rien dans l'Écriture qui justifie une telle pensée. J'ai entendu citer ce passage : "Ne touchez pas à mes oints, et ne faites pas de mal à mes prophètes" (Ps. 105, 15), et aussi : "Pourquoi n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur, contre Moïse ?" (Nomb. 12, 8). Comme dans les cas précédents, j'ai à peine besoin de dire que c'est tordre les Écritures. Chercher à marcher en séparation du mal, avoir une conscience exercée devant un mal connu, et ne pas refuser de s'en séparer, ce n'est pas faire du tort à quelque "prophète" de l'Éternel ; c'est l'inverse, et même une bénédiction pour tous. Dans Nombres 12, le contexte nous montre bien que ces paroles sont inapplicables au sujet qui nous occupe. Il n'y avait aucun désir dans les cœurs d'Aaron et de Marie de se séparer de ce qu'ils estimaient être un mal chez Moïse – du fait de son mariage avec une femme éthiopienne –, mais il y avait l'ambition d'être ce qu'ils n'étaient pas, les égaux de celui que l'Esprit appelle l'homme le plus doux (ou : le plus humble) qui était sur la terre. C'est ce que Dieu leur reproche.

Si le mal dure depuis longtemps, ou s'il est pratiqué par quelqu'un qui a ou qui a eu de l'influence sur les esprits des saints, il y a danger de s'y habituer et de ne plus tenir compte des exigences du Seigneur. C'est une raison de plus pour ne pas attendre avant d'agir, de peur que le levain travaille, et que son influence trompe les saints et les fasse tomber dans le piège. Le témoignage des Écritures est formel : l'apôtre Paul intervient sans délai auprès de Pierre lui-même, l'apôtre estimé et aimé qui s'était laissé entraîner dans l'erreur, et auprès de Barnabas et d'autres qui étaient en danger d'être eux-mêmes souillés (Gal. 2, 11-21). Paul agit fidèlement, bien qu'attristé de devoir le faire.

On invoque encore le danger de divisions sans fin si nous nous séparons du mal. On soulève un véritable tollé : c'est la ruine de tout notre témoignage collectif ! Or le témoignage, tant individuel que collectif, cesse toujours dès que nous refusons d'agir en séparation du mal. Le seul remède, le seul moyen de restauration, c'est l'obéissance, c'est la séparation, qui est à la base de tout témoignage selon Dieu. Quelle valeur aurait notre témoignage collectif ou individuel, s'il s'exprimait par l'abandon d'une partie de la vérité divine, ou *d'un principe aussi fondamental pour nos relations avec Dieu* ? Ce principe, il nous l'a ordonné comme preuve essentielle de notre fidélité. Renoncer à ce commandement, ce serait céder à l'ennemi et abandonner Dieu. Hélas ! que sommes-nous maintenant ? Quel est notre témoignage ? Celui d'un petit résidu qui marche dans la séparation de tout mal, selon les exigences de la sainteté de Dieu. Ces témoins se trouvent réunis de nos jours dans différents lieux, assemblés à son nom, désireux de maintenir ce qui est dû au Seigneur. C'est seulement ainsi que subsiste encore un vrai témoignage pour Dieu, témoignage de la ruine de l'église, de son égarement quant aux voies de Dieu, mais néanmoins témoignage de sa fidélité : "Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux" (Matt. 18, 20), et : "Toutefois le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau : Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et : Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur" (2 Tim. 2, 19).

N'est-il pas humiliant, quand ces bénédictions si élevées sont connues, de trouver de la crainte pour agir selon les préceptes de Dieu, des excuses pour justifier un retardement, ou *toutes sortes de raisons* pour ne pas obéir aux instructions actuelles de Dieu pour son peuple ?

Excuser le mal, le minimiser de quelque manière que ce soit, qualifier la volonté de s'en séparer de division, de précipitation ou de tout autre épithète, une âme pieuse, soumise à la Parole, ne l'admettra jamais. Elle sait que le jugement du mal et la séparation d'avec lui sont *selon Dieu*. tout autre attitude n'a aucune force contre la puissance de l'ennemi. Le plus grand obstacle qu'un croyant puisse opposer au prince des ténèbres, c'est de se sépa-

rer du mal. La grâce lui est donnée pour le faire. Béni soit le nom de Celui qui peut et veut, de nos jours, employer dans ce but un résidu aussi faible que nous le sommes, pour autant que nous soyons vrais avec Lui !

La séparation du mal est une sûre défense. "Les damans, peuple sans puissance, ... ont placé leurs maisons dans le rocher" (Prov. 30, 26). Notre sagesse est d'agir comme eux, et notre force, de nous tenir tranquilles (Ps. 37, 7).

On préfère parler de réformes que de séparation. On ne soulève ainsi aucune objection. Alors que la séparation du mal est appelée division, œuvre de parti et bigoterie, les réformes sont applaudies et qualifiées de philanthropie, amour fraternel, et même *charité* ! Nous devons porter nos regards au-delà de la louange ou de la condamnation de l'homme, si nous désirons connaître ce qui est juste, et discerner l'origine de chaque chose.

Les réformes présupposent l'existence du mal. Mais tout ce que Dieu a fait est nécessairement parfait. A ce que Dieu fait, l'idée de réforme ne saurait donc être appliquée. Le concept du mal a son origine dans les propos de Satan à la femme en Éden : "Et le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez point certainement ; car Dieu sait qu'au jour où vous en mangerez vos yeux seront ouverts, et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal" (Gen. 3, 4-5). L'ennemi suggérait, à l'origine de notre race, qu'il y avait quelque chose d'imparfait dans la création de Dieu, que la femme pouvait corriger. Ce propos, auquel elle a cédé, amena la ruine. Nous savons ainsi que la pensée même de réforme est le fruit d'un arbre corrompu. En est-il autrement aujourd'hui ? Si ce principe a amené le péché et la mort, s'il a éloigné l'homme de Dieu en lui communiquant des pensées erronées, il perpétue la ruine quand on le pratique.

En préconisant des réformes, on pense qu'on pourra retenir quelque chose de bon. Quel en fut l'effet en Éden ? Pas de séparation du mal, mais séparation de *Dieu* qui est la seule source de bien. Quel en est l'effet aujourd'hui ? Que pouvons-nous retenir de bon ? Rien ne peut être retenu hors ce qui est de Dieu, et *Lui* est séparé de tout mal. Il n'y a pas d'autre voie que la croix et la sainteté pratique qui en découle pour amener l'homme en communion avec Dieu, pour le faire connaître comme Père, dans toute l'intimité des relations filiales. Mais Dieu reste Dieu, dans la sainteté immuable de sa nature. Il ne faut jamais l'oublier. Nous voyons bien que les réformes apportent la ruine et la perpétuent, et que la séparation est et reste le remède divin pour maintenir ce qui est parfait, et la condition nécessaire pour garantir notre communion avec Lui.

Le concept tant vanté de réforme ne peut pas être appliqué aux principes divins, qui sont dès le commencement (1 Jn 2, 7-8). "J'ai connu que tout ce

que Dieu fait subsiste à toujours ; il n'y a rien à y ajouter, ni rien à en retrancher ; et Dieu le fait, afin que, devant lui, on craigne" (Eccl. 3, 14). C'est le langage de l'homme le plus sage qui ait vécu ; c'est le langage de la foi aujourd'hui. Seule une complète séparation du mal nous permettra de préserver, dans toute sa pureté, cette vérité que rien ne peut être ajouté, ni rien retranché, à l'œuvre de Dieu. De cette manière, le cœur réalisera la sainteté pratique, après laquelle il soupire, et qui est vitale pour tout homme né de Dieu, depuis que le péché est entré dans le monde.

J'ai parlé de notre responsabilité – la séparation *du* mal – ; il y a aussi notre position : la sainteté *en* Dieu. Nous sommes appelés à pratiquer l'une pour réaliser l'autre, et la sainteté est impossible sans la séparation du mal ; c'est pourquoi j'ai insisté sur ce dernier principe d'une importance primordiale. Les conséquences de l'œuvre de Christ à la croix comportent les deux aspects. Aussi sommes-nous exhortés à en témoigner dans notre vie quotidienne. "Comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite" (1 Pierre 1, 15). Si j'ai foi en Dieu, je me séparerai du mal pour tendre à la sainteté : "Sortons *vers lui* hors du camp" (Héb. 13, 13). Voilà les limites de la séparation ! Je désire être comme Christ, quand il viendra, selon 1 Jean 3, 2-3. N'étant pas encore comme lui, mais sachant que je serai comme lui, je me purifie maintenant *comme lui est pur*. Voilà l'objectif positif ! L'apôtre Jean sait que le fidèle n'aura pas de cesse que ce travail soit accompli à l'apparition de ce jour où les ombres s'enfuiront et où le croyant qui aura cherché à être comme Christ sur la terre sera enfin trouvé semblable à Lui.

Le baptême

par J. N. Darby

Notes and Comments on Scripture, vol.2, p.140-153, Winschoten,
1971

Le baptême n'est jamais figuré par le Jourdain, mais par la mer Rouge. Il nous amène là où nous trouvons la nourriture et la boisson spirituelles, et c'est dans le désert que nous les trouvons. En Canaan, il n'y en a plus, la manne cesse, et le peuple mange le vieux blé du pays. Près du Jourdain, nous sommes tout près du ciel, et le passage du Jourdain nous y conduit. Le baptême ne nous amène pas à la jouissance des privilèges célestes, mais à la jouissance des provisions que Dieu nous donne pour le chemin terrestre, la délivrance du monde gouverné par Satan ne nous introduisant pas dans le lieu de l'habitation de Dieu.

Ce sujet demande à être développé plus longuement. Le sang exprime le jugement de Dieu contre les pécheurs, qui constituent pourtant son peuple, alors qu'ils sont encore en Égypte. A travers bien des épreuves, ils parviennent à la mer Rouge, où ils sont délivrés de leur ancienne condition. Leur rédemption est complète ; elle est même une figure de la délivrance finale, puisque les Égyptiens sont détruits. Mais, bien que la délivrance soit complète et qu'ils soient conduits jusqu'à Dieu, ils restent dans le monde, alors même qu'il est jugé. Le monde reste pour eux un désert, bien qu'ils y trouvent la manne, l'eau, les grappes de raisin et la direction pour suivre leur chemin. Il ne s'agit pas là d'une position céleste, mais de la position propre à Israël ou, par analogie, de celle de l'église sur la terre (bien qu'elle ait une espérance céleste).

Après le passage de la mer Rouge, c'est *Mara*, la manne, les cailles, l'eau du rocher, Amalek, autant de scènes du désert ; puis la fête de Jéthro avec Aaron et Moïse, et le retour de Séphora. Cette vie dans le désert est la conséquence immédiate du passage de la mer Rouge. Le chant du cantique de Moïse exprime que nous sommes conduits à Dieu, que les ennemis seront aussi tranquilles qu'une pierre, et que nous nous dirigeons vers le lieu où les mains de Dieu ont établi son habitation. Ils furent baptisés pour Moïse, mais Moïse lui-même n'est jamais entré en Canaan. Le désert est la place où la responsabilité de l'homme est mise à l'épreuve jusqu'à son arrivée en Canaan ; c'est la figure présentée par 1Cor. 10, 1 à 13. Ils ne furent pas baptisés pour Moïse dans le Jourdain.

Bien que la rédemption soit complète, les personnes sorties hors de la mer Rouge sont désormais elles-mêmes responsables de persévérer jusqu'au but. Cela suppose qu'elles pourraient ne pas atteindre le but du voyage. Les ressources de la grâce les garderont, si leur foi est réelle, mais leur bénédiction est conditionnelle : "si", comme en Colossiens 1, en Hébreux ou en 1 Cor. 9 et 10. La position extérieure est bien fondée sur la mort de Christ, sur une entière délivrance, mais elle est mise à l'épreuve en chaque individu. Cette mise à l'épreuve apparaît même dans les Colossiens, mais non pas toutefois dans les Éphésiens, où il n'est question du baptême qu'en relation avec la profession de la foi et la seigneurie de Christ. L'épître aux Éphésiens parle du combat, du gouvernement, de l'armure de Dieu qui rend capable de tenir ferme au mauvais jour, mais non d'un voyage dont l'issue est incertaine, bien que je sois sûr de tomber si je ne compte que sur moi-même ; et même si cela arrivait, je serais assuré d'être porté par un Autre. Tout, dans cette épître, est absolument ferme, et c'est sur cette base que le croyant est mis à l'épreuve.

Le baptême se place sur le terrain de la rédemption par la mort de Christ, et pas seulement de la protection du jugement par le sang sur les poteaux. Par le baptême, je vais plus loin : je suis amené à avoir part à ("être baptisé pour") Sa mort, extérieurement, et de là je suis appelé à marcher en nouveauté de vie. Je me tiens moi-même pour mort, si je suis vrai, si bien que je suis alors identifié à Lui dans la ressemblance de sa résurrection. Je suis appelé à me tenir moi-même pour mort au péché et pour vivant à Dieu en Lui. Je commence ma course dans ce monde sur le terrain béni de la rédemption, responsable de me tenir moi-même pour mort au péché¹⁴ et vivant à Dieu, et pour me présenter à Dieu comme vivant d'entre les morts. Et quel privilège béni de traverser un tel monde, libre par la rédemption, pour vivre pour Dieu et le servir ! L'Esprit de Dieu m'est donné, et si cela est réel, cela finira certainement bien.

Romains 6 va plus loin encore : il présente la mort de Christ comme la mort pour le péché, et nous applique l'état de l'homme Christ Jésus, homme sans péché, mort et ressuscité. Nous sommes aussi baptisés pour Sa mort, pour avoir une part en elle ; nous sommes vivants à Dieu dans le Christ Jésus ressuscité (donc vivants à Christ ressuscité – non pas vivants à la loi), le péché ne régnant plus sur nous. L'homme dans la chair était vivant, il est passé dans la mort, avec Christ, et il est identifié à Lui dans la ressemblance de sa

¹⁴ Ceci cependant est une réalité pour les chrétiens sur la base de l'intelligence spirituelle qu'ils possèdent. Le baptême les associe seulement avec la mort de Christ, extérieurement ; ils doivent alors se tenir pour morts au péché. Mais il n'est pas parlé d'être crucifié *avec Christ* tel que nous le trouvons ailleurs ("je suis crucifié") : ce fait est possible seulement quand la foi est réelle.

résurrection pour marcher en nouveauté de vie. Mais on ne trouve pas de résurrection avec Lui à proprement parler.

L'épître aux Éphésiens considère la chose d'une manière tout à fait différente : elle ne parle du baptême, au chap. 4, que comme signe extérieur d'une profession, en contraste avec l'unité du corps. Dans ce passage, nous n'avons pas à mourir, ni ne sommes morts parce que nous vivions dans le péché, mais nous étions morts dans nos péchés et nous sommes vivifiés ensemble avec Lui, ressuscités ensemble, assis ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. C'est pourquoi cette épître ne parle pas de notre justification, mais d'une nouvelle création ; nous sommes ce que Dieu fait de nous en Christ, son Artisan : nous étions morts, Christ est venu en grâce ici-bas pour nous, accomplissant l'œuvre de la rédemption, ôtant le péché, et nous introduisant avec Lui dans une nouvelle position.

La doctrine de l'épître aux Colossiens se situe entre celle de l'épître aux Romains et celle de l'épître aux Éphésiens. Une espérance est conservée dans les cieux (1, 23 ; 1, 27). Nous sommes ressuscités avec Lui (non pas seulement une nouvelle création), pardonnés de toutes nos fautes et appelés à avoir nos affections en haut où Christ est assis (cela ne signifie pas être en Lui, puisque notre vie est cachée avec Lui là-haut : 3, 1-3). Christ est notre vie, Il est en nous, nous sommes parfaits en Lui (en Lui, non parce que nous sommes assis dans des places célestes, mais parce que nous sommes parfaits). Nous sommes morts, ressuscités avec Lui, mais encore sur la terre, non pas seulement délivrés de notre ancien état, mais participant au nouvel état parce que nous avons la vie du ciel, où Il est assis. Il n'est pas question de l'union réalisée dans le corps par le Saint Esprit, mais de vie. Il est question du caractère de la vie, de la vie de Christ et en Christ dans les cieux, mais non d'union : nous siégeons là en Lui par le Saint Esprit.

A la mer Rouge, Dieu délivre et sauve son peuple ; il juge aussi le mal manifesté par les hommes. Dans les deux cas, il agit dans ce monde. Mais au Jourdain, l'homme responsable dans ce monde, pieux ou impie, disparaît. Nous devons assumer notre condition de responsabilité, et maintenant nous rencontrons la mort. Les pierres du mémorial sont dans le Jourdain. Mais nous rencontrons la mort dans le lieu même de la mort, parce que nous étions loin de Dieu. Non seulement nous subissons le jugement que Dieu avait prononcé, mais nous étions loin, abandonnés de Dieu. L'Arche vint ici-bas, elle nous tira hors de la mort, à travers la mort, et nous introduisit dans les cieux où Christ est allé après avoir glorifié Dieu. Moïse est une figure de la responsabilité légale : il vit dans le monde, meurt et n'a d'autre relation avec le pays qu'une vision lointaine, comme un homme mort, hors du monde, contemplerait les choses qui y sont ; il n'est pas une nouvelle création. Ici, Christ n'est pas vu versant son sang, ni comme le Rédempteur au

lieu même du jugement. Il prend la place de l'homme à travers la mort, y étant entré, et nous associant à Lui, la traversée du désert étant terminée, c'est-à-dire la vie ici-bas, et nous introduisant dans les lieux célestes en Lui. Le symbole du baptême n'a rien à faire avec cela. La signification du baptême, dans les Colossiens, implique notre résurrection avec Christ par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité, mais nous place sur la terre où nous éprouvons nos affections et vivons notre espérance, appelés à être bientôt dans les cieux, mais étant encore sur la terre. Notre union à Christ par le Saint Esprit n'est pas figurée par le baptême.

L'épître aux Romains donne une conclusion : vivre dans l'obéissance et la droiture ici-bas. Celle aux Colossiens présente une autre conséquence de notre position : vivre en esprit dans les cieux. Celle aux Éphésiens constate que nous sommes assis dans les lieux célestes. Ce qui est toujours en vue, c'est la présence et la puissance de Christ qui opère en nous sur la terre pour faire de nous des instruments de Dieu ici-bas.

En un mot, le Jourdain est la mort qui sépare du monde ceux qui le traversent et leur ouvre l'accès des lieux célestes qu'ils partagent avec un Christ glorifié. La mer Rouge est la mort qui rachète, délivre, et engage à vivre pour Dieu dans ce monde, et les "si" demeurent. La mer Rouge délivre et engage la responsabilité de celui qui vit dans ce monde ; s'il a la vie, il atteindra le but. Le Jourdain est la mort à tout cela et l'entrée en Canaan pour être uni à Christ.

Le baptême correspond au passage de la mer Rouge, non du Jourdain, en incluant la pensée supplémentaire de la résurrection, nos péchés étant laissés derrière nous : "nous ayant pardonné toutes nos fautes" (Col.2, 13). Je marchais dans mes péchés, quand je vivais en eux ; maintenant j'ai dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau. C'est un acte individuel, la réception intérieure d'une profession : "un seul Seigneur, une seule foi" (Éph. 4, 5). Il n'est pas question de conflit avec les puissances spirituelles de méchanceté ni de la conquête de Canaan. En Égypte, il y avait des esclaves, non des combattants ; en Canaan, il y a les hôtes du Seigneur. Dans le désert, les Israélites sont avec Dieu pour leur bien ; en Canaan, ils sont en face de Satan pour Dieu. Par conséquent, la signification du baptême va plus loin dans les Colossiens que dans les Romains, mais ne nous place pourtant jamais au-dessus du corps de Christ, ni dans le corps, ni dans l'unité du corps. Le baptême sauve, si nous lavons nos péchés en Lui, et si nous allons dans la mort en Lui, et Col. 2 ajoute que nous sommes ressuscités ; c'est donc un acte individuel. L'assemblée n'est pas appelée à mourir. Elle est première-née dans la nouvelle création, et quand nous sommes ressuscités dans le baptême, c'est par la foi en Dieu et par la résurrection de Jésus Christ ; mais ce n'est pas l'entrée dans les lieux célestes. Il n'y avait pas d'arche dans la

mer Rouge, ni de pierres dressées en son milieu ou tirées d'elle pour être un mémorial. De même, Paul n'a pas été envoyé pour baptiser, et, sans abroger le baptême évidemment, nous appelle avec soin, tels que nous sommes, baptisés ou non ; mais il a reçu une révélation au sujet de la cène, qui est le symbole de l'unité du corps pour ceux qui y participent.

J'ai ajouté ici ou là quelques notes pour bien m'expliquer sur le baptême et la nature des épîtres. Il est clair que le baptême, bien qu'il parle aussi de la résurrection en présentant Christ comme notre vie, ne nous sort jamais de ce monde, mais nous place dans une position de responsabilité, comme il est écrit : "afin que... nous marchions en nouveauté de vie" (Rom. 6, 4).

Dans l'épître aux Colossiens, il est écrit : "si du moins vous demeurez dans la foi, fondés et fermes" (Col. 1, 23). De là la force de l'avertissement dans 1 Cor. 10, 2, 5 : "... tous ils ont été baptisés... Mais Dieu n'a point pris plaisir en la plupart d'entre eux". Nous sommes appelés à marcher dans ce monde comme morts et vivant de nouveau, étant dans le désert, mais le baptême ne va pas plus loin. De là vient l'expression concernant l'église visible extérieurement : "un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême". Et nous avons une bonne conscience par la résurrection : "Lève-toi et sois baptisé, et te lave de tes péchés, invoquant son nom" (Actes 22, 16) ; nous sommes reçus parmi le peuple de Dieu responsable dans ce monde, comme les ouvriers dans la vigne. Le désert, le monde, est un endroit où les résultats servent de test. Les promesses de la foi sont sûres, nous sommes faits compagnons de Christ, "si" – dans cet aspect des choses – nous regardons à Lui, étant dans ce monde, dans un désert. Cela n'enlève rien au plein réconfort de la promesse et de la fidélité de Dieu envers la foi, mais c'est le caractère des épîtres aux Colossiens, aux Hébreux et de Pierre.

L'épître aux Romains présente un caractère particulier. Elle décrit le terrain sur lequel se trouve l'individu, l'origine et la nature de cette place. Elle ne traite pas de la profession chrétienne, sauf dans quelques exhortations, mais de la nature des choses et de leur réelle valeur. Quant au baptême, elle exprime son vrai caractère, la mort au péché : nous avons été baptisés pour la mort de Christ. En face du péché, je dois me tenir moi-même comme un homme mort : j'en ai fini avec lui. Dans le baptême, j'abandonne ce que je suis. Cela implique que Christ est mort et ressuscité, fondement de notre justification (chap. 3 et 4). Christ a accompli son travail. Notre profession est d'aller dans la mort pour avoir une part en elle pour ne plus vivre dans le péché. Dans le baptême, il n'y a allusion ni à l'église, ni au corps, ni à la maison, ni à la profession chrétienne (sinon en exhortations), mais on y trouve l'expression de la place individuelle du croyant.

La première épître aux Corinthiens s'adresse à "tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre seigneur Jésus Christ" (1, 2), ceux-ci étant supposés sincères et placés dans la position de saints, et cependant la question de leur sincérité est posée. Le problème de la position et de sa réalisation publique est examiné au chap. 10. Il est parlé du corps au chap. 12. Il est question de la profession responsable – "saints appelés, avec tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre seigneur Jésus Christ" – au chap. 1. Il est parlé du sage architecte, mais aussi de la possibilité de trouver du bois, du foin, du chaume, et des corrupteurs, au chap. 3, et du résultat, le mélange des matériaux bons et mauvais, avec l'espérance que tout sera bien à la fin, mais avec un sérieux avertissement pour le présent. De même, les épîtres de Pierre et aux Hébreux font la distinction entre les individus qui persévèrent et ceux qui retournent en arrière, bien qu'il ne soit pas question de l'église. L'épître aux Corinthiens présente le développement de l'église *sur la terre*. L'église est d'abord telle qu'il la veut, mais son édification dépend aussi de la responsabilité et du travail de l'homme ici-bas. Nous ne trouvons pas dans cette épître les conséquences futures de ce travail, comme nous les trouvons dans les épîtres aux Thessaloniciens, à Timothée et ailleurs. Rom. 11 parle de l'arbre de la promesse, mais n'expose pas la doctrine de l'église. Mais 1Cor. 3 parle du bois, du foin, du chaume comme éléments constitutifs de l'édifice de Dieu sur la terre à côté du travail de Dieu : "vous êtes...", "Dieu a placé... dans l'assemblée..." (3, 9, 16 ; 12, 28).

Les Colossiens vont plus loin que la doctrine de la justification exposée dans les Romains, et de son application dans la conduite individuelle. "Le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts" (Col. 2, 12). Les Romains font allusion au fait que nous sommes ensevelis, et les Éphésiens au fait que nous sommes "morts..., vivifiés ensemble avec le Christ" (2, 5). Mais en Colossiens, nous sommes pardonnés et vivifiés, non pas unis à lui ni assis dans les lieux célestes. Cette vérité est seulement entrevue : le saint est mort et ressuscité avec Christ, regarde en haut où Christ est assis, et sa vie est cachée avec Lui en Dieu là-haut. (Dans ce passage, il n'est pas question du Saint Esprit. Or c'est lui qui forme le corps et l'unit à Christ). Notre vie est avec Christ dans les cieux, d'où il sera manifesté, et nous aussi avec lui en gloire. L'union avec lui, la rencontre avec lui et le fait d'être pour toujours avec lui ne sont pas envisagés ici. La vérité du corps et de la tête est sous-entendue, mais le message au chrétien est : "vous êtes morts", "vous avez été ressuscités", "cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis". Cela suppose que nous sommes avec lui avant qu'il n'apparaisse en gloire, sinon nous ne pourrions pas apparaître avec lui en gloire, mais ce point n'est pas traité ici. Sur ce sujet, les Colossiens vont un peu plus loin que les Romains. L'exhortation ne dit pas "Sois baptisé pour la mort, toi, pé-

cheur vivant, afin de te tenir maintenant pour mort et de marcher dans ce monde en nouveauté de vie", mais : "étant ensevelis avec lui dans la mort, ressuscités avec lui, étant pardonnés, regardez où Christ, qui est votre vie, est assis". "Ensevelis" signifie, ici, que les croyants en ont complètement fini avec leur ancienne condition de pécheurs, et qu'ils réalisent ce fait qu'ils sont ressuscités ensemble par la foi, par l'opération même de Dieu qui a ressuscité Christ d'entre les morts. C'est aussi ce qui est envisagé dans les Romains, mais avec en plus la responsabilité de la marche. Il s'agit, en Colossiens, d'une explication donnée à des chrétiens authentiques sur la nature de leur véritable position, non par profession mais par la foi, en contraste avec les formes et les ordonnances. Il n'est pas dit : "baptisés pour", mais : "ressuscités ensemble avec". Toutes leurs fautes étant pardonnées, ils sont des "saints et fidèles frères en Christ" (Col. 1, 2).

L'épître aux Romains donne l'explication du baptême en relation avec la vie passée et la responsabilité individuelle présente. L'épître aux Corinthiens présente le baptême en relation avec le corps des professants dans ce monde, Christ étant le Seigneur. L'épître aux Colossiens en donne la signification en fonction de la place occupée par les fidèles en Christ, en contraste avec les ordonnances. Les Colossiens réalisent la circoncision dans sa vraie puissance, et pas seulement symboliquement, tout comme le baptême qui leur a montré qu'ils sont morts, ensevelis et ressuscités (c'est-à-dire sortis de leur ensevelissement) par la foi en l'opération de Dieu dans la résurrection de Christ, afin qu'ils aient leurs affections, non dans ce qui est dans le monde, mais dans ce qui est dans les cieux où Christ, leur vie, se trouve¹⁵. Toutefois ceci est l'extrême limite de la portée du baptême ; dans ce passage, il n'est pas question d'être assis ensemble avec lui à la droite de Dieu par la foi.

L'épître aux Éphésiens, bien que proche de l'épître aux Colossiens, présente un enseignement différent. Elle ne mentionne pas ce à quoi un pécheur encore vivant meurt, mais rappelle qu'un pécheur mort est créé de nouveau ; c'est l'ouvrage de Dieu. Elle ne fait pas mention du fait de mourir au péché, ni du baptême, sinon en relation avec la foi de la profession chrétienne et la seigneurie de Christ. Le corps, l'Esprit et l'espérance vont ensemble parce

¹⁵ En Col.2,12, j'ai appliqué le grec "en ho" ("en qui", ou "dans lequel", expression applicable à une personne ou à une chose) au baptême. Il n'y a aucun doute que "autô... en ho" ("avec lui... en qui") soit le sujet principal de la phrase, mais les deux utilisations du mot "ensemble" ("étant ensevelis ensemble en lui" ou "ensevelis avec lui", et "vous avez été ressuscités ensemble par la foi") semblent indiquer une relation beaucoup plus forte. Par ailleurs "dans lequel vous avez été ressuscités ensemble en lui" aurait été une construction forcée, si "dans lequel" désignait le Christ. De plus, l'expression "étant ensevelis avec lui dans le baptême" exprime bien les deux côtés : "avec lui" (Christ), et "dans lequel" (le baptême).

que " nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps" (1 Cor. 12, 13), et nous abondons en espérance par sa puissance : c'est notre commune profession. Dans l'épître aux Colossiens, il n'est pas question de justification, mais nous sommes accomplis en lui et nous avons à regarder en haut. L'épître aux Éphésiens ne parle pas non plus de justification, mais nous invite à réaliser que nous sommes assis en Christ dans les lieux célestes, que nous avons à croître en toutes choses jusqu'à lui, "à la mesure de la stature de la plénitude du Christ", et que nous avons à manifester les caractères de Dieu, lumière et amour, selon le modèle que nous avons en Christ. Naturellement, comme nous ne sommes pas exhortés à mourir à quoi que ce soit, le sujet du baptême n'est pas développé. En quelque sorte, son application est déjà passée.

La mer Rouge, dans un sens, ne connut d'autre résultat que Canaan. Ainsi en est-il de la rédemption : la terre promise, c'est pour Israël une réalité, et pour nous c'est le type du ciel. Ainsi en Exode 3 et 6, il n'est pas parlé du désert : Canaan est le propos de Dieu et le désert en est seulement le chemin. Dans ce sens, la mer Rouge et le Jourdain ont une signification semblable et, quant à la terre, le jugement est complet à la mer Rouge. Mais leur signification est très différente si nous considérons les pensées et les voies de Dieu envers nous et en nous. A la mer Rouge, il n'y a pas d'arche, les plantes des pieds des sacrificateurs n'ont pas à se poser dans les eaux, il n'y a pas l'expérience de la mort, même si elle a perdu son pouvoir. A la mer Rouge, Dieu délivre en puissance : sa verge frappe les eaux et le peuple est délivré. C'est la rédemption : les Israélites sont portés sur des ailes d'aigle et conduits à Dieu, conduits par sa puissance à la demeure de sa sainteté comme un peuple racheté et ils échappent à leur condition d'esclavage. A travers le Jourdain, ils entrent sur le terrain de la promesse. L'arche va devant eux, Christ entre dans la mort et, avec une puissance divine, il en ressort à sec, et nous passons de l'autre côté. C'est un pas que nous n'avons pas franchi de nos propres pieds et la nature ne peut pas le faire : "Tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard" (Jean 13, 36). Nous en avons fini avec le désert comme avec l'Égypte, avec la manne, avec la nuée pour nous guider, avec les conditions du désert ; le Jourdain nous place dans la position de l'épître aux Éphésiens. Ce n'est pas encore l'union avec Christ, mais nous occupons des places célestes, ce que nous pouvons réaliser par l'union en Christ par le baptême du Saint Esprit. Nous faisons alors l'expérience d'Éphésiens 6, 12.

L'épître aux Colossiens, comme je l'ai dit, reconnaît la réalité du désert pour que nous soyons "accomplis en lui". Elle nous parle aussi de la circoncision du Christ et de nous en lui comme "ceux qui sont dans le Christ Jésus" (Rom. 8, 1), mais elle nous expose aux expériences du désert. Dans l'épître

aux Éphésiens, bien que nos privilèges nous soient présentés comme l'objet d'un désir, celui de réaliser la présence de Christ dans nos cœurs par la foi et de résister au diable grâce à l'armure de Dieu, toutefois il n'y a pas de "si" quant à notre position : nous ne sommes pas ressuscités par le baptême, mais plutôt ressuscités ensemble et assis ensemble, comme Dieu a ressuscité Christ, "à cause de son grand amour dont il nous a aimés". Il n'y a pas de "si", car l'Esprit nous a scellés pour le jour de la rédemption.

En somme, le baptême nous introduit sur le terrain de la foi et de la rédemption, par la mort et la résurrection, dans une position de responsabilité. Ainsi en 1 Corinthiens 10, on peut prêcher la vérité, avoir les sacrements¹⁶, et être rejeté et tomber dans le désert.

Le don de la vie éternelle et le sceau de l'Esprit nous conduisent à la conscience d'être en Christ, unis à Lui-même dès maintenant, assis dans des places célestes, attendant d'être bientôt avec Lui portant son image. Nous sommes pleinement assurés par la foi d'être "en Christ", et d'occuper présentement une place éternelle. Nous avons la vie éternelle, une rédemption éternelle, nous sommes héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ. *De fait*, nous sommes ici-bas sur la terre, détenteurs d'une foi et d'une espérance, pour y poursuivre notre séjour vers les choses que nous espérons ; nous sommes dans le désert sur le pied de la rédemption et de la responsabilité pour en quelque manière atteindre le repos (Héb. 4, 1). Nous avons à persévérer dans les promesses auxquelles la foi se confie, dans la puissance qui nous garde par la foi pour l'héritage conservé pour nous, tout en ayant à traverser, à marcher par la foi, à persévérer, à atteindre, sans retourner à la perdition, bien que le croyant soit gardé : "Celui qui a commencé en vous une bonne œuvre, l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ" (Phil. 1, 6) ; nous savons que nous avons été préconnus par Jésus Christ pour que nous puissions connaître à l'avance le résultat en gloire de son œuvre envers nous. Ce résultat, nous n'en bénéficions pas encore, mais il donne un sens utile à notre traversée du désert. En cela, l'épître aux Philippiens est le modèle de la marche pratique. Mais tout est terrestre, même le jugement à la mer Rouge, en contraste avec le Jourdain qui débouche sur Canaan, le combat, la puissance et le gouvernement : Jéricho, Guilgal, la Pâque et le vieux blé.

¹⁶ Il ne s'agit pas des sept sacrements de l'Église catholique (baptême, cène, confirmation, repentance, ordination, mariage, extrême-onction), mais d'un geste public témoignant de l'adhésion à une vérité scripturaire. Dans ce sens, nous en trouvons deux dans la Parole : le baptême et la cène. (ndt)

Le Jourdain est, en un sens, une répétition de la mer Rouge. Dans les deux cas, c'est la mort comme en Rom. 3, 20. La mer Rouge offre la possibilité d'une réconciliation (Rom. 5, 11). Mais le Jourdain présente la mort et la résurrection avec Christ pour entrer dans la position et la puissance d'un Christ glorifié (Rom. 5, 12 à 8, 39).

L'épître aux Corinthiens est extrêmement importante, parce qu'elle nous présente ensemble la profession chrétienne et la vraie église : l'assemblée de Dieu formée de tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur (un seul Seigneur, une seule foi), et l'assemblée comme corps. Elle nous présente aussi un sacrement extérieur, le baptême, qui ne préservait ni les Corinthiens ni les Hébreux de tomber. De fait l'édifice de Dieu peut être construit avec du bois, du foin et du chaume. C'est l'église sur la terre, supposée telle avec tous ses privilèges, mais responsable : "Affermissez-vous jusqu'à la fin" (1 Cor. 1, 8 ; 16, 13). Les Corinthiens étaient des hommes charnels, bien qu'ils ne fussent pas supposés être dans leur état naturel dans la vie de Dieu. C'est pourquoi ils sont invités à prendre garde, comme au chapitre 10 : "Vous êtes l'édifice de Dieu" (1 Cor. 3, 9), mais il peut renfermer du bois et du foin. Ils formaient le temple de Dieu, même si ce temple peut être corrompu. Leurs corps sont les membres de Christ, les temples du Saint Esprit, mais l'apôtre est prêt à livrer l'un d'entre eux à Satan. Il peut écrire : "Celui qui est faible... périra", et "... pour ne pas être une occasion de chute pour mon frère" par l'usage de la viande (1 Cor. 8, 11, 13). Toutefois le Seigneur gardera sûrement les siens. Il nous a tous appelés pour le même but (1, 7-9), et si les chrétiens à Corinthe aussi étaient appelés ainsi, c'était bien pour être éprouvés dans ce monde et remporter le prix : "Courez de telle manière que vous le remportiez " (9, 24). Au chapitre 10 apparaît le professant réprouvé, la chute malgré les sacrements, et, au chap. 11, l'invitation à la vigilance contre le mal et à la soumission personnelle, malgré la participation à la profession et aux privilèges des sacrements (cp. l'olivier en Rom. 11). En 1 Cor. 11, ils sont considérés comme un corps : "Nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde" (11, 32). "Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui" (12, 26). L'unité me semble être traitée après le chap. 10, 15. Mais même là, les hommes peuvent avoir des dons et de la puissance, et n'être rien. Le chap. 15 est un sujet en lui-même. Tout ceci est très important comme instruction pour l'église, et mériterait d'être considéré en détail, mais le principe est clair.

Éphésiens 4, 4 correspond à 1 Cor. 12 et Éphésiens 4, 5 à 1 Cor. 1, 2. Sous un certain aspect, l'épître aux Colossiens est plus proche de celle aux Romains que l'épître aux Éphésiens, parce que, dans les Colossiens, nous mourons alors que nous sommes vivants ; nous sommes ensevelis pour la mort. En Éph. 2, 1, nous sommes morts et Christ prend place dans la mort et

nous unit à Lui ; c'est notre position en Lui, et non pas en espérance seulement. Cela correspond plus au Jourdain qu'à Canaan et à Josué, qui représentent pourtant cette union. Mais Christ vient dans la mort, détruit son pouvoir, et de là résulte l'association avec Christ là où il se trouve. Ce n'est pas notre espérance pendant que notre vie est cachée avec le Christ, mais nous sommes assis dans les lieux célestes en Lui.

Dans les Colossiens, nous sommes ressuscités avec Lui, mais l'apôtre s'arrête là. C'est pourquoi les caractères qui appartiennent à Lui seul sont mis en évidence, dans les chapitres 1 et 2 en particulier : "Il est le premier-né d'entre les morts". Et si nous sommes ressuscités, ce n'est pas une question d'union ou de position mais de foi dans l'opération de Dieu qui a ressuscité Christ. C'est la vie, non pas, comme cela a déjà été dit, l'action du Saint Esprit. Nous ne sommes vus ni "assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus" (Éph. 2, 6), ni "vivifiés ensemble avec (litt. : dans) le Christ" (Éph. 2, 5).

Le contraste entre l'adresse de la première épître aux Corinthiens et celle aux Éphésiens me semble marqué par l'intention de l'Esprit. L'épître aux Éphésiens s'adresse aux "saints et fidèles" et Dieu a donné Christ pour être "chef sur toutes choses à l'assemblée". Dans la nouvelle création, les uns et les autres, Juifs et nations, sont en Lui ; la maison de Dieu est une, substituée par Dieu au judaïsme, formée par Dieu, vue dans sa condition dernière et présente. Au chapitre 4, nous avons, soit dit en passant, les trois unités de l'Esprit et du corps, du Seigneur et de la profession, du Dieu et Père de tous au-dessus de tout et en nous tous. En 1 Corinthiens, l'assemblée locale est liée à la profession chrétienne et forme un ensemble mélangé : "tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre seigneur Jésus Christ" ; il s'agit de la profession chrétienne extérieure en général. Au chap. 12, en relation avec les dons, leur exercice et l'opération du seul Esprit ici-bas, nous trouvons l'assemblée vue comme corps de Christ, et l'assemblée locale représentant, sur la terre, cette assemblée qui est le corps de Christ.

La question que l'on peut se poser est de savoir si "l'assemblée de Dieu..., saints appelés" ne doit pas être distinguée de "tous ceux qui...". Il ne fait aucun doute que l'assemblée peut être une chose mélangée, mais elle est évoquée comme représentant l'assemblée de Dieu tout entière. Les "tous ceux qui" forment l'ensemble de la profession chrétienne. Cette considération donne une grande importance à l'enseignement du chap. 12. L'apôtre y fait une première allusion au chap. 10, 15, et le chap. 12 contient l'enseignement complet. Le chap. 10, en présentant les sacrements comme des ordonnances extérieures, suggère la possibilité que ceux qui y prennent part soient perdus. C'est le caractère de cette épître, nous l'avons vu : la responsabilité de l'église sur la terre. Mais la responsabilité implique l'intelligence des vérités exprimées (10, 15, 17), soit la communion du corps du Christ, de

ceux qui forment un seul corps, dépendant tous d'une même tête. Cette vérité est bien connue, mais elle donne sa vraie valeur à notre position, c'est-à-dire à la position de l'église dans ce monde. Le chap. 10, 1-14 présente les sacrements extérieurs (le baptême et la cène) et la jouissance de certains privilèges (cp. Rom. 11, 17, bien qu'il ne s'agisse pas là de l'église, mais le principe est le même – Rom. 11, 5) ; puis les versets 14 à 17 font appel à la compréhension de l'homme sage.

Il y a, je crois, une progression dans l'enseignement du baptême, mais son instruction reste plutôt obscure en tant qu'institution chrétienne. Jean le baptiseur prêchait le baptême de repentance ; il préparait le chemin en invitant ses frères à croire en Celui qui venait après lui. Son rôle était de retirer la nation du terrain sur lequel elle se tenait, et de l'appeler à la repentance, et, en fait, de former un résidu propre à recevoir Christ. La rémission des péchés était le but recherché par ceux qui étaient baptisés. Il prêchait la repentance, ils étaient baptisés pour cela, et étaient ainsi prêts à recevoir le Messie, le Fils de l'homme qui avait le pouvoir sur la terre même de pardonner les péchés. Mais quand Pierre prêche, il prêche Jésus rejeté et exalté, fait Seigneur et Christ, et non la repentance ; quand ils sont saisis de componction, il leur dit : "repentez-vous", mais le baptême était en rémission de péchés, parce que l'œuvre qui procurait cette rémission était pleinement accomplie. Ils étaient baptisés en rémission des péchés. La repentance était toujours exigée de l'homme. Jean appelait à la repentance, c'était sa mission, mais la rémission devait venir après.

Le baptême de Jean était donc le baptême de repentance ; le baptême chrétien est un baptême en rémission des péchés. Paul a reçu un nouveau mandat. Il n'a pas été appelé à travailler au milieu d'un peuple connu, pour en tirer des âmes pour la repentance et la rémission, et les séparer de la génération perverse. Paul prend l'homme tel qu'il est (sans désavouer les privilèges des Juifs) et le conduit dans la lumière de la présence de Dieu. Il ne dépendait ni des hommes, ni du peuple, ni des Gentils vers lesquels il était envoyé ; il n'appartenait à personne, sinon à un Christ glorifié, envoyé pour ouvrir les yeux des hommes et pour les engager à se tourner des ténèbres à la lumière et du pouvoir de Satan à Dieu, pour recevoir la rémission de leurs péchés et une part avec ceux qui sont sanctifiés, par la foi en Jésus (Actes 26, 15-18). Il n'est pas envoyé pour baptiser, mais pour appeler en tout lieu les hommes à se repentir et à se tourner vers Dieu ; c'est l'essentiel de son travail. Sa mission ne consiste pas dans la rémission proprement dite (le jugement de soi-même, de ses inconséquences en relation avec la position occupée, les avantages offerts à la loi, Christ présenté à Israël), mais dans un changement complet, dans la délivrance de la cécité et du pouvoir de Satan, pour accéder à la lumière et à Dieu, en vue d'obtenir la rémission de

leurs péchés et une part, par la foi en Christ, avec ceux qui sont sanctifiés. C'est ce service qu'il accomplit d'abord à Damas, puis en Judée, et enfin au milieu des Gentils, pour appeler les hommes à se repentir et à se tourner vers Dieu. Le témoignage rendu au milieu des Gentils, c'est celui d'un état tout nouveau où le baptême n'a aucune part, pas plus que dans la mission de Jean. Paul appelle, mais il n'est pas envoyé pour baptiser. Il baptise parfois, mais nous trouvons dans l'Écriture l'usage du baptême plus que l'ordre de baptiser.

Le commandement de baptiser a été donné aux apôtres à l'intention des Gentils seuls, sans mention de la repentance ni de la rémission. C'était l'ordre de faire disciples toutes les nations en les baptisant et les enseignant ensuite. Luc fait bien allusion à la repentance et à la rémission des péchés, mais pas au baptême. Marc dit expressément : "Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé" (16, 16) parce que, s'il refusait le baptême, il refusait d'être un chrétien qui considère le baptême comme vraiment significatif. Il ne fait aucun doute que ceux qui recevaient la Parole étaient baptisés, même les Gentils. Cela est historiquement clair, mais le baptême chrétien prenait une autre signification. Cette mission n'était pas formellement destinée à un Juif, mais introduite par habitude juive et par l'autorité du Saint Esprit, selon la pratique de Jean le baptiseur, puis des apôtres, et de tous les croyants. D'abord, le baptême était pratiqué pour la repentance en vue de la rémission, ensuite pour la rémission et la réception du Saint Esprit, puis la mission s'élargit : tous ceux qui étaient baptisés pour Christ (tous, je suppose, mais je prends le fait dans son principe) étaient baptisés pour Sa mort, placés dans la ressemblance de sa mort, pour revêtir Christ. Il n'est question ni de Juif ni de Gentil ni de rien de tel. Le baptême continue encore aujourd'hui, sous la forme seulement d'une action personnelle qui ne fait pas explicitement partie de la mission confiée aux apôtres (Marc 16, 15), mais y étant incluse. Marc en souligne la pratique, non comme un ordre auquel on obéit, mais comme un signe extérieur de la profession chrétienne : revêtir Christ. Je ne pense pas que Paul n'ait jamais commandé à personne d'être baptisé, mais les chrétiens l'étaient et il baptisa aussi lui-même.

Le salut est essentiellement la résurrection à travers la mort de Christ. Nul doute que, selon les conseils de Dieu, les ressuscités soient placés dans les lieux célestes. Mais la résurrection est un nouvel état : "Il nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce)" (Éph. 2, 5) ; et alors vient l'accomplissement de ces conseils. Ainsi dans les Romains nous sommes justifiés et présentés comme fruit de sa justice à Dieu. Et le Seigneur de dire : "Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu".

Les conseils de Dieu nous placent individuellement dans les lieux célestes et, en plus, comme membres du corps de Christ ; et le Juif et le Gentil sont ressuscités ensemble, et cela implique *de fait* l'unité du corps. Mais quand nous sommes vus comme vivifiés ensemble avec Christ, nous sommes envisagés comme étant morts dans nos péchés et vivifiés : c'est une nouvelle création, une place complètement nouvelle ; c'est le salut. L'épître aux Romains retourne plus loin en arrière : en Christ nous sommes morts au péché. L'épître aux Colossiens développe tout cela en pratique, mais celle aux Romains développe la vie et la nature : nous étions morts et nous sommes maintenant vivants par Christ et affranchis du péché. Mais le fait d'être en Christ et dans le corps de Christ, bien qu'étant reconnu comme vérité chrétienne, ne fait pas partie de l'enseignement de cette épître où le pécheur est justifié par l'effusion du sang et la résurrection de Christ. Les Colossiens et les Éphésiens présentent une nouvelle création qui implique les conseils de Dieu en justice. La résurrection de Christ apparaît en justification de vie, dans les Romains, et en vivification avec Christ, dans les Colossiens et les Éphésiens. La résurrection avec Lui, dans les Colossiens, implique, comme partie intégrante du même plan et résultat du même travail, notre position de bénédiction dans les lieux célestes et dans le corps de Christ.

La résurrection, après la mort effective de Christ, nous purifie et nous place dans une nouvelle position, dans une nouvelle vie. Elle nous sauve. Nous sommes morts au péché, vivants à Dieu.

L'essence de cette vérité réside dans le terme "zôopoïêô" (faire vivre, vivifier) :

"Dieu ... qui *fait vivre* les morts et appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient" (Rom. 4, 17).

"Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts *vivifiera* vos corps mortels aussi" (Rom. 8, 11)].

Quand il s'agit de la résurrection, le terme employé est "égéirô" (réveiller, ressusciter), ou "anastasis ék tôn nékrôn" (résurrection d'entre les morts) :

"Celui qui a *ressuscité* d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos fautes et a été *ressuscité* pour notre justification" (Rom. 4, 24-25 ; 1 Cor. 15, 20).

"... son Fils,... déterminé Fils de Dieu... par la *résurrection* des morts" (Rom. 1, 3-4 ; 1 Pierre 1, 3)].

Le terme "suzôopoïêô" (vivifier ensemble avec) implique notre état actuel d'hommes vivifiés introduits dans la même gloire [(Col. 2, 13 ; Éph. 2, 5)].

Quant au terme "sunégéirô" (ressusciter ensemble avec), il se trouve en Col. 2, 12, précisément en relation étroite avec le baptême.

Il est à noter, quant au baptême, que baptiser au nom de Jésus est :

- "én tô onomati" [litt. : "dans le nom de" (Actes 10, 48)],
- "épi tô onomati" [litt. : "sur le nom de", "au nom de" (Actes 2, 38)].

Mais baptiser pour le nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, c'est "éïs to onoma" [litt. : "vers le nom de", "*pour* le nom de" (Matt. 28, 19¹⁷)]. C'est la seule différence de termes entre le baptême au nom de Jésus ou au nom du Père. Il se trouve pourtant une exception en Actes 8, 16 où, bien qu'il s'agisse du seigneur Jésus, c'est l'expression "éïs to onoma" qui est employée.

¹⁷ *éïs to onoma* est l'expression la plus fréquemment employée pour le baptême (Rom. 6, 1-4 ; Matt. 28, 19 ; Actes 19, 3 ; 1Cor. 10, 2...). (ndt)

